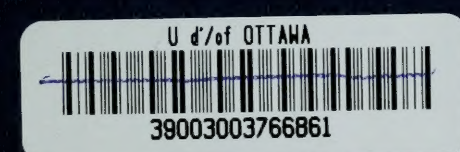
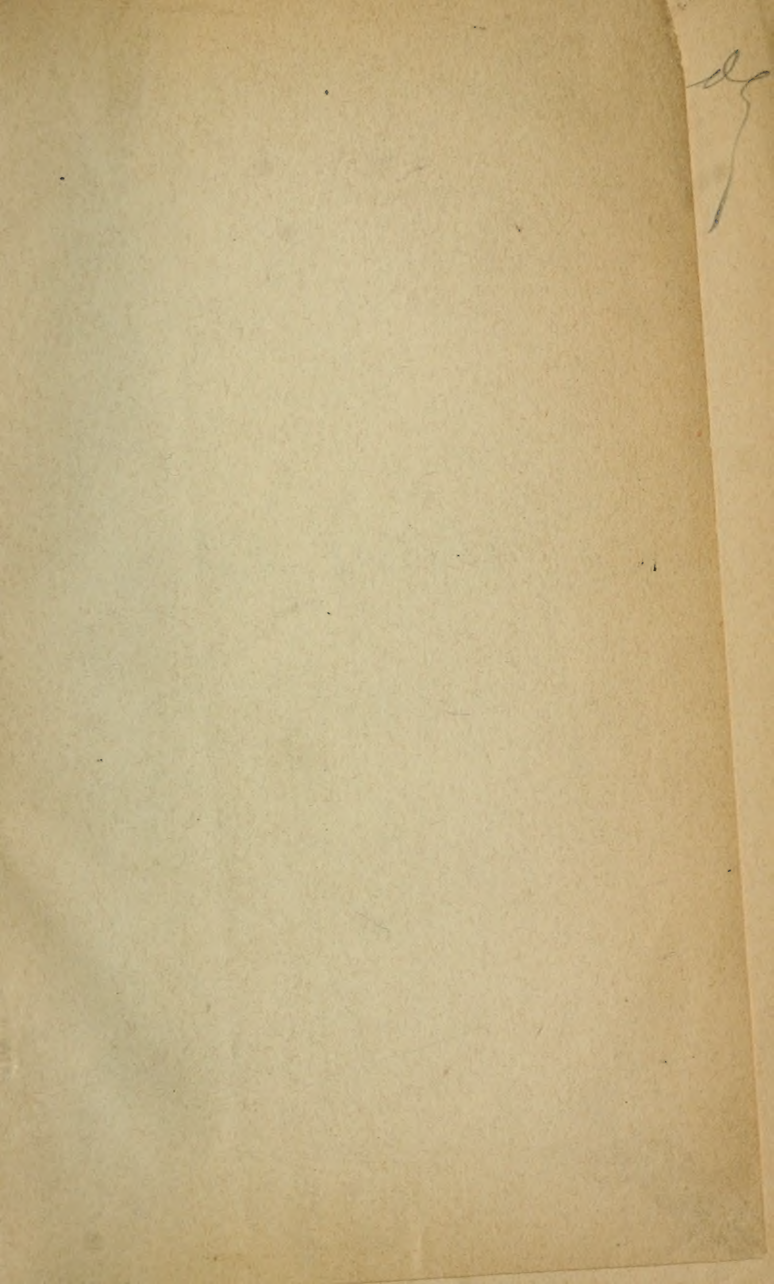
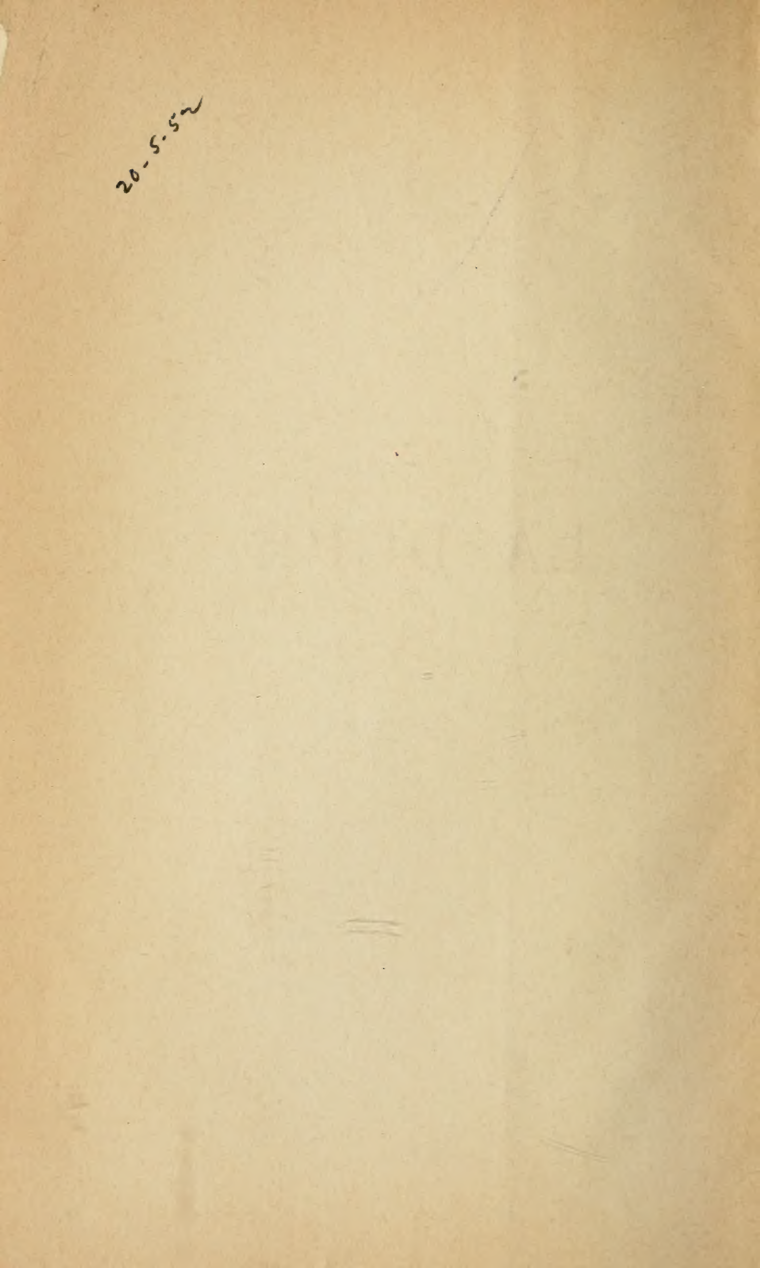

U d'/of OTTAWA
39003003766861

30/11/54




20-5.5

A. H. de Trémaudan

LA DUPE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

En Genèse. Un vol. *(Roman.)*.................... 3 fr. 50

L'Inutile Labeur. Un vol. *(Essai d'une biographie psychologique.)*.................................. 3 fr. 50

Thérèse Heurtot. Un vol. *(Roman.)*............. 3 fr. 50

La Triste Aventure. Un vol. *(Roman.)*........... 3 fr. 50

Les Amants du Passé. Un vol. *(Roman.)*....... 3 fr. 50

Béatrice et Bénédict. Un vol. *(Roman.)*........ 3 fr. 50

POUR PARAITRE

La Cellule. *(Roman.)*

Études anglaises.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 12351.

JEAN MORGAN

LA DUPE

Je ne t'ai pas aimé, cruel? Qu'ai-je donc fait?
. . . . .
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encore, si je ne t'aime pas!

ANDROMAQUE.



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Published 17 March 1909.

AU SILENCE

ET

A LA SOLITUDE

J. M.

LA DUPE

Je ne t'ai pas aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?

. . . .

Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encore si je ne l'aime pas.

ANDROMAQUE.

I

La visite était finie. A l'instant de prendre congé et déjà sous le porche, dont les trois marches alternativement découvertes et lavées par l'eau conduisaient à sa gondole, Claude Mallet s'arrêta, comme s'il eût voulu saisir, dans un dernier coup d'œil, et graver plus avant dans sa mémoire, l'aspect de ce lieu privilégié. La silhouette du prêtre se détachait en vigueur sur le mur proche du cloître, dont une ogive ouverte de biais laissait voir un jardin simple et tout ensoleillé : un rosier, dont les branches enlaçaient amoureusement un pilier de pierre grise, prodiguait avec générosité ses fleurs aimables. C'était vers la fin d'un juvénil après-midi d'avril, quand les choses espèrent avec une passion contenue.

Au seuil de cet asile paisible où le silence de la lagune changeait de qualité, se spiritualisait en quelque sorte, le jeune homme chercha, par urbanité, une for-

mule de remerciement envers cet hôte d'une heure aux côtés de qui il avait parcouru à pas lents les salles et les jardins du monastère.

— Laissez-moi vous dire, mon père, quel précieux souvenir j'emporte de cette halte à San Lazzaro et vous adresser mes vœux pour ceux des vôtres qui luttent en Arménie. Nous tous, qui avons protesté au nom de l'Europe civilisée contre les massacres de 1896, nous voulons croire qu'ils connaîtront bientôt à leur tour la liberté de la prière et de la méditation.

Le prêtre eut, dans sa longue barbe brune, un sourire très doux, un peu mélancolique, et levant ses yeux bleus qui semblèrent regarder plus loin que le jeune homme, au delà de Venise, vers ces frères persécutés d'Asie, il dit :

— La paix n'est pas le partage des hommes sur la terre. — Il se tut, peut-être pour évaluer ses paroles, puis reprit, comme un oiseau traversait la voûte, venant du cloître fleuri et filant vers la mer : — Cela, au reste, n'est pas désirable, la lutte est la condition de la vie; tout ce qui n'agit pas est déjà très près de la mort.

Claude hésita, avant d'accueillir le sens de cette pensée, puis, tendant la main à son interlocuteur, il conclut, paraissant répondre à une préoccupation intime :

— A tout prendre, vous avez raison, je crois.

Et ses yeux rencontrant ceux du prêtre, il y démêla une virilité grave, qui donnait tout son caractère à cette calme figure que faisaient plus pâle une longue barbe et cette sombre robe aux plis rigides. Les deux hommes se séparèrent sur cette étreinte

où l'un mit tout l'encouragement qu'il soupçonnait utile, l'autre un remerciement pour une si discrète sympathie.

Claude Mallet s'assit dans la gondole qui, d'un glissement doux, longea un instant le mur de San Lazzaro et prit au large de la lagune. Quand il crut être assez distant, le jeune homme se retourna vers l'île, dont les bâtiments dépourvus de grâce lui apparurent presque sans relief : l'allée de cyprès où il s'était promené dessinait ses arbres d'un vert dur sur la blancheur d'une façade à fronton grec que le soleil abandonnait graduellement. Amoindri dans le recul, et ainsi isolé sur la lagune, San Lazzaro lui sembla un ancien autel votif dressé vers le ciel et d'où montait encore un agréable encens de prière.

Il se retourna, avec la crainte que cette demeure recueillie ne lui reprît, en s'effaçant, tout ce qu'elle venait de lui donner, et, docile à l'invitation du soir, il s'abîma dans la contemplation de Venise. Il ne perçut d'abord toute chose qu'à l'état fragmentaire; les couleurs, les formes, les bruits, esseminés autour de lui, ne l'atteignirent que dispersés, s'imposèrent à son esprit, avec violence mais sans coordination. Il ne tenta de rien grouper pour une impression d'ensemble, subissant la volupté de l'heure et du lieu sans réaction, privé de la virtualité d'échanger ses sensations contre une formule littéraire, ainsi qu'il en avait coutume : il glissait dans cette paresse morbide avec délice.

Au plus loin que son regard parvînt, les Alpes Juliennes formaient un fond bleu imprécis et vaporeux, car il était cinq heures. A gauche, éclairée en écharpe

et tout en premier plan, d'une valeur exagérée, la Dogana di Mare blanche, sommée d'une statue d'or qui accrochait un rayon de soleil éclatant dans la composition paisible des couleurs qui chantaient sur la ville, entre le ciel et l'eau. En face, la grande tache vermeille du palais des Doges confisquait l'attention, aux dépens de la classique colonnade de la bibliothèque. Entre elles, la piazzetta ouvrait sa courte et grouillante perspective, précédée des sveltes monuments de Saint-Marc et de Saint-Théodore; au delà, c'était le grand trou encore lumineux de la piazza San Marco, décapitée de son campanile dont involontairement les yeux cherchaient le pur élan sur le ciel bleu, de ce bleu inoubliable et troublant qu'il prend parfois au-dessus de Venise.

En présence de cette splendeur languide, la phrase du moine revint à Claude : « Tout ce qui n'agit pas est déjà près de la mort. » Il crut y découvrir une puissance de vérité nouvelle en l'opposant à cette ville étrange où la mort paraît embusquée au coin de chaque rio, où toutes les magnificences qu'anime la lumière retombent d'elles-mêmes presque en ruine sitôt que l'ombre les touche, où les pas interrogent les degrés verdis et branlants des palais, où les voix hésitent dans le silence des églises menacées, où des fraîcheurs subites passent avec des frissons de fièvre, où s'élève des canaux glauques une odeur fade, comme d'un sépulcre mal clos et que l'humidité aurait envahi.

Le contraste entre ces principes de mort et l'ivresse unique que dégageait la cité merveilleuse ne s'expliqua pas tout de suite à son esprit indolent, quoi-

qu'il eût souvent pris plaisir à jouer avec cette idée de décomposition précieuse et en eût fait, après d'autres, un argument sans réplique en faveur de l'excellence de Venise. Avec quelque courage, il se fût libéré de cette agonie suprêmement émouvante et eût cherché vers la jeunesse de la ville les heures de force, de labeur, de riche plénitude, et satisfait peut-être ainsi l'exigeante pensée du prêtre; mais il sentit confusément qu'il eût été plus profitable et mieux dans l'intention de leur auteur de s'appliquer de telles paroles. Une lâcheté le dissuada d'une minutieuse introspection, et, la remettant à un temps plus opportun, il se confia de nouveau à la dolente splendeur que ses yeux pouvaient ici caresser partout.

A mesure qu'il approchait, Venise, à la manière d'une experte courtisane, découvrait ses beautés, les précisait en détails heureux. Le palais des Doges affirmait maintenant cette disymétrie qui enchantait l'âme médiévale de Ruskin, et, comme un paradoxe de pierre, soutenu de ses trente-huit piliers aux chapiteaux largement historiés, il étonnait la logique sans heurter le sentiment de l'eurythmie. Les dômes de Saint-Marc s'abaissaient insensiblement jusqu'à disparaître derrière le front crénelé qui couronnait d'une broderie blanche et légère la grande masse de briques d'un rose ancien où s'ouvraient d'inégales fenêtres.

Sur le pont de la Paille, Claude distinguait à présent de claires robes de femmes enlevées sur la tonalité neutre des vêtements d'hommes, et, dans un balancement, contre les degrés de l'escalier, la houle noire des gondoles dont les fers s'entre-choquaient parfois.

En avant de la Giudecca, un yacht blanc inscrivait sa fine silhouette d'un modernisme intense sur le fond suranné des choses, semblant signifier sans respect à la noble cité que ses temps étaient accomplis.

La gondole accosta au quai des Esclavons : l'homme tendit le poing à Claude pour descendre et salua d'un geste un peu théâtral où le jeune homme crut distinguer de la dignité et de l'ironie.

Il fit quelques pas parmi l'incessante sollicitation des bambini en quête d'une aubaine et l'appel des gondoliers qui proposaient leurs véhicules sombres et furtifs. Au coin de la piazzetta, il s'arrêta : l'air était vibrant d'une lumière qui poudroyait sur les choses et les gens et se brisait en minces lames d'or mouvantes sur la lagune. Saint-Georges-Majeur, au delà de ce chemin éblouissant tracé dans la verte pâleur de l'Adriatique, se recueillait dans la sérénité du soir presque austère. Sa façade blanche et rose fané, le chapeau bleuté de son grand campanile, formaient une belle image, empruntant une grâce de plus à la délicatesse du ciel illimité.

Claude eut conscience, à travers l'énervement où le jetait l'incessant passage des touristes, qu'il touchait, sur un point du monde civilisé, une expression de l'harmonie très voisine de la perfection, mais l'exaltation espérée et proche ne se produisit pas; expulsé de son rêve par le coudoiement des curieux qui hantent ce coin d'élection, il se détourna avec humeur, et d'un pas hâtif, sans donner un regard aux portiques polychromes de Saint-Marc, il traversa la Piazza. Au café Florian des oisifs prenaient des glaces. et sous les procuraties des badauds s'attardaient

devant les étalages de cristaux et de cuirs qui réalisent souvent d'invraisemblables laideurs.

Par la calle Moïse, la via Ventidue Marzo, la calle delle Veste, il gagna la Fénice et le campo San Morosini. Il avait maintenant besoin de l'ombre de ces voies étroites, du silence odorant des rii, où fuse par instant un rire aigu de femme, un chant d'enfant, où tous les sons atteignent leur plus haut diapason, où les bruits s'exaspèrent par l'absence de cette base qui les enveloppe et les fond, partout autre part qu'en cette inquiétante cité.

Au coin de San Stefano, une voie le sollicita : de vieilles maisons inclinaient en porte à faux, leurs corps las, soutenus par de grossiers piliers de bois aux angles rabattus qui formaient une manière de galerie où jouaient des enfants. Le mince canal aux eaux jaunes, éclaboussées d'un reflet d'azur venu de très haut dans ce couloir humide, accroissait l'angoisse qui se dégageait des quelques boutiques en retrait dans la nuit de ces arcades primitives.

Claude goûta l'accord de ces aspects et de son imagination. A une fenêtre en face, à travers des pots de fleurs, une femme le regarda, dont il distingua sous la fatigue d'une maturité éclose les vestiges d'une beauté devant quoi avaient sans doute rêvé les jeunes hommes d'il y avait vingt ans. Sans le désir d'élaborer à ce sujet une légende amoureuse ou sanglante ainsi qu'il en avait souvent fantaisie au hasard des routes, il se détourna et fut accueilli brusquement par la physionomie falote et captivante d'une boutique d'antiquités.

Au delà de la vitre poussiéreuse, il apercevait un

entassement disparate d'étoffes, de porcelaines, de cuivres et de vieux bois que n'animait aucun rayon de jour. Dans le recul de la pièce une lampe mettait son halo d'or sur les têtes rapprochées de deux personnes penchées sur une étoffe chatoyante. Involontairement, s'arrêtant sur le seuil, il entendit le marchand qui disait :

— C'est un beau travail de la fin du quinzième.

Et une voix répondit avec un violent accent anglais :

— Les orfrois des chasubles n'étaient cependant pas montés ainsi à cette époque.

Claude alors partit d'un éclat de rire tout jeune et entrant s'écria :

— N'achetez pas cela, Sandy; c'est fabriqué d'hier pour l'exploitation des amateurs crédules comme vous.

Le client leva la tête et sourit au jeune homme, le marchand lui jeta un regard vindicatif.

— Je me permettrai de vous faire observer que vous vous trompez, dit-il d'un ton sec. Examinez de près les broderies du chaperon; une imitation serait plus parfaite, il y a une gaucherie dans le dessin, une naïveté dans l'expression de ces deux figures de saints, que vous ne trouverez dans aucune pièce moderne.

La colère prudemment contenue du marchand excitait chez Claude une gaieté maligne, un besoin de taquiner et d'exercer sa verve.

— Vous savez bien comme moi qu'il n'y a plus dans Venise un mètre d'étoffe vraiment ancienne : j'ai rencontré à Paris des placiers italiens qui nous ont offert des velours de Gênes, des soies, des draps

d'or, du vieux Venise tout neuf, auquel on ne pouvait reprocher que le prix.

— Il y a partout des voleurs, répliqua le marchand qui soulageait son ressentiment par un mot violent.

— Surtout à Venise, murmura en anglais Claude Mallet. A propos, poursuivit-il dans la même langue, que faites-vous ici, Sandy ?

— Je cherche un morceau de soie pour lady Patricia; elle veut faire recouvrir un fauteuil que lui a donné César Barberini.

— Je pourrais me froisser qu'elle vous ait chargé de cette mission quand je suis là.

— Vous auriez tort, elle apprécie votre goût.

Claude, tout en parlant, avait pris une coupe ancienne de Murano et l'élevait à la hauteur de son œil : le jour en passant au travers était plus triste. Un feston de verre d'un bleu décoloré enlaçait d'une sorte de ruche le calice transparent et fragile aux reflets cendreux, comme si la poussière, au long des siècles, eût pénétré sa matière et lui eût donné cette étrange qualité un peu trouble, un peu fumeuse qu'ont les vieux cristaux de Venise.

— Quelles lèvres de femme ou d'enfant ont pressé ces bords polis et opalins? dit-il tout à coup à Sandynam. Ne sentez-vous rien en face de cette petite chose légère qui participa si intimement à la vie d'êtres disparus? Il me semble que je vais saisir l'empreinte d'une bouche ou celle de doigts déliés sur cette surface lisse et douce.

— Poète! dit son ami avec un sourire indulgent, et s'adressant à l'antiquaire :

— Je prendrai le morceau de soie brochée que nous avons vu d'abord.

— Le vieux rose?

— C'est cela.

— Vous mettrez cette coupe avec, dit Claude, et vous enverrez le tout au palais Sperelli.

Le marchand s'empressa, redevenu affable avec une pointe de causticité.

— Monsieur trouve bien la coupe ancienne, alors?

— Elle l'est pour moi et cela suffit.

— Je crois que cet homme s'est moqué de vous, dit Sandynam quand ils furent dehors.

— Je lui en ai donné le droit, avoua Claude, mais la coupe est bonne, soyez-en sûr.

Un peuple de flâneurs encombrait les courtes rues qui trament autour du Rialto leurs entrelacs serrés et bruissants. La vie débordait les maisons vers le soir, les activités se réveillaient avec la fraîcheur que versait à la ville un vent venu du large.

— Où avez-vous erré cet après-midi, demanda Richard Sandynam.

C'était un robuste Anglais de trente-cinq ans, chez qui apparaissaient de suite les excellences et les tares de son peuple.

Le menton long et vigoureusement dessiné décelait une volonté patiente dans l'action; les yeux clairs, d'expression un peu froide, composaient avec la bouche grande aux lèvres dédaigneuses, le nez droit qui s'attachait nettement au front large d'un modelé ferme, une physionomie qui s'imposait, mais à laquelle on pouvait reprocher une sorte de hauteur offensante, encore qu'il fût parfaitement courtois. On sentait que cet homme était fier de ses membres exercés d'athlète et du merveilleux équilibre de ses

facultés; on le lui pardonnait plus difficilement parce qu'il faisait hommage de cette supériorité à sa race et la trouvait ainsi naturelle. Il y avait dans son allure et dans sa parole une sécurité déplaisante qui faisait qu'au premier abord on eût aimé le voir trébucher. Il était entièrement rasé et ses cheveux, clairsemés sur le front, grisonnaient prématurément vers les tempes.

Près de lui, Claude Mallet, plus fin, plus petit, d'un visage irrégulier où alternaient des afflux de vie intense et des lassitudes subites, affirmait sans équivoque son hérédité latine et une culture excessive d'où résultait une évidente nervosité. Mis avec une simplicité savante, les cheveux et la moustache d'un brun clair, les yeux très jeunes quand ils ne réfléchissaient pas l'ennui, il se dégageait de toute sa personne un charme pénétrant dont il semblait parfois trop averti. Tel, avec de l'enfance qui riait au coin de ses lèvres fraîches, deux rides qui barraient son front développé d'idéologue, il était éminemment représentatif de la jeunesse intellectuelle française au début du vingtième siècle.

— J'ai passé l'après-midi à San Lazzaro. C'est un pélerinage délicat qu'il importe de faire à Venise, moins pour les beautés précises que ces murs bas enclosent que pour l'atmosphère apaisante de ce jardin où Byron avait coutume d'honorer sa mélancolie vers 1820.

— Vous êtes un fervent de ce lord fatigant?

— J'aime son romantisme comme une manifestation curieuse de l'individualisme. Je trouve merveilleux qu'il ait occupé l'Europe de sa personne

depuis le calme cimetière de Harrow jusqu'à San Lazzaro et qu'il nous permette encore de l'y évoquer avec profit; je salue cet amour de l'admiration populaire qui lui dicta le geste suprême de Missolonghi.

— Oui, je sais, les Français aiment les turbulents de génie... M. Herbert Spencer aussi, laissera une traînée lumineuse sur la carte dressée de l'esprit humain. Pensez-vous que je doive aller à San Lazzaro?

— Comme voyageur, c'est inutile, le Bœdeker n'insiste pas sur cet îlot.

— Ne soyez pas agressif, voyons.

— Je ne connais rien de plus énervant qu'un Anglais qui se déplace. Vous regardez les choses pour les avoir vues : j'ai souvenir d'un de vos compatriotes qui, introduit dans la chapelle latérale de Saint-Bavon de Gand où fleurit la prodigieuse adoration de l'agneau mystique de Van Eyck, feuilleta d'un doigt pressé son guide, y fit une croix au crayon à l'endroit qui mentionnait le chef-d'œuvre et sortit de son même pas long. Qu'emportait-il de là, je vous prie?

— La satisfaction de ne pas se mentir à soi-même, le jour où il dirait qu'il avait vu ce tableau.

— Si vous l'entendez ainsi!

— Question de dignité, mon cher.

Impatienté, Claude se tut : les deux hommes arrivaient au Rialto. Ils gravirent les marches et s'arrêtèrent entre les boutiques qui lui ont conservé son aspect pittoresque; des groupes discutaient avec animation, des enfants se poursuivaient agilement entre les causeurs : les deux amis s'accoudèrent. Le grand canal décrivait ici une courbe molle, bordé de palais aux architectures diverses; les audaces du

gothique voisinaient avec les calmes proportions de la Renaissance; de grêles colonnes s'allégeaient encore sous des chapiteaux corinthiens, des motifs byzantins mettaient en valeur les pures ornementations classiques; l'or martelé des mosaïques s'assoupissait aux frontons parce que le soleil était tombé derrière la ville, là-bas, vers la Judaica. Les gondoles filaient prestes et silencieuses, certaines surmontées déjà du dais de toile claire qui remplace le « felze » en ces premiers jours de printemps.

— Comme il est aisé d'imaginer ici la Venise de Canaletto! dit Claude; nous pouvons recomposer dans son cadre original la féerie d'un jour de régates, le pavoisement luxueux de ces demeures authentiques, la somptuosité des costumes sur les noires gondoles, la mêlée des couleurs, la séduction des chevelures de femmes, les élégances patriciennes et la vigueur du populaire encore noble; les voix, la musique que l'eau renvoyait en échos vibrants, toute la passion qui courait sur ces foules amoureuses pour qui la vie n'était qu'une joie aiguë. Et, comme par comparaison, il nous est précieux de glisser sans bruit dans le tombeau encore visité du soleil qu'est devenue Venise; combien nous devons goûter que nos cerveaux prévenus de ce passé nous permettent de chercher aux murs de ces palais, des traces de si gracieuses fêtes, de si tragiques gestes aussi : que serait sans cela notre exaltation en présence de cette décrépitude? Nous ne donnons à ces solitudes et à ces recueillements toute leur signification qu'en y évoquant l'agitation et les fanfares disparues; la mort de Venise n'est qu'un instant, le plus troublant d'une évolution, mais qui les résume

tous, comme une bûche qui s'écroule et s'éteint nous restitue, dans une dernière grande flamme, toute la prestigieuse magie du feu.

— Venise, pour vous, n'a eu de raison de vivre que pour mourir en beauté et vous fournir un noble prétexte où exercer votre sensibilité : c'est un point de vue. Je sais qu'il est cher à toute une génération de jeunes Français chez qui le lyrisme a pris une tournure volontairement sèche qui les induit en erreur sur leurs propres émotions. J'ai, moi aussi, quelques idées sur Venise, je ne la conçois pas comme un lieu de fièvre et de culture pour la névrose, j'y éprouve au contraire un accroissement de vie particulière, vie sociale plus qu'individuelle. — Mais il est sept heures, rentrons; voulez-vous que nous remettions cet exposé que je vous dois, car il me déplairait d'avoir l'air d'un barbare devant vous.

— Je dois bien accepter de vous paraître déséquilibré.

— Ne dites pas cela, Mallet, vous savez combien je vous aime et toute la bonne besogne que je fonde sur vous. Vous êtes le produit d'un moment d'énervement dans la mentalité française, mais vous êtes déjà presque sauvé, puisque vous vous en rendez compte. Il vous manque d'avoir réalisé vos méthodes, d'en avoir vérifié les défectuosités dans une aventure honorante, pour n'en plus garder qu'une merveilleuse plasticité d'esprit.

Claude souffrit en silence cette façon de mépris et se réconforta à part soi, en évoquant certains contresens artistiques dont Sandynam avait été humilié.

Les deux hommes s'étaient connus quelques années

plus tôt, banalement, aux régates de Henley : on les avait présentés l'un à l'autre et Richard Sandynam avait de suite manifesté, contre sa réserve habituelle, une sérieuse sympathie au jeune homme. C'était vers le temps où les salons littéraires de Paris faisaient accueil pour la première fois au délicat écrivain de *Juste d'Avena*. Il avait alors vingt-cinq ans et ce début permettait de reconnaître en lui un styliste de la bonne lignée et un penseur.

Ce qui l'attira vers cet Anglais robuste et érudit fut précisément la présence des qualités qui lui faisaient défaut, la foi dans la valeur de l'effort et le sérieux de la vie, cette volonté obstinée pour qui les échecs étaient seulement des stimulants efficaces. Depuis lors, soit en Angleterre, soit en France, ils prirent l'habitude de se rencontrer souvent, mettant en commun leurs rêves et leurs expériences, l'un plein d'une admiration qu'il lui cachait pour ce jeune homme, hier encore enfant, et dont la dialectique serrée soutenait une pensée virile merveilleusement souple, d'une originalité parfois un peu subtile, mais toujours élevée; l'autre, révolté le plus souvent contre ce cerveau rare où tout se développait clairement dans une harmonie constante, où chaque idée semblait une flèche bien dirigée qui ne manquait jamais le but, où le calme engendrait une sûreté de jugement énervante parce que le succès en prouvait invariablement la sagesse.

Claude s'irritait de cette façon de supériorité et ne pouvait cependant refuser son amitié tout entière à ce vrai gentleman. Il prévoyait avec dépit dans leurs discussions, où la mentalité anglo-saxonne

devait triompher, mais il exultait d'une vraie joie d'étudiant, quand, par un adroit revirement, l'âme latine, plus fine, plus agile, confisquait la victoire de façon imprévue.

En morale seulement, il se reconnaissait vaincu et faisait de sa défaite, avec un parti pris de cynisme puéril, un argument en sa faveur. Il croyait encore téméraire de se déclarer délié des principes qui n'obligent plus que les habiles et les sots. Richard évitait toute discussion sur ce point, s'en remettant avec confiance et patience à la vie du soin de le désabuser; à peine souriait-il de ce qu'à part soi il nommait la dernière illusion de ce sceptique par convenance.

Sur le quai, Claude héla une gondole; c'était presque le soir sur le grand canal : quelques lumières déjà ponctuaient la perspective curviligne des palais, comme des vers luisants nichés dans des fleurs ombreuses; l'eau avait pris une subite et traîtresse profondeur, le ciel était livide au-dessus : il faisait presque froid.

Les deux hommes s'étaient tus, emportés dans la fuite silencieuse où s'exagérait le petit clapotis de la rame assez pareil au chant clair d'un crapaud.

II

Le palazzo Sperelli, un des bons spécimens de la renaissance italienne à Venise, faisait noble figure sur le grand canal après le pont de fer qui déshonore cette voie unique. Situé à l'angle d'un rio étroit et flanqué de l'autre côté d'un bouquet d'arbres, il s'avançait dégagé, élégant, encore que d'une majesté un peu froide.

Bâti vers la fin du seizième siècle ou les premières années du dix-septième, par un riche marchand que hantait le légitime souci de collaborer à la gloire de Venise, il avait traversé avec une fortune heureuse les hasards historiques de la belliqueuse cité. Il figurait sur une estampe de 1650 dans la description d'une fête donnée par le doge à l'ambassadeur de France et il était aisé de voir qu'il n'avait éprouvé du temps aucune offense sérieuse.

Il se recommandait à l'attention des délicats par l'harmonie des belles lignes calmes et l'heureuse proportion de ses deux étages hauts, couronnés par une terrasse à balustre. La merveilleuse frise qui courait au-dessus des cinq larges fenêtres de sa façade, l'architrave légèrement fouillée qui surmontait les pilastres du premier et les motifs en haut relief qui

décoraient le fronton de la porte d'entrée avaient reçu une restauration intelligente et sans altération.

En 1798, un aide de camp de Baraguay d'Hilliers l'avait occupé par droit de conquête et donné de galantes fêtes aux flambeaux sous ses plafonds à caissons, puis, cette horde joyeuse disparue, il était retombé à son silence, mais ses archives locales dispersées, dans ces heures de désordre, il était malaisé de reconstituer la suite des précédents propriétaires. Lors de l'invasion, il appartenait à Luc, marquis Sperelli, qui lui laissa son nom; selon toute vraisemblance, il y rentra après le départ des troupes républicaines. En 1840, il appartenait à une comtesse de Segliano, dont les héritiers l'avaient cédé, en 1895, à sir Hugh Rendal. C'est un peu le destin des palais vénitiens d'être un jour la fantaisie d'Anglais spleenétiques.

Un immense vestibule s'ouvrait d'un côté sur le canal et de l'autre, par une grille finement ouvragée, sur un patio, une des grâces du palais. Oblong, toujours dans une demi-clarté verte, à cause de deux grands arbres tout chantants d'oiseaux, entouré sur trois côtés par des façades à revêtement de marbre ambré par les siècles, il enserrait de luxuriants massifs de rhododendrons au milieu desquels, dans une vasque de malachite, un court jet d'eau s'égouttait avec une plainte monotone. L'ensemble était exquis, intime, discrètement mélancolique.

Le grand escalier conduisait aux appartements de réception : une large galerie aux mosaïques vertes et rouges, avec des colonnes de bois doré soutenant un plafond caissonné et peint de sujets mythologiques,

d'où pendaient deux lustres anciens aux cristaux ténébreux. Deux fauteuils massifs à dossiers droits surchargés de moulures et tendus de brocart cerise, deux tables en marqueterie, un piano à queue, donnaient à cette pièce froide un caractère officiel.

Aux murs, quatre portraits se recommandaient à la critique plutôt par leur valeur documentaire que par leur facture : deux doges en costume de gala, des répliques médiocres d'un cabinet célèbre, et deux femmes en robes à paniers qui permettaient de saisir la métamorphose que subirent les modes transportées de Paris sur les bords de l'Adriatique vers 1775. Deux hautes tapisseries du seizième siècle, d'inspiration exotique où triomphaient la faune et la flore des colonies, complétaient heureusement le décor.

Sur cette galerie s'ouvraient, à droite et à gauche, deux salons plus petits, l'un sans style, où se réfugiaient des meubles disparates et confortables; l'autre, Louis XVI très scrupuleusement étudié, parce qu'il contenait le joyau du palais Sperelli, un étroit et frais plafond de Tiepolo, l'enlèvement d'Armide, dans la manière franche et libre des admirables fresques de la villa Valmarana à Vicence. En retrait, formant les deux ailes sur la cour, une majestueuse salle à manger, et, vis-à-vis, une bibliothèque qui donnait sur un fumoir.

— C'est une plaisante demeure, et je me suis fait une douce habitude d'y passer deux mois chaque année, dans un recueillement relatif, répondait lady Patricia Rendal à Charles Helston, quatrième secrétaire à l'ambassade d'Angleterre à Vienne, qui la complimentait sur l'heureuse situation du palais.

Il était cinq heures et par les fenêtres ouvertes on jouissait du merveilleux panorama qu'offre l'entrée du grand canal. Les imposants palais étaient ici dépassés, ceux qui faisaient face affectaient une avenante simplicité, rehaussés çà et là de quelques jolis détails, de légères rosaces imitées de celles du palais des doges, des fragments de mosaïques aux tons atténués. Vers la gauche, les écrasant de sa massive architecture, Santa Maria della Salute, noble encore par ses justes proportions, le dessin décisif de sa coupole et l'ineffable grâce que lui conféraient alors le ciel et l'eau.

Lady Patricia poursuivit, regardant le mince et blond jeune homme qui s'efforçait de paraître intéressé dans cette occurrence :

— Venise est, du reste, une cité d'élection pour ceux qui la comprennent; mais il faut, pour l'apprécier, franchir les premiers enthousiasmes maladroits et laisser s'apaiser la fièvre littéraire qui assaille sur la lagune les visiteurs prévenus. N'est-ce pas votre avis, monsieur Mallet?

Claude répondit du fond d'une bergère à ramages où il s'était enfoui pour lire :

— Je partage entièrement votre sentiment, madame : on commet généralement la faute de venir à Venise documenté, entraîné en quelque sorte à l'admiration, résolu à trouver de la beauté, au lieu de l'aborder avec une grande simplicité, l'esprit vierge à son endroit, les sens calmes. Nous sommes toujours un peu, devant elle, des pèlerins épris d'idéal.

Richard Sandynam, assis sur l'appui du balcon, le regarda avec malice.

— Que vous êtes heureux, Claude, que lady Patricia vous ait fourni prétexte à disserter sur les cent manières convenables de se rencontrer avec la grande magicienne! Ne trouvez-vous pas plus étonnant qu'elle puisse proposer une émotion perceptible à tous ceux qu'y conduisent les itinéraires, quelle que soit la qualité de leur cerveau, et satisfasse chaque curiosité des moins pures aux plus pieuses? Une telle virtuosité est un phénomène digne de remarque.

— Cela est vrai, dit lady Patricia, j'ai vu beaucoup de voyageurs depuis dix ans que je viens ici, chacun peut emporter quelque chose de Venise.

— Ne fût-ce que le contentement vaniteux d'y être venu, interrompit Claude. — Puis, après une minute de songerie : — Cela tient à sa prodigieuse complexité. Elle a trop de féminité pour ne pas retenir ceux qu'elle appelle : tour à tour prude, hardie, perverse, elle connaît tous les sortilèges par quoi sont pris le cœur et la chair; elle use sans scrupule des plus pures tristesses pour éveiller de morbides désirs; elle feint à s'y méprendre les plus sincères candeurs, elle s'abandonne en des défaillances astucieuses qui sont d'irrésistibles tentations. Elle exaspère savamment tous les appétits, elle surexcite la soif qu'elle paraît étancher; elle joue supérieurement de l'attrait du péril, de l'irréparable de la mort...

— Très bien...

— ... Elle se penche sur nous attendrie, suppliante, chaste, et brusquement nous mord les lèvres dans un baiser affolant dont la brûlure persiste et revient dans une fièvre nostalgique. Dans cette ville amoureuse où tout se vend, terre de prière et de mercantilisme, la

religion et l'agiotage vivent en connivence, s'épaulent sournoisement dans la conduite des foules. Et c'est peut-être de cette puissante alliance que vient le prestige de cette ville unique, qui, suivant l'heure et le lieu, est une catin qui se pâme ou une sainte qui gémit.

— Bravo, conclut César Barberini; c'est un régal, pour un Vénitien fervent, d'entendre ainsi parler de sa chère cité par des barbares venus du Nord : vous lui rendez toute justice et vous légitimez notre fierté. N'oubliez pas cependant que ses sincérités peuvent aller jusqu'au meurtre et que, par un superbe mépris de la mort, elle a su donner à ses vices un prix tout particulier.

César Barberini était beau, dans toute l'acception que comporte le qualificatif d'olympien. Grand, vigoureux avec une tête relativement petite, qu'une barbe flavescente rendait presque majestueuse, les yeux d'un bleu dur, les cheveux drus d'un ton chaud, la peau claire, un poète eût aimé représenter ainsi le chef du panthéon hellénique. Il était bien de sa race et presque d'un autre âge par l'allure, et l'atmosphère était telle autour de lui qu'il ne venait à l'esprit de personne de lui en faire un reproche.

Il faisait profession d'être un amateur de beauté; il n'avait trouvé nulle besogne plus digne d'y confiner ses multiples aptitudes et il passait à travers le monde, dispensant ses admirations et son blâme avec une désinvolture de grand seigneur. Sa compétence étendue, son goût très pur, un jugement généralement droit, lui permirent cette attitude sans trop de déconvenues.

— Ne voyez, je vous prie, aucune critique dans mes

louanges de Venise, répondit courtoisement Claude; c'est du reste une opinion toute personnelle.

— On ne peut la souhaiter plus aimablement lyrique, jeta Richard Sandynam d'une voix posée.

Piqué, le jeune homme riposta :

— Venise aura de plus le mérite de ne vous avoir pas ému.

— Quel jugement téméraire! Est-ce parce que mon verbe n'emprunte pas des expressions rares, que je serais accusé de lèse-amour? Claude, vous êtes injuste comme les passionnés. Mais, trêve de taquinerie, je vous ai promis un éclaircissement hier sur le rialto. Venise, qui vous a fait subir son joug comme à tous les jeunes hommes de lettres, de Byron à Barrès, et pour qui, dans le tumulte de votre esprit, vous trouvez de si savoureuses épithètes, peut généreusement contenter d'autres aspirations.

A ce moment un grand homme maigre, au visage énergique et sérieux, entra sans saluer, s'assit en familier sur le coin d'un canapé, croisa les jambes et parut écouter avec politesse. Sa mise simple, ses yeux doux, son front largement découvert et une certaine gaucherie le désignaient comme un homme d'étude. C'était Patrick Doyle, l'agitateur irlandais, dont le nom était inséparable de toutes les convulsions sociales par quoi le parti national manifestait encore sa vie. Le dernier, il était resté fidèle à Parnell dans le procès de 1890 et défendait sa mémoire, ardent continuateur lui-même de la politique du Home rule. Il vivait dans une continuelle expectative, guettant avec patience la défaillance qui permettrait de tenter encore une fois la fortune : la guerre du Transvaal

avait paru lui offrir cette occasion, mais les circonstances intérieures le desservirent sans entamer sa foi.

Sa présence chez sir Hugh Rendal s'expliquait par l'amitié profonde qui le liait à lady Patricia, dont il avait partagé les jeux d'enfance là-bas, entre Glengariff et Killarney. Il était considéré au palais comme le héros d'une cause perdue, mais tout dans sa personne et sa vie commandait le respect à ceux qu'un commerce plus intime ne lui avaient pas attachés sans retour. Lady Patricia et son mari s'employèrent avec une incessante sollicitude à le retenir le plus possible loin du théâtre de ses agitations, espérant lui éviter par là de trop graves aventures.

Richard Sandynam continuait le développement de sa pensée, s'adressant parfois au nouvel arrivant.

— Loin de me complaire aux artifices adroits par quoi Venise masque un moment sa déchéance et qui ont quelque chose de lugubre comme une parade macabre, ou bien de rechercher le frisson angoissant qui nous saisit en face de ces sublimes décrépitudes, j'exige d'elle des images de force.

— Mais... voulut dire Claude.

— J'entends bien comme vous qu'elle mène un bruit factice pour s'étourdir et ne pas surprendre le craquement de ses lézardes, la chute d'une pierre détachée de ses frontons, le sanglot du vent qui entre librement dans ses palais chancelants; je sais qu'il faut un grand effondrement, celui du campanile de Saint-Marc, pour la stupéfier, la jeter hors de la fausse quiétude où elle se leurre, l'obliger à en accepter l'horreur. Ce sont là qualités secondaires, trop exploitées pour que l'on s'y attarde. Venise est pour moi éduca-

trice tout autrement, j'y puis plus que d'y cultiver l'égoïsme et y vérifier les concordances de mon âme débile et de ses déliquescences. En me retournant vers le passé, j'y trouve un point d'exaltation merveilleux pour les énergies collectives : c'est un des sommets dans l'histoire des activités sociales comme fut Athènes ou Rome, comme le sont aujourd'hui Paris ou Londres, comme sera vraisemblablement Berlin demain.

Il s'établit facilement, à mon sens, une confusion sur le mode naturel de cette activité. Dans la mêlée des cités italiennes, elle fut servie par sa situation exceptionnelle et put escompter une sorte d'indépendance, prétendre même à une suprématie moins précaire. Faisant ainsi, elle donnera le change aux observations. L'époque de sa domination marque aussi l'aube de sa décadence : où je la préfère, c'est adulte, quand elle était belliqueuse par nécessité, non pour conquérir ou satisfaire un instinct, mais pour assurer le libre exercice de ses facultés. — Venise, avant d'être la ville aux quatre-vingt-dix églises et le parfait miroir où les lumières réfractées atteignent le plus haut pathétique, fut un port. La première, elle fit alliance avec le sultan des Turcs, elle eut des comptoirs sur tout le littoral méditerranéen, échangea ses produits avec les côtes lointaines, comme Tyr autrefois, elle importa et exporta avant la lettre, elle éprouva, tant la vie bouillonnait en elle, le naturel besoin d'expansion, et je trouve plus merveilleux d'avoir eu à cette heure la première flotte marchande d'Europe, que d'avoir étendu sa domination sur Vérone et Bergame. Je l'avoue, ces statistiques me sont un réconfort.

— Curieux, murmura César Barberini. — Et l'on crut comprendre, au ton, qu'il préférait les théories de Claude Mallet. Sandynam acheva sans paraître avoir entendu.

— Je ne craindrais pas de hasarder une dernière hérésie, en disant qu'elle ne cultiva les arts que par accident, comme une juste conséquence d'une expansion commerciale remarquable, et Saint-Marc appuiera ma thèse comme un témoin extraordinaire de la vanité pompeuse des trafiquants. Ceci à tout prendre n'est pas un fait isolé dans l'évolution des races, et l'Amérique actuelle nous montre de ces générosités locales issues de bénéfices sur le pétrole, les aciers ou les houilles : nos descendants ne resteront pas éblouis en face de l'Université de Pittsburg, comme sous la coupole de Saint-Marc, mais l'esprit de l'acte est le même.

Il me plaît donc, à moi, de retenir ce signe de force, d'en faire la base de mon admiration, et, s'il m'est arrivé de m'identifier avec Venise, c'est aux heures de sa maturité féconde, quand, parmi les villes audacieuses, elle marqua le plus tenace désir de s'épanouir.

— Par là vous avez affirmé une âme saxonne, dit Claude.

— Ce que vous aimez dans la vie de Venise, résuma Sandynam, c'est la promesse de sa mort; ce qui me touche dans cette mort, c'est le souvenir de sa prodigieuse activité.

— Et vous, monsieur, que pensez-vous de Venise? demanda le jeune Helston à Patrick Doyle.

Ce dernier sourit et regardant au loin répondit :

— Je suis d'avance avec tous les vaincus. Comment

moi, qui revendique pour ma patrie opprimée le droit de se gouverner, n'aurais-je pas une prédilection pour ces courageuses petites cités italiennes qui luttèrent des siècles pour leur indépendance?

Un domestique ouvrit la porte et annonça que le thé était servi dans la galerie.

— Nous ne reverrons plus ces belles époques, dit Charles Helston, la configuration des États s'y refuse; la centralisation croissante nous garde.

— Croyez-vous? Le sentiment de la liberté est plus fort que des formations politiques, et quand des peuples se trouvent en conflit avec des constitutions, il est bien hardi de prétendre que celles-ci triompheront.

Comme on passait dans la galerie, Sandynam répondit :

— Vous cherchez une analogie politique entre le cas de l'Irlande et celui des villes italiennes de la Renaissance : mais vous devez tenir compte de la différence de climat; elle est capitale. Il est, en effet, difficile de maintenir un état de fièvre révolutionnaire dans les brouillards; l'alimentation est un autre facteur important, on ne peut pas vivre d'une assiette de macaroni à Dublin. Enfin, les civilisations font leur œuvre et, en discréditant les moyens violents, ont rendu la tâche des libérateurs plus ardue.

Ce grave Anglais discutait sérieusement, avec un ennemi de son pays, les obstacles à une révolte efficace, trouvant juste et probablement honorable qu'un tel souci préoccupât ce dernier.

Tous étaient passés dans la galerie, à l'exception de Claude. A l'invitation de lady Patricia il avait

répondu par un « merci » un peu sec. Maintenant, il restait là, mécontent de lui-même, presque humilié que Sandynam eût donné un tour nouveau au débat sur Venise, l'eût élargi dans une certaine manière et rallié les attentions dociles. Il eût aimé le traiter à part soi de Béotien, mais ce point de vue, pour n'avoir pas été le sien, lui paraissait cependant acceptable, et cela lui donnait de l'humeur. Il avait aussi conscience d'avoir été enthousiaste, lyrique, ainsi qu'on le lui avait reproché, peut-être emphatique, et il se fût volontiers méprisé pour cette infraction à une discipline de silence qu'il s'était imposée par dégoût de la discussion en public.

Par la porte ouverte, il apercevait le dos large de César Barberini, sa chevelure fauve et aussi le profil délicat, un peu anguleux de lady Patricia qui, sous ses cheveux châtains, déjà parsemés de fils blancs, gardait une jeunesse séduisante et hautaine. Elle était d'une caste, elle portait un nom, elle jouissait de privilèges : cela, le port de sa tête, le pli de ses lèvres, une certaine raideur d'attitude, le disaient évidemment; mais elle était indulgente et bonne, spirituelle et fidèle : cela, son sourire, le charme de son regard, la qualité de sa voix, l'étreinte de sa main l'affirmaient à tous ceux qui l'approchaient.

Claude, en la contemplant, laissa sa rêverie dévier vers ce nouveau sujet, et, se rappelant les circonstances de leur rencontre, comment Sandynam l'avait présenté à l'hôtel de Belgravia, l'accueil chaleureux qu'il y avait reçu, le plaisir qu'il avait éprouvé à revenir, il s'interrogea une fois encore sur la nature des relations qui unissaient son ami à lady Patricia.

Pour son esprit de Français sceptique, qui a pénétré la haute société anglaise et y a trouvé une réplique exacte des mœurs parisiennes, il y avait là un problème intéressant par son originalité : Sandynam n'était pas l'amant de lady Patricia, et devant cette évidence souvent repoussée, Claude se plongeait plus avant dans sa méditation.

La silhouette de Barberini cependant le gênait, ainsi rapprochée de l'élégance aristocratique de lady Patricia. Celui-là semblait bien un homme de proie, descendant de ces condottieri sans scrupules pour qui la vie était une aventure turbulente et toute chose un butin, où les hommes valaient suivant ce qu'ils offraient, les femmes suivant l'heure où on les rencontrait.

Claude instinctivement fit faire un quart de tour à son fauteuil; maintenant il voyait un coin de la table à thé, un pan de tapisserie, la maigre personne de miss Mary May qui servait le thé avec un sérieux aimable, comme si elle eût accompli une action sociale. La vieille fille, un peu dame de compagnie, surtout amie de lady Patricia, partageait sa vie à Venise entre le palazzo Sperelli, où elle vaquait prestement à d'utiles besognes ménagères, et la bibliothèque où elle compulsait les textes pour l'ouvrage qu'elle méditait d'écrire sur sainte Sophie. La pensée lui en était venue, non point sous la coupole de Saint-Marc, mais dans l'ombre irrégulière de la nouvelle cathédrale que les catholiques anglais, sous la conduite du duc de Norfolk, ont érigée près de Westminster. Toute son érudition lui devint alors précieuse; elle courut les salles de lecture une serviette sous le bras, les yeux

emplis d'un rêve qui donnait un grand intérêt à l'été finissant de sa vie.

Claude l'aimait et la taquinait par mauvaise habitude, mais elle le déconcertait encore un peu par une science solide et une habileté toute féminine à manier la dialectique : on ne pouvait engager le débat à la légère avec elle, car sitôt provoquée, elle poursuivait impitoyablement l'adversaire, le pressant d'arguments vigoureux jusqu'à ce qu'il criât merci.

Claude, pour qui c'était un exercice familier, formait, en la regardant manœuvrer les soucoupes, les tasses, la pince à sucre ou la bouilloire, avec une précision qui atténuait les chocs et donnait à cette formalité quotidienne quelque chose d'administratif, d'invraisemblables suppositions, ornant de romanesque cette plate existence d'étude. Ainsi faisait-il souvent au hasard d'une promenade, dans les villes ou les campagnes, quand un personnage avait réussi à fixer son attention; il l'observait un moment, puis s'identifiait avec lui, le suivait, imaginait son caractère, les circonstances ordinaires de sa vie sociale et intime, le dotant au gré de sa rêverie de qualités précises, soucieux surtout d'éviter une enquête qui eût dérangé sa chimère par des réalités contraires.

Il se livrait à propos de miss Mary May à cette inoffensive fantaisie, quand un bruit de voix l'obligea d'entendre le dialogue engagé avec les nouveaux arrivants. Il reconnut l'accent chantant du comte Ludovic Traglia, complimentant Mlle Durozier qui arrivait les nerfs tendus, expliquait-elle, par deux heures de travail acharné, et qui encombrait les fauteuils de son attirail de peintre.

— J'ai vu votre étude de la fondamenta delle Zattere, c'est exquis, d'une vérité de lumière surprenante. Tout le soleil de Venise tient dans cette petite toile.

— Je n'en suis pas satisfaite, cependant.

— Vous êtes injuste pour vous-même.

— Non pas. — Deux morceaux de sucre, je vous prie, miss May. — Je me rends compte, voilà tout : c'est un triste privilège, il vaudrait mieux admirer ses croûtes; cela soutient au moins.

Mlle Durozier, qui avait débuté à l'atelier de Bardel quelque dix ans plus tôt, escortée de sa mère, timide, mince, avec des bandeaux bruns et qui peignait des éventails pour s'acheter des gants, fréquentait à cette heure la meilleure société de Londres, de Paris et de Rome, élégante, épanouie et blonde, exposant chaque année. Les médisants expliquaient cette heureuse modification de son sort par la protection d'un oncle, clubman, célibataire de goût, qui l'avait aidée de ses relations et qui mourut, la laissant héritière, au moment où le monde allait lui demander compte de son bonheur : une petite fortune la fit indépendante et lui concilia toutes les sympathies; elle put s'adonner en paix à ses deux passions, la peinture et le bridge. A Venise, elle passait des après-midi assise dans une gondole ou sur un pliant au coin d'une place, entourée de curieux, indifférente, silencieuse, toute absorbée par un grand effort de sincérité pour fixer ce qu'elle voyait et rarement satisfaite quand elle retrouvait son œuvre le lendemain.

— Si, si, ma chère belle, le comte a raison, l'eau avec les enfants penchés dessus, le pan de mur tout

jaune, le panier d'oignons roux, c'est vibrant, cela éclate de soleil.

Claude reconnut la voix aiguë de la comtesse Traglia, et, les yeux fermés, sur ce seul indice, il la ressuscita, brune de peau, noire de cheveux, longue, avec une charpente osseuse accentuée qui lui donnait quelque chose de masculin; une bouche aux lèvres très rouges et des yeux étranges d'un bleu passé presque gris, déteints, et où subitement s'allumaient des points d'or.

— Mademoiselle Durozier est trop modeste; ne vous défendez pas, c'est un charme de plus.

César Barberini prononçait ces paroles d'une voix enveloppante comme une caresse. Claude eût pu affirmer l'expression de son regard audacieux et frôleur pendant qu'il débitait cette banalité.

Un domestique jeta un nom au-dessus des causeries et du bruit des cuillers sur les soucoupes : — Madame de Gerville.

Un silence suivit où lady Patricia fit accueil à l'arrivante.

— Comme c'est aimable à vous de n'avoir pas oublié votre promesse; je suis sûre que vous arrivez seulement.

Et Claude entendit une voix délicieuse, enfantine, d'un timbre limpide qui remplissait la galerie de jeunesse tout à coup.

— Oh! non, je ne puis accepter votre bonne opinion, je cours Venise depuis trois jours.

Des présentations succédèrent et Claude constata avec une sorte d'ennui que Sandynam, Mlle Durozier et miss Mary May connaissaient Mme de Gerville.

Son humeur s'accrut au point qu'il eût voulu s'en aller, mais la retraite était coupée, il était forcé de subir cette conversation fastidieuse où cependant la voix toute jeune mettait par instant une note captivante : et Claude se demandait si Béatrice ou Juliette avaient cette séduction irrésistible.

— Comment êtes-vous venue? demanda Sandynam.

— Sur le yacht de Mme du Housseaux; mais je les ai abandonnés hier, mon mari a loué un petit palais, une grande maison, pour un mois.

Claude se souvint du bateau blanc ancré en avant de la Giudecca.

— Qui aviez-vous à bord?

— Michel Rimbaud...

— Naturellement.

— ... Quelques intimes, les Beuvreuil, Jalin, Mme Verdier; nous avons laissé Pierre Lesueur à Naples, il veut remonter l'Italie à petites journées en corricolo comme Gœthe.

Cette fois c'était Paris, le Paris d'une répétition générale que ces noms évoquaient. Michel Rimbaud, le second écrivain actuel pour le public et certains lettrés, — Claude se souvenait de sa réception à l'Académie, la première solennité de ce genre où il eût fait figure, huit ans plus tôt; Mme du Housseaux, une veuve millionnaire, dont le maître supportait la sollicitude amoureuse depuis quinze ans; les Beuvreuil, un ménage insignifiant que mentionnaient tous les comptes rendus mondains dans la « saison » de Londres ou sur la côte d'Azur; Jalin et Mme Verdier, un ménage en marge du code, lui sculpteur, avec du talent, de l'esprit, une méchanceté aiguë toujours prête et que

n'expliquait pas vingt ans de succès; elle, comme elles sont toutes, plus flattée qu'affectueuse, usant dans de menues intrigues les derniers jours d'une jeunesse qui l'avait faite très belle; Pierre Lesueur, enfin, un musicien qui préférait employer des dons précieux à orchestrer savamment des livrets d'opérettes plutôt que d'écrire des symphonies dont il eût été capable; un clairvoyant qui méprisait cette élite dont il vivait et qui s'offrait parfois la satisfaction périlleuse d'exprimer librement son opinion.

Un ennui brusque tombait sur Claude Mallet, comme si tous ces fantoches ressuscités l'eussent chassé de la paix vénitienne, poussé devant eux dans les décors cent fois vu d'un restaurant à la mode où il serait contraint de saluer, de sourire, de parler. Comme pour augmenter cette angoisse particulière, il entendit Richard Sandynam qui répondait sans doute à une question de Mme de Gerville :

— Je serais fort heureux d'être votre guide dans la cité des doges, mais nous avons ici un ami plus indiqué que moi pour cette tâche délicate et flatteuse; c'est un fervent de Venise dont il connaît l'âme mieux qu'aucun d'entre nous : il vous dira tout sur chaque pierre. Il sait l'heure précise où telle mosaïque est dans toute sa beauté et comment il faut aborder chaque rio pour en avoir la plus pittoresque impression. C'est de plus un littérateur. — La voix se rapprochait. — Aujourd'hui, c'est un peu un ours, vous ne vous formaliserez pas : il est généralement plus sociable.

Cette boutade, qu'il jugea de mauvais goût, acheva la déroute dans l'esprit de Claude; il se leva pour se

dérober, comme un enfant blessé dans son amour-propre. Sur le seuil, Sandynam et Mme de Gerville lui barrèrent le chemin. Il la vit alors, toute jeune, d'un corps flexible et élancé dans une robe de grosse étoffe à carreaux verts et bruns, avec une longue jaquette dont les pans tombaient très bas sur la jupe. D'un seul coup d'œil il démêla sous le grand chapeau marron, qu'entourait une longue plume du même ton, ses yeux d'un bleu presque vert, ses sourcils nets, le nez droit avec des narines comme des pétales de rose où passait un souffle léger, la bouche d'un dessin provocant, enfantine, dont la lèvre supérieure avançait un peu, mutine, les cheveux cendrés avec un reflet chaud sur la nuque où la lumière du soir les touchait. Il la vit ainsi, très vite, tout entière, pour toujours. Il nota malgré lui sa haute cravate de mousseline blanche, une de ses mains gantée de Suède, l'autre nue avec une seule bague, une émeraude plate. Et l'instant d'après, il paraissait ne l'avoir jamais regardée.

— Monsieur Claude Mallet, présenta Sandynam.

Alors l'exquise voix cristalline s'éleva pour lui :

— Monsieur, j'ai lu *Juste d'Avena*, c'est très beau.

Fut-ce une illusion, le timbre ne lui parut pas tout à fait le même, comme si elle eût tremblé un peu. Il leva les yeux, la regarda sans la voir, sans parler, tout son être rétracté dans une volonté de ne pas se livrer, pris d'un accès subit de sauvagerie farouche, se défendant devant ces yeux et ce sourire.

Interdite, en face de ce visage froid qui avait pris une expression mauvaise, Mme de Gerville dit encore :

— Monsieur Sandynam me vantait à l'instant

votre grande connaissance de Venise et me faisait espérer...

Alors le besoin maladif de fuir fut plus impérieux dans l'âme de Claude, il ne laissa pas achever.

— ... Mon ami s'est trompé, madame, je ne connais pas Venise.

Et s'inclinant, il passa dans la galerie, les laissant interdits d'un tel procédé.

III

Claude ressentit le lendemain de cette sotte aventure une amertume d'autant plus vive que Richard Sandynam, quand ils s'étaient rencontrés à dîner, avait évité d'y faire allusion : il se trouva à son endroit dans un état d'infériorité dont sa fierté souffrit, et, par un sentiment très humain, il éprouva le besoin de se soustraire à toute société pour ressasser seul à seul le ridicule et l'odieux de sa conduite.

Il sortit tôt ce jour-là, et refusant la gondole de service prit par les rues étroites pour se mêler davantage au petit peuple, comme si cette humble compagnie eût mieux convenu à son esprit contrit et blessé. C'était la Venise du matin, plus jeune, d'une activité plus saine, où les gestes utilitaires des ménagères et des marchands prenaient un caractère de pittoresque charmant. Claude côtoyait des gamins qui portaient de grands paniers plats chargés de légumes, des femmes qui le frôlaient d'une botte de fleurs achetée en faisant le marché; aux éventaires, des denrées exotiques sollicitaient son regard au passage, et, devant certaines boutiques, il ne pouvait résister à la puérile tentation de compter les diverses espèces de macaronis et de raviolis présentés dans des

caisses, par ordre d'excellence, à la convoitise des clients.

Des coins d'intimité avenante ou sordide l'arrêtaient au seuil d'une porte ouverte, au delà d'un passage obscur, sur l'arrière-plan plus clair d'un corte populeux. Volontiers, il se fût amusé des brèves scènes symptomatiques qui sont l'aubaine du flâneur dans chaque ville, si son équilibre intérieur, perturbé, ne l'eût rendu moins apte à en goûter le sel. Il glanait cependant, presque à son insu, la grâce naïve d'un geste d'enfant, l'heureuse disposition qui, sur certaines épaules de femmes, transformait le long châle noir qu'adopte une catégorie de Vénitiennes, la qualité des voix auxquelles son oreille exercée était particulièrement sensible. Il reconnaissait à l'accent les autochtones de la lagune, ceux descendus de Lombardie, les émigrés de Toscane et d'Ombrie; un mot trivial cueilli au vol l'amusait par sa valeur imitative, et il le rapprochait dans sa mémoire des argots de Londres et de Paris.

Il allait ainsi, volontiers, déchiffrant par la ville bruyante l'âme élémentaire de la plèbe vénitienne, appréciant l'ombre fraîche et odorante que les hautes et proches façades ménageaient jusqu'à mi-hauteur des maisons et où les couleurs assourdies prenaient des tons cendreux, tandis que vers le faîte, dans la pleine lumière, triomphaient, sur la blancheur crue des murs, des lambeaux d'étoffes disparates que le soleil magnifiait.

Ce matin, Claude était cependant presque indifférent à ces oppositions violentes; il s'étonnait à part soi qu'une parfaite éducation ne l'eût pas mieux

servi la veille, en face de cette jeune femme. Il connaissait, pour les avoir trop souvent éprouvés, ces accès d'extrême timidité et d'orgueil. Ses premières expériences remontaient à ses années de collège, quand il vivait déjà au milieu de ses condisciples comme aujourd'hui dans la société artistique où son destin l'avait conduit, solitaire par goût et aussi par discipline, s'estimant exagérément certes, mais surtout en proie à de certaines pudeurs de cœur qui lui interdisaient de convier les hommes à partager ses émotions. Rien ne lui était plus pénible que ces curiosités qu'il comparait à des viols et par quoi les mieux intentionnés pensent vous manifester leur amitié. Trop jaloux de cette indépendance intime, il se réprimandait d'autant plus, quand un élan irraisonné l'avait livré à la critique de ses auditeurs.

Au sentiment d'une telle défaite s'ajoutait à cette heure, pour lui, le souvenir gênant d'une action qui manquait d'élégance. Quelle serait sa conduite en présence de Mme de Gerville, quand une circonstance prochaine les rapprocherait? Son irritation grandissait de l'humiliation inévitable qu'il prévoyait. Accepterait-elle les excuses qu'il serait forcé de lui adresser? et que pourrait-il dire qu'admît son amour-propre? Il mentirait, lui qui affectait des sincérités dédaigneuses. Des explications aussi le diminueraient à ses yeux, compromettraient le prestige dont elle l'avait peut-être entouré dans son imagination de lectrice. Il sentait l'équivoque de sa position. Ces préoccupations égoïstes n'étaient guère honorantes, Claude en convint, mais il avait besoin d'être franc en face de soi. D'une résolution rapide, il tenta de

chasser ces importunités : quand il verrait Mme de Gerville, il légitimerait par une migraine brutale sa sortie intempestive, il ajouterait quelques phrases de regret aimable et aurait la liberté de n'y plus penser.

A ce point de sa méditation, Claude se trouva devant San Giorgio degli Schiavoni. Il aimait cette petite église renaissance d'une façade très pure en même temps que si simple, où s'alliaient, dans une harmonieuse proportion, la pierre et le marbre ensemble superbement patinés. Il connaissait les précieuses peintures qu'elle gardait dans son silence pénétré d'un parfum d'encens, et avec quelle modestie charmante elle les offrait aux visiteurs qu'un avertissement intelligent y conduisait. Il en estimait enfin l'atmosphère morale reposante et propice aux songeries vagues aussi bien qu'aux scrupuleux examens de conscience.

Ce matin-là, il fut tout heureux de la rencontrer : il entra. L'église était vide suivant l'ordinaire, noyée dans un demi-jour que coupait une grande bande de lumière blonde entrée par la fenêtre et où dansaient des poussières actives, car on venait de balayer les dalles après la dernière messe. Il s'assit sous le tableau où Carpaccio a représenté la défaite du dragon par saint Georges; en face de lui et sur la droite, les panneaux qui racontent la vie de saint Jérôme reculaient dans la pénombre, ne laissant en valeur que certains détails et ajoutant de la sorte une pointe de mystère au lieu.

Son esprit, alors, liant à ces tableaux l'admirable narration de la vie de sainte Ursule à l'Académie, il suivit docilement le vieux maître vénitien à travers

son œuvre, se complaisant à reconstituer, chemin faisant, les circonstances qui durent entourer son travail. Un temps passa, et sa rêverie glissa naturellement vers ce moment précieux pour le genre humain, où Carpaccio, les deux Bellini et Mantegna honoraient à jamais Venise. L'écharpe de soleil s'allongeait sur les dalles de l'église.

Dans le recueillement, la porte s'ouvrit avec un grincement de poulie lasse, exagérant un instant l'éclairage, puis le battant retomba avec un choc étouffé : un pas léger, un frisson de soie, indiquèrent à Claude qu'une femme venait d'entrer, et, avant qu'il eût réalisé ce contretemps, Mme de Gerville le dépassa. Il reconnut sa toilette sobre et l'éclat de ses cheveux, que coiffait un grand oiseau gris.

Elle ne parut pas l'avoir remarqué et s'arrêta devant la mort de saint Jérôme. — Brusquement placé dans l'obligation de réparer son manque de courtoisie, Claude se cabra : il était pris au dépourvu, l'esprit encore agité; il balança s'il l'aborderait ou gagnerait la sortie : l'évidence d'une telle aggravation le retint. — Sans doute elle l'avait reconnu. — Alors se levant, il s'approcha d'elle, acceptant son destin.

— Je suis heureux, dit-il en s'inclinant, de vous rencontrer ce matin, délivré des affres d'une migraine qui m'a privé hier soir du plaisir de vous entretenir plus longtemps.

Elle le regarda avec un étonnement peu flatteur d'abord et il crut qu'elle allait se détourner, mais non, elle souriait presque, timide elle aussi, embarrassée. Une étrange sensation, quelque chose comme la prescience de sa victoire, traversa l'âme de Claude ras-

sérénée. Subitement sûr qu'il pouvait parler, il ajouta :

— Voulez-vous m'excuser de cette retraite impertinente et me le prouver en me laissant vous faire les honneurs de cette petite église qui m'est familière.

Il se fût prodigué à cet instant les pires qualificatifs avec l'obscure et forte conscience que cela ne le diminuerait pas en face de cette délicieuse jeune femme. Elle dit enfin :

— Vous êtes tout pardonné, c'est moi qui étais indiscrète.

Et cette voix s'éleva dans le silence, plus pure, plus suave, pour lui seul. Il en reçut un choc léger qui l'exalta.

— Vous ne m'aurez prouvé votre miséricorde qu'en acceptant mon offre. Venez, je vous en prie. Regardons d'abord saint Georges, je le préfère et je vous dirai pourquoi. Mais, attendez.

Il fut alors vers la porte située près de l'autel et revint accompagné du sacristain qui portait une sorte de plateau en zinc poli : l'homme plaça cette façon de réflecteur dans un certain angle et, réverbérant les rayons du soleil qui venaient par la fenêtre, promena lentement sur le tableau le faisceau lumineux. Alors apparurent l'étrange paysage aux collines courtes, aux lointains frais, avec de bizarres pagodes au bord d'une mer intime, les premiers plans semés d'ossements humains, le dragon enfantin et saint Georges, jeune, beau, la lance en arrêt sur un cheval de fantaisie.

Claude commentait avec le souci de plaire.

— Quelle candeur héritée des aïeux persiste chez ce dernier des quatrocentistes, sous la maîtrise déjà

sûre d'elle-même! Examinez le monstre presque jovial et nullement effrayé bien qu'il ait la tête traversée par la lance du saint; il paraît protester, de ses pattes levées, contre cette mauvaise plaisanterie. Et en face, la fougue du paladin, l'anxiété de sa noble figure d'adolescent, l'inspiration de ses regards, pendant que prie à ses côtés la vierge convaincue. De tels contrastes sont perpétuels dans la composition des œuvres de cette époque; le réalisme qui, chez Mantegna, chassera le mystère des tableaux religieux se devine ici. C'est toute la délicieuse Italie de la Renaissance, où la religion catholique fut si près du paganisme. Il semble que certains peintres hésitent à prendre leurs sujets au sérieux, ou mieux qu'ils savent que c'est une belle légende sans plus. La crédulité qui les accompagne si souvent leur fait tout à coup défaut, et dans un détail plaisant ou irrévérencieux on saisit le scepticisme qui les effleure.

L'homme fatigué avait laissé le tableau retomber dans l'ombre; ils se détournèrent et, cueillant une nouvelle gerbe éblouissante, le sacristain exhuma des ténèbres la vie naïve et d'une belle venue de saint Jérôme.

— Pour les amateurs, poursuivit Claude, les plus beaux Carpaccio sont au musée. Je vous recommande en particulier une tête de femme dans un lit; c'est un morceau de peinture rare. Pour moi, j'éprouve une affection toute spéciale pour ceux-ci; la présentation, à mon sens, en rehausse la valeur; ils sont mieux chez eux dans cette humble église, où peu de gens viennent les troubler, que dans l'incessant va-et-vient d'une salle publique. Et puis, tous ces tableaux faits

pour le clair obscur des temples ont besoin de silence, de piliers, d'encens, d'un murmure de prière; c'est un contresens de les exhiber juxtaposés pêle-mêle sur un grand mur, éclairés d'un vitrage cruel, privés de tout ce qui les explique : c'est les dépouiller de la plus sûre persuasion, les réduire à leurs qualités techniques, leur ravir leur âme enfin.

Il parlait sans la regarder, certain qu'elle l'écoutait. Tout à l'heure, il avait arrêté ses yeux sur son profil fin, détaillant mieux que la veille sa fraîche carnation pâlie vers les tempes où courait une veine bleutée, la souplesse de ses cheveux, dont une petite vague rebelle cachait à cet instant le haut d'une oreille rose, l'ombre de ses cils et le dessin délicat de ses narines; sa bouche était plus jolie de face, comme un fruit épanoui trop tôt qui fait penser à l'été voluptueux dès le printemps. Sur le seuil de l'église, il la regarda dans les yeux et vit ceux-ci larges, profonds, brillant en ce moment d'un plaisir enfantin, mais où paraissaient dormir plus loin des choses différentes qu'annonçait, par transparence, cette sorte de mélancolie.

— Merci... voulut-elle dire, mais il l'arrêta.

— Ce n'est pas fini, je suis votre guide.

Elle rougit.

— Non, je ne puis abuser...

— Vous me renvoyez, vous n'êtes pas satisfaite de mes commentaires?

— Vous êtes sûr du contraire, mais vraiment...

Il tira sa montre :

— Onze heures; nous avons le temps.

Il appela une gondole. Quand ils furent assis l'un

près de l'autre, sur le coussin noir et souple, et qu'il eût jeté l'indication au gondolier, il prit seulement conscience de leur récente intimité et sourit de cette manière d'escapade. En vérité, Mme de Gerville lui parut si petite fille encore qu'il se compara, à ses côtés, à un écolier en vacances. Elle ne parlait pas, embarrassée peut-être de cette brusque décision.

La gondole suivit le rio della Pieta : les maisons plongeaient leurs pieds verdis dans le canal; des portes basses s'ouvraient au ras de l'eau, découvrant ici un escalier, là des celliers où par place on débarquait des marchandises. De patriciennes demeures s'étayaient de bâtisses disgracieuses en soi, mais qu'un badigeon rose, bleuté, jaune, sauvait de la laideur; des palazzi désaffectés, convertis en entrepôts ou simplement loués en garnis, paraissaient sensibles à cette déchéance, abandonnant leurs vieux corps à l'action du temps qui rongeait leurs sculptures, fléchissait leurs lignes, unifiant dans une même apparence sale des restes de fresques. Claude en désigna un à Mme de Gerville :

— N'est-ce pas qu'ils ont une expression de chagrin? Ils ont l'air de comprendre l'insulte que leur infligent le siècle et l'homme; ils préféreraient l'effondrement brutal à cette agonie sans dignité.

— Vous avez raison; j'avais cru ces jours-ci être la dupe d'une disposition personnelle en m'apitoyant sur eux. Mais au reste les choses ont une figure, cela est certain.

— Peut-être parce qu'elles ont une âme, répondit Claude.

Dans le silence du canal, la voix du gondolier

chanta : *Sia premi!* et mourut sur l'eau, pendant que la gondole tournait dans le rio San Giovani in Laterano. Un pont parfois les surprenait, sous quoi l'eau devenait noire. — Mme de Gerville avoua :

— J'ai d'abord été déçue sur le silence de Venise : j'ai trouvé cent bruits aigus sur la place de Saint-Marc, dans la Merceria, au long des rues.

— Il faut se réfugier sur les canaux pour goûter cette séduction étrange, un peu surnaturelle de Venise. Tenez, en cet instant, pénétrez-vous ce côté mystérieux d'une grande ville peuplée qui nous entoure sans que rien n'en révèle la vie à notre oreille?

Le recueillement était parfait : le seul clapotis de l'eau en rompait l'étendue près d'eux; ils écoutèrent, avec l'espèce de vertige qui saisit l'homme en présence d'une force inconnue. Un appel s'éleva qui les délivra de ce trouble : *Sia stali!* Un bruit de rames se rapprocha, une proue svelte, qu'affinait encore un fer dentelé et brillant apparut à l'angle du rio dei Mendicanti : une gondole frôla la leur, semblable à un cygne noir.

— Venise meurt de ce qui fait sa grâce, dit Claude, l'eau ne trace pour nous ces chemins incomparables qu'aux dépens des palais qui y réfléchissent leurs immobiles images; elle les ruine avec une perfidie incessante, elle se glisse insidieusement partout, érode en chuchotant ces pierres vénérables qu'elle baisait autrefois; elle ressemble par là à l'amour.

Ils descendirent devant San Giovani et Paolo : un large échafaudage défigurait l'église : sur la gauche, la scuola di San Marco leur proposa sa beauté un peu froide, mais si noble, son tympan sculpté, la légèreté

de ses colonnes et les singuliers hauts reliefs de marbre où se retrouve le lion emblématique. Là, devant la statue équestre d'Andrea del Verrochio, Claude ne put retenir :

— Il me fait penser à César Barberini : ils sont de même race, ils ont des muscles et des appétits égaux.

— Le comte n'a pas cette envergure; c'est un condottiere pour ville d'eau.

Cette critique plut infiniment à Claude, encore qu'il eût noté que la jeune femme l'avait formulée en riant, sans réelle animosité.

— Avez-vous vu la chapelle Colleone à Bergame?

— Mais non, nous arrivons à Venise par mer avec une seule halte à Naples.

— Il faut voir la place de la Seigneurie, au sommet de la colline, à deux pas du plus moderne funiculaire; il y a là quelques mètres carrés qui sont d'un bel aspect, d'une émouvante et vigoureuse vérité.

Alors, sans ménagement, son esprit abandonna cette attentive compagne, il remonta ces étapes, d'un charme délicieux et frais encore, par où il était venu vers Venise : Lugano, Bergame, Brescia, froide, dont le campo santo l'avait trouvé sensible par la tristesse auguste de son avenue de cyprès en contraste violent avec la blancheur intense de ses portiques, un soir; Vérone, exquise, généreuse, toute frémissante encore de son glorieux passé, Vérone dont il avait tenu l'âme parfumée dans ses mains, de la plus haute terrasse des jardins Giusti; puis Vicence avenante, coquette presque, toute empreinte du robuste génie de Palladio; Padoue, enfin, où l'attendait Giotto, Giotto léguant à l'humanité les sublimes fresques de la cha-

pelle della Arena. Ainsi était-il descendu vers l'Adriatique, les yeux et le cœur comblés de joie, solitaire à travers les petites cités où d'héroïques souvenirs lui faisaient compagnie. Quels beaux moments, et dignes d'avoir été vécus! Ces heures-là, cependant, étaient tombées, comme les autres, dans ce qui n'est plus; elles rejoignaient ses premières extases d'Assise, ses nobles surexcitations de Florence, ses admirations réfléchies de Rome, tout l'autrefois de son âme.

Subitement, il se retrouva en face de la scuola di San Marco, près d'une jeune femme élégante qui le regardait avec une surprise un peu triste : il sourit de son embarras.

— L'Italie est bien puissante sur des cerveaux comme le mien; je suis près d'elle sans défense, tel un petit enfant, je me laisse conduire sans beaucoup de volonté; elle le sait, je suppose, et elle en abuse. — Voulez-vous que nous entrions?

Et pendant qu'ils parcouraient l'église, il continuait :

— Ce qu'il faut voir, sur cette terre d'élection, ce sont les nombreux municipes que le touriste dédaigne. Dans chacun vous trouverez quelque chose de noble, de gracieux ou d'étrange. La décentralisation, si forte ici, a permis cette initiative locale que les rivalités ont fortifiée et dont nous bénéficions aujourd'hui, quand nous savons nous écarter de la grande route. Puis, sans transition apparente : — Etes-vous pour longtemps en Italie, madame?

— Non, mon mari pense demeurer un mois, six semaines à Venise, puis nous remonterons en France, par les étapes convenues : Florence, Milan, les lacs.

— Vous plaisez-vous ici?

— Je ne puis raisonnablement pas le dire, puisque j'arrive : cependant j'éprouve un frisson de dépaysement, quelque chose où il se mêle, à la joie de découvrir, la nostalgie vague de mes paysages natifs que je viens d'abandonner. C'est un art difficile, je crois, de se sentir partout chez soi.

— Ne vous plaignez pas, vous connaissez à cette heure un des charmes du voyage; l'expérience, qui apporte avec elle d'utiles leçons pratiques, nous ravit cette sensation si neuve où il entre, ainsi qu'en tout ce qui commence, le malaise d'une adaptation. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous étonnerez plus en parcourant de pittoresques cités parce que leur originalité sera diminuée de toutes les images superposées que votre mémoire gardera. Vous aurez alors un regret pour vos premiers jours vénitiens.

Quand ils sortirent, le ciel était radieux. Claude négligea de signaler le puits charmant qu'entoure une ronde d'enfants dans la manière de Donatello. Il abandonnait son rôle pour se pencher davantage vers sa compagne.

— Vous avez quitté rarement la France?

— Jamais, à l'exception de deux séjours en Angleterre où j'ai connu lady Patricia.

— A Paris, aimez-vous le monde?

— Je sors beaucoup, ce qui est différent. Non, en vérité, je ne l'aime pas : il se ressemble trop. C'est un peu le défaut de la société parisienne. Les hommes et les femmes s'efforcent tous vers un même type comme s'il était le seul convenable, et l'on est estimé dans la mesure où l'on s'en rapproche. Il est juste d'ajouter

que cet idéal varie avec la mode comme la forme des chapeaux.

— Vous avez quelque vertu critique.

— Je hais le conventionnel : j'aime les êtres libres, la personnalité seule a pour moi quelque valeur, c'est ce dont on tient le moins compte dans notre monde.

— Vous vous plairez alors à Venise.

— Je l'espère.

Elle dit cela comme si vraiment elle avait besoin d'aimer quelque chose. Ils allaient remonter en gondole...

— Voulez-vous me permettre de vous remettre chez vous?

Elle accepta. Une nuée de gamins pieds nus les assaillit de leurs cris : l'un d'eux offrit des fleurs. Claude prit une grosse touffe d'œillets rouges et jaunes.

— Voulez-vous garder ces fleurs un jour, il me semblera que vous m'avez mieux pardonné?

Mme de Gerville prit les fleurs et y enfouit son visage, un instant, peut-être pour en dissimuler le trouble : elle respira violemment ce parfum poivré qui ajoutait, pour elle, une note aiguë à sa sensation actuelle.

— Merci, dit-elle simplement, — puis, après un instant : — Ces fleurs conviennent à Venise, n'est-ce pas?

Claude fut charmé qu'elle découvrît ainsi une âme intelligente et sensible.

— Oui, elles sont impérieuses et voluptueuses comme elle.

Les Gerville occupaient, dans le rio di Santa Marina, presque en face le ponte dell Erbe, un délicieux palais de façade byzantino-mauresque, aux fenêtres

grillagées avec des balcons étroits, formés de menues colonnes droites et blanches, et flanqué d'un ombreux jardin dont les arbres penchaient leurs branches flexibles et attentives au-dessus d'un perron de marbre, vers l'eau du canal.

Claude tendit la main à Mme de Gerville pour descendre et cet instant où elle s'appuya ainsi sur lui, légèrement, fut leur premier contact, banal, furtif, dont il se souvint cependant comme d'une intimité déjà permise.

— Puis-je espérer, madame, que vous me ferez l'honneur d'user un jour encore de ma connaissance de Venise, ou dois-je compter seulement sur un bon hasard?

Elle lui tendit la main.

— M. de Gerville, à Turin, pour affaires, depuis deux jours, rentre ce soir : je suis sûre qu'il appréciera comme moi la faveur de votre compagnie.

Elle dit cela doucement, avec un joli sourire, sans qu'il fût possible de discerner ce qu'elle y mettait de malice et d'innocence. Claude s'inclina et la vit sonner : il attendit que l'unique et lourd battant percé d'un judas à grille ouvragée se fût refermé sur elle, et il redescendit dans la gondole.

Etait-elle coquette? Il fut étonné comme vite elle cessa d'être elle-même dans son imagination, repoussée par des considérations d'amour-propre. Elle ne lui avait pas reparlé de son livre, craignait-elle de l'avoir indisposé la veille par une louange hâtive, ou simplement s'en était-elle désintéressée? Pensait-elle encore à lui, et que faisait-elle de ses œillets? — Claude eût voulu l'avoir impressionnée

uniquement par vanité, sans arrière-pensée. Lui qui recherchait le plus souvent la solitude avec un soin jaloux, détestait, à certains moments, n'être pas distingué. Il avait besoin de provoquer chez autrui l'étonnement, le désir de son commerce, ne fût-ce que pour la satisfaction de le lui refuser.

Ainsi, pendant qu'il regagnait le palais Sperelli, Mme de Gerville occupa d'abord sa pensée sous un aspect très subjectif, mais, peu à peu, elle s'effaça, et quand il pénétra dans la galerie, il ne ressentait plus que le contentement de s'être bien vite tiré d'une situation qui l'amoindrissait quelques heures auparavant. Cette belle humeur se prolongea, et le soir, pendant que lady Patricia occupait la table de bridge avec Patrick Doyle, Mlle Durozier et le comte Ludovic Traglia, il développa des paradoxes sur l'amour, pour taquiner miss Mary May :

— L'amour n'est qu'une réaction très voisine de celles que nous révèle la chimie : une âme repose, portée par le courant des jours, un peu inerte, rencontrant d'autres âmes sur ce fleuve de la vie sans en éprouver de modifications notables; ainsi cheminent obscurément certains corps dans la mêlée générale des atomes, puis, sans raison apparente, sans préparation, cette âme est accostée au hasard d'une dérive par une autre âme, et tout le monde se transforme, elle voit, elle entend, elle s'éveille; d'admirables choses lui deviennent intelligibles; elle participe au mouvement cosmique avec plus de conscience. Et cette mystérieuse union est la reproduction de l'expérience vulgaire, cent fois répétée dans le laboratoire. L'amour n'est, je vous le dis, qu'un réactif psychologique.

— Cela rappelle les affinités électives, dit César Barberini, qui aimait à montrer sa culture.

— Evidemment, convint Claude, mais où je me sépare de Gœthe, c'est que je considère cette rencontre non dans le rapport des êtres entre eux, mais dans le rapport de chacun avec l'ensemble de l'univers; ils ne se révèlent rien l'un de l'autre, ils sont uniquement prétexte à des émotions solitaires, incommunicables : leur fonction réciproque est de mettre chacun en face du monde dans un merveilleux état de réceptivité.

Mlle Durozier en oublia de compter ses « honneurs ».

— Vous êtes d'un cynisme révoltant!

Claude continua en riant :

— Illustration de ma thèse : Venise, vue près d'une femme aimée, est cent fois plus admirable, chaque élément de nous-même étant cent fois plus sensible.

— Vous parlez par expérience? demanda la comtesse Traglia.

— Moi, je trouve cela immoral, déclara miss Mary May.

— M. Mallet se moque de nous, dit César Barberini.

— Il manque trop d'idéal.

— Dites qu'il le déplace, répondit Richard Sandynam : votre théorie me séduit, parce qu'on la fait rentrer *a priori* dans une explication scientifique de la vie.

— Voilà un homme sérieux, dit Claude en riant, — j'irai plus loin...

— Non, arrêtez-vous, cela vaudra mieux, conseilla Mlle Durozier.

— Je ne dirai rien que de parfaitement correct.

L'amour est soumis à toutes les lois physiques d'intensité et de décroissance : si nous possédions bien cette connaissance, nous serions maîtres, avec un peu de sang-froid, d'en user à son endroit comme envers tout corps soumis à notre observation. Nous perdons généralement l'équilibre trop tôt, et, en devenant inconscient, nous nous privons des plus délectables jouissances. Les femmes, peut-être, ont une vague prescience de cette puissance, leur instinct les avertit, au contraire du nôtre qui nous dessert.

— Expliquez-vous.

— Ce sont de pauvres subtilités.

Claude les apaisa d'un geste.

— Illustration de ma théorie : la coquetterie. Cette vertu des femmes pourrait devenir l'exercice de notre perspicacité envers l'amour; si nous étions libres de tout émoi, par une savante culture, nous ferions fleurir l'amour plus généreusement. Son éclosion, comme nous venons de le dire, ne dépend pas de nous, mais, sitôt que nous l'avons reconnu, nous pouvons le régir pour le plus grand rendement de joie. Que penseriez-vous d'un homme qui emprunterait à la femme son arme ordinaire, mais s'en servirait dans un autre esprit, jouerait à son tour des larmes et du sourire, les provoquerait par de feintes froideurs et des retours plus délicieux, userait de la jalousie comme d'un précieux auxiliaire, graduerait ou suspendrait les exaltations intellectuelles de l'amour, suivant le bénéfice des deux amants? L'axiome scientifique *variatur causa, variatur effectus* trouverait une fructueuse application; cela intensifierait et prolongerait la passion, qui cesserait d'être une aventure désor-

donnée où deux êtres aveugles cherchent le bonheur à tâtons.

— C'est une plaisanterie qui n'est pas drôle.

— Vous ne trouvez pas les hommes assez odieux envers les femmes?

— Un tel amour est impossible : pour raisonner sa passion, il faut n'être plus passionné, c'est élémentaire.

— Pardon, c'est une question de qualité mentale.

— Je plains la femme qui vous rencontrera.

C'était la comtesse Traglia qui formulait sa pensée. Claude, amusé, les regardait tous : il sentait qu'il les avait pour un instant offusqués.

— Vous méconnaissez, en m'insultant, le droit d'exposer un système.

— Il n'y a pas là de système, dit César Barberini, d'un air offensé, comme s'il eût été visé.

— Vous oubliez, mon cher comte, que Spinoza écrit dans l'*Ethique*, chapitre *De affectibus :* « Je me propose de traiter des passions comme s'il s'agissait de lignes, de plans et de solides »; c'est un point de vue.

— Ce n'est pas le mien.

Richard Sandynam intervint.

— Claude Mallet sera puni de sa témérité envers l'amour, il aimera avec véhémence, comme toujours, et ne pourra rien analyser.

— Après tout, conclut Mlle Durozier, vous aurez bien mérité qu'une femme vous traite à son tour par les larmes et la jalousie.

— Je ne vous ai jamais offensée; pourquoi me voulez-vous du mal?

— Au fond, lança César Barberini, vous n'êtes qu'un littérateur.

La bonne humeur de Claude ne l'abandonna pas :

— Pardonnez-moi, mon cher comte, tout le monde ne peut pas avoir un ancêtre qui faisait massacrer les soldats blessés aux vêpres de Vérone.

Cette fois, lady Patricia crut devoir prendre le parti de Claude.

— Vous avez tort, mon cher comte, de toujours personnaliser une discussion. Il est tard, je vous congédie tous.

Comme la nuit était douce, Claude et Sandynam prirent une gondole et s'en furent sur la lagune. L'air était frais, la mer calme, Venise obscure; sur l'eau, la petite lanterne d'or s'avançait dans le même silence. Saint-Georges-Majeur se découpait en arêtes nettes sur le ciel plus clair. Ils fumaient sans parler.

Quand leur gondole eut tourné au delà de l'Arsenal, un chant à deux voix courut sur l'eau, lointain, et qui semblait venir d'un canal vers la madona dell' Orto. La nuit vénitienne en reçut une grâce de plus. Puis les voix mêmes moururent.

Tout à coup Sandynam demanda :

— Ces théories sur l'amour, Claude, y croyez-vous?

En face du ciel étoilé et recueilli, Claude se sentit tressaillir.

— Oui, dit-il, du fond de mon esprit, j'y crois.

Alors, l'image de Mme de Gerville, qu'il n'avait pas retrouvée de tout le jour, revint : il revit son sourire et l'étrange expression, presque soumise, de ses yeux, quand il l'avait abordée en face de la mort de saint Jérôme.

— Et si vous aimiez une femme, demanda encore

Sandynam, est-ce que vous agiriez de la sorte envers elle?

Claude hésita. Le visage de la jeune femme lui parut tout près du sien, et lumineux comme sous le plein soleil.

— Oui, en vérité, j'agirais ainsi.

Ils retombèrent dans le silence; et longtemps, la gondole promena dans la nuit leurs méditations voisines, sans qu'ils eussent parlé de nouveau.

IV

Claude se délectait de la simplicité des choses autour de lui; la salle était basse et le papier des murs, fané, se décollait par places vers le plafond. De violentes enluminures éclataient brusquement sur ce fond neutre, et Claude y distinguait des réclames sur des agendas illustrés. La table où il reposait ses coudes était nette, de bois fruste, poli par l'usage; et son verre épais, le couvert d'étain terni, les deux assiettes à fleurs criardes, la fiole de chianti violet, rien de ces vulgarités ne l'offensait. Il prenait, au contraire, un plaisir particulier à en vérifier la matérialité; il les juxtaposait dans son souvenir aux élégances raffinées du palazzo Sperelli, quitté le matin, et qu'il retrouverait le soir dans l'éclat d'une réception; il leur donnait toute leur valeur saine.

Par la fenêtre ouverte, au delà de trois têtes curieuses d'enfants qui le dévisageaient avec quelque timidité, il découvrait la cour en pente douce qui précédait la trattoria, puis la haie, le chemin, d'autres haies, des champs, des arbres qui allaient se fondant en d'arrière-plans imprécis, lumineux de soleil et de feuilles vertes. Il était coutumier de ces fugues que permettait la vie très libre des hôtes de lady Patricia;

un élan irraisonné le poussait ainsi parfois hors de Venise et de ses aspects précieux, vers des spectacles plus calmes. Il détendait, en face des naïves campagnes, son âme soumise à la rude excitation de l'art.

Il avait pris ce matin le train jusqu'à Monselice, et de là, dans un mauvais vetturino, il était monté, au pas lent et heurté d'un maigre cheval, vers la solitude d'Arqua. Les ressorts usés lui défendaient tout abandon nonchalant; il demeurait attentif au paysage et aux cahots de la route. Il retrouvait les caractères de la Vénétie, aux pieds des monts Euganéens : des champs d'oliviers gris, au-dessous desquels les vignes tendaient, d'arbre en arbre, de virides guirlandes qui les faisaient si pareils, de loin, à de sveltes demoiselles qui danseraient en se tenant par la main. Il aimait maintenant ces gracieuses théories comme des images familières, il leur savait gré d'être douces et jeunes dans le matin délicat et d'offrir à son esprit le repos charmant de leurs fraîcheurs. Quelques silhouettes de femmes et d'enfants penchées vers la terre, animaient silencieusement ces vastes étendues. Sur la route, il ne croisa que de rares passants. Et le printemps l'enveloppait, au milieu de chants d'oiseaux, de crissements d'insectes, d'une tendre caresse, disposant son cœur à l'espérance.

Un peu avant d'atteindre la dernière rampe qui conduit à Arqua, et comme, déjà, il distinguait son humble campanile, il congédia le conducteur, en le priant de revenir vers quatre heures, puis il s'en fut allégrement, sensible à la bienvenue du ciel, des arbres, des maisons. Il y avait plusieurs mois que Claude n'avait éprouvé ce réconfort de l'atmosphère, et il

admit volontiers qu'il avait pressenti le rencontrer en venant ici.

De suite il atteignit la place, devant l'église, où Pétrarque repose sous un cénotaphe fort simple. Il fit halte, ainsi qu'il convenait, bien qu'il fût venu plutôt pour la petite maison qui domine le village que pour cette pierre. Involontairement, il évoquait ici le patriote de 1360, le premier apôtre de la liberté italienne, celui dont la terre devait mettre cinq cents ans à réaliser l'idéal; un autre aspect de Pétrarque le trouvait cependant plus émotionnable, qu'il ne rencontrait pas ici.

Il avait alors gagné, sur la droite, et déjà dans la campagne, la rustique trattoria dont l'accueil l'enchanta : basse, sous son toit plat de tuiles rouges, modeste, avenante, avec ses murs crépis à la chaux, le vol maladroit des poules qui s'enfuirent quand il poussa la barrière; il décida d'y déjeuner, quel que fût le menu.

Maintenant, la femme déposait devant lui un repas frugal : une mince côtelette de veau et une large assiette de macaroni : le vin râpait la langue. Il accepta tout d'un esprit bienveillant, revoyant d'autres petites auberges, celles du Devonshire, d'Ecosse, d'Irlande, où il s'était assis au hasard du voyage devant d'autres mets nationaux. Le porridge, les œufs et le jambon, l'ale, le cheddar, remplacèrent pour un instant les pâtes et le chianti violet. Les salles aussi lui réapparurent, plus nettes, plus froides, avec les cheminées étroites et noires, aux foyers bourrés de copeaux, de papier, l'été; les gravures de chasse tenaient la place des sujets pieux d'ici, tous les petits détails qui constituent le décor de ces lieux ouverts sur la grande route

et où s'arrêtent un instant ceux qui ne repasseront souvent plus.

Il avait été parfois touché du destin de ces petites maisons et s'était efforcé, quand un contretemps le confinait dans une salle odorante de tabac et de bière, de déchiffrer leur âme multiple qu'avaient façonnée tant d'aventures humaines et d'obscurs héros qui s'étaient rencontrés là.

Il attaqua concurremment le veau et le macaroni, pendant que le soleil mettait pour lui une nappe d'or sur la table. Au souvenir de ses précédents voyages, que cette pièce lui remettait en mémoire, il s'étonna presque d'être plutôt là qu'autre part, et assez naturellement il se demanda pourquoi il était de nouveau descendu en Italie. Aucune raison ne l'y avait décidé : la rigueur de l'hiver finissant à Paris n'était pas pour l'effrayer; il ne pouvait invoquer le désir de fuir une société à laquelle il avait consacré toutes ses soirées depuis trois mois et dont il goûtait le charme avec une lassitude ancienne; aucune documentation, aucune curiosité d'inconnu ne l'avait appelé sur cette terre de beauté si souvent explorée. Il avait répondu à l'invitation de lady Patricia avec plaisir sans doute, mais il fût demeuré avec indifférence dans la saison mondaine. Ce manque de motifs dans sa détermination l'inquiéta subitement, comme un symptôme de faiblesse générale, peut-être parce qu'autour de lui avril était actif dans les campagnes ce jour-là.

Venise, cependant, lui avait été douce comme une amie retrouvée, et avant elle, les petites cités lombardes et vénitiennes, ainsi que des sœurs cadettes qui savent la puissance séductrice de l'aînée, et se sont ré-

signées à vivre dans son ombre, glanant seulement l'hommage des avertis. Il avait vibré à son baiser, comme au soir de leur première union, mieux peut-être, car il escomptait maintenant, sous ses langueurs habiles, de brusques retours d'adresse qui le secoueraient tout entier d'un vif frisson. Et cependant, dégagé de son étreinte, quand il ne distinguait plus son expressif visage près du sien, que de simples apparences s'interposaient entre eux, il avait peur de se complaire moins à ses artifices, il osait se demander pourquoi il était venu s'asseoir à ses pieds. Subitement, elle mettait en valeur le vide de son cœur, elle l'inquiétait sur le sens de sa vie.

Claude Mallet était représentatif au plus haut point de la jeunesse littéraire qui commença de fleurir vers 1898. Né au surlendemain de la guerre franco-allemande, il eut dix ans en 1886, alors que ces souvenirs héroïques devenaient matière à littérature commerciale. Il ne s'étonna pas d'être un fils de vaincu, mais il fut naturellement très porté à s'en composer une attitude touchante. Il nourrit ses premières curiosités de récits édifiants où l'espoir se mêlait à la description des pires réalités; par là, il exalta prématurément une vive sensibilité native. Il partagea ainsi avec ses frères l'héritage de la défaite qu'il n'avait pas vécue, et ceux qui cultivèrent de la sorte, dans la jeune bourgeoisie française, l'amertume de l'échec et l'esprit de revanche crurent un moment, en présence des sincères émotions de ces enfants, qu'ils préparaient l'avenir avec des probabilités de gloire. C'est vers cette époque que furent créés les bataillons scolaires.

Claude se souvenait des austères promenades qu'il faisait à Champigny, au monument des morts pour la patrie. Il était un jeune garçon impressionnable, qui suivait, la main dans celle d'une tante veuve d'un commandant, les allées souterraines de la nécropole : sur les murs, avec des battements de cœur et la gorge contractée, il lisait à voix basse des noms en longues listes. — Il fermait un instant les yeux et, adjuvé par ses lectures, il recomposait des scènes de carnage où se mêlaient les sombres uniformes allemands et la capote bleue, les pantalons rouges de l'infanterie française. Alors, le silence du lieu lui paraissait plus profond, comme succédant à un bruit de bataille. Il entendait sa tante qui disait : « Sortons, il fait trop frais pour rester plus longtemps »; — et ils s'en allaient vers sa maison, emportant jusque sous le grand soleil, à travers les plates campagnes, un parfum indécis de fleurs séchées et de pierre humide qui l'obligeait jusqu'au soir à penser à ces hommes endormis sous le lourd monument, Français et Prussiens surpris par le destin dans ce même geste hostile.

Il eût voulu être à ces heures valeureuses, et, encore qu'il ne vît pas très nettement l'avenir, il acceptait avec joie qu'un jour semblable lèverait pour la France où chacun tenterait à nouveau la fortune en sa faveur. A l'école où il fréquentait, les garçons jouaient alors au soldat avec des noms de généraux actuels, parce que le commandant Rivière venait de mourir dans la conquête du Tonkin. Un premier rayon de pâle lumière passait sur les fronts de cette génération déshéritée.

A cette formation belliqueuse succéda un mauvais

enseignement politique. Après avoir apitoyé sur eux-mêmes ces jeunes Français, avoir pesé sur leurs cerveaux tout neufs du poids de la défaite, on ne sut pas leur proposer les exemples qui virilisent, les patientes leçons qui préparent les hommes et donnent, par contraste, leur valeur relative aux revers de la veille. On ne cultiva pas chez eux le goût de l'action raisonnée, on n'honora pas devant leur curiosité naïve le pays dans la personne de ceux qui le représentaient : on ne leur inculqua pas la foi en eux-mêmes et dans leur chef. Et ainsi, on réduisit la douloureuse expérience de la guerre à n'être plus qu'un motif d'éloquence commémorative où le verbe d'un tribun triompha aux dépens de la pensée. L'exploitation maladroite d'un si noble sentiment inquiéta seulement la sentimentalité des jeunes garçons de ce temps, déprima leurs énergies et les disposa au pessimisme social et individuel.

La double et néfaste aventure du boulangisme et du Panama acheva leur déroute en démoralisant, sans que l'on y prît assez garde, ceux sur qui l'on était en droit de compter. Dans chaque foyer, les représentants de la nation furent déshonorés, le titre de député devint synonyme de coquin. La conscience populaire, lésée dans ses intérêts et toujours simpliste, ne sut pas distinguer l'élément invariable de tels scandales et les assimiler aux grandes concussions politiques qui ne troublent pas, en réalité, l'évolution d'un peuple : elle proclama hautement le délit, réclama des victimes, et comme celles-ci se dérobaient, avec la connivence des puissants, elle se complut dans la stérile satisfaction de flétrir le Parlement français.

Un fait, cependant, resta : le parlementarisme était blessé dans le respect de la génération qui étudiait sur les bancs du collège. Il apparut déjà, à ceux qui allaient choisir leur voie dans la mêlée, comme un moyen de conquête personnelle; on conçut plus clairement qu'on peut faire de la politique comme on entre à la Bourse : les malins même virent là une plus sûre immunité.

Claude Mallet gardait le souvenir de ces épisodes sans gloire pour la troisième république. Un soir, en rentrant du lycée, il avait été arrêté au coin du pont de la Concorde par un barrage d'agents et, dans la compagnie de mitrons, de petits télégraphistes, de badauds, il avait vu passer le général Boulanger dans un landau dont la capote ouverte était remplie de bouquets : il sortait de la Chambre. Claude se rappelait les commentaires louangeux ou grossiers du public pendant qu'il remontait le boulevard Saint-Germain. Le passage du député triomphant rejoignait, malgré lui, les cortèges de la mi-carême. Depuis seulement, il avait vérifié la justesse de ce rapprochement instinctif.

Son père était notaire et, par sa situation, ami de l'ordre et des principes. Il avait donc entendu parler librement des scandales parlementaires autour de la table de famille et flétrir les conducteurs du peuple; il avait, comme tous les garçons de son âge, feuilleté les journaux et suivi les étapes avilissantes du procès, savouré les critiques satiriques des dessinateurs dans les illustrés. Son opinion s'était formée à son insu et trop tôt; il avait accepté d'un bloc toute la honte où sombrèrent alors des noms qui faisaient autorité.

Les lettres, à ce moment, le sollicitèrent, car il passait ses premiers examens. Son année de philosophie fut dangereuse et décisive, parce qu'il y délia son esprit des superstitions avec une hâte intempestive. Leibniz, Kant, Hegel, Spencer, lui apparurent tour à tour comme les vrais maîtres; il détourna à leur profit toutes ses admirations, leur voua ses enthousiasmes et ses forces.

Emancipé bientôt de toute tutelle scolaire, il se trouva au seuil de l'Université, mal déterminé à adopter une carrière à l'exclusion des autres. Détourné cependant définitivement de l'action sociale par les mésaventures sans dignité dont il avait été le témoin, il se réfugia dans les spéculations intellectuelles et prit ses premiers grades en philosophie. Il croyait, avec quelque sincérité, que l'exercice d'une fonction libérale ou administrative était réservée à ceux qu'une nécessité y contraignait, et il jugeait imprudent ou d'une habileté équivoque de s'y hasarder en dehors de cette raison majeure. Il s'estima donc dénué d'ambition en répudiant des carrières où le vulgaire attache quelque honneur. Un peu plus tard, comme il devenait licencié ès lettres, il convint qu'il avait seulement déplacé un très naturel désir de gloire. Cependant un grand orgueil qui, aux jours de son enfance, l'incitait à parcourir solitairement les longues avenues de peupliers qu'un premier vent d'automne découronnait de leur splendeur, en songeant aux poètes morts comme à des frères aînés, une timidité sauvage qui le tint alors loin des cénacles où se complaisait la vanité juvénile de ses condisciples, lui rendirent plus chère cette retraite où s'affinait son âme.

Il fut logiquement amené, par ses lectures, à préférer les auteurs qui transposent les théories des philosophes dans leurs romans, s'inspirent des méthodes scientistes. Il avait lu avec une passion contenue *le Rouge et le Noir*, et Julien Sorel, en dépit peut-être, ou à cause de la tragédie où sombre sa courte expérience, lui parut un héros de l'égotisme. Robert Greslou le captiva ensuite comme une réplique scientifique de l'amant plus impulsif de Mlle de la Mole. Il démêla, sous les différences de la forme, le progrès de la pensée entre Stendhal et Bourget, et ces deux livres, malgré l'avertissement que paraît renfermer leurs conclusions voisines, le trouvèrent docile à ces systématisations de l'orgueil.

Barrès, enfin, malgré sa participation au mouvement boulangiste, lui apparut comme le guide parfait du jeune penseur français. Dans son ombre, et suivant ses leçons, il se confirma dans le culte du moi pratiqué jusque-là avec inconscience, élevant son égoïsme à la hauteur d'une vertu philosophique; il ne considéra plus le monde que dans la mesure où il concourait à sa précieuse formation. Son esprit, à son insu, acquit une sécheresse déplaisante dans ses manifestations, peut-être parce qu'il opposait ce masque au public pour se défendre et dissimuler une naïveté qui le diminuerait.

Il lui manqua, vers vingt-deux ans, l'anecdote sentimentale et bête par quoi les étudiants sont souvent rejetés loin du dogmatisme; il eut des liaisons inférieures, et à l'exemple du « disciple » ou de l'amant de Bérénice, il tenta avec quelque candeur de pratiquer les fortes analyses qui doivent contribuer à la crois-

sance de l'individu et à l'édification du lecteur; il ne put jamais dépasser la vérification de certains émois physiques et de courtes excitations cérébrales où il percevait avec ennui, une application trop zélée. Il s'excusa à ses yeux sur l'infériorité des sujets.

Il lia commerce vers ce temps avec l'Italie pour la première fois, elle usa à son endroit de toutes ses grâces et le trouva ardent comme un page, mais il répugna, par crainte de paraître imiter ses devanciers, à célébrer leurs amours.

Ce fut seulement à son retour d'Espagne qu'il publia, après hésitation, *Juste d'Avena.* L'œuvre avait quelque mérite, bien qu'on y démêlât des parrainages littéraires; mais de telles erreurs sont communes à tous les jeunes hommes de lettres, et le livre de Claude pouvait lui conquérir l'estime de ceux qui appréciaient une douce ironie alliée à quelque vigueur de pensée et un mépris des conventions.

Parce qu'il fréquentait la bonne société de Paris et paraissait le vendredi dans la loge de la princesse de Lambeth, à l'Opéra, certains critiques lui sourirent; mais il ne put se dissimuler que ce petit succès ne dépassait pas une coterie mondaine. Il eût pu en être humilié; il voyagea, et, avec une certaine habileté, il sut prouver que les salons littéraires ne sont que de très petits organismes en face des larges civilisations.

Il avait vingt-cinq ans et méditait une œuvre plus virile; il résolut d'en glaner patiemment les éléments et se condamna à la seule observation, s'interdisant toute production hâtive. L'Angleterre le retint une année entière; il fut reçu à Londres, où son caractère plut, parce qu'il était peu démonstratif; il connut

Richard Sandynam et concuremment noua une liaison avec une jeune actrice de Drury-Lane. La vie anglaise le déconcerta tout d'abord; il eut quelque peine à en accepter le formalisme et la morale; il lui fallut définir les concepts courants d'hypocrisie et de « bluff » pour en dégager l'essence véritable; il dut chercher la raison d'un équilibre social dans les contrastes de sentimentalité et d'esprit pratique, de traditionalisme et de novation qui heurtent au premier regard, dans cette civilisation si personnelle, où le présent s'appuie filialement sur le passé. Pour un cerveau formé par les incessantes révolutions françaises, le phénomène méritait de retenir son attention : il le considéra avec sérieux, et sa maturation y gagna.

Claude refaisait ainsi, avec moins de pénétration sans doute, les étapes de sa vie d'adolescent et de jeune homme jusqu'à cette nouvelle visite à Venise.

Pourquoi, se répétait-il soudain, comme l'aubergiste plaçait devant lui un morceau de fromage, suis-je amené à cet examen de mes idées? Rien n'a traversé la fadeur ordinaire de mes jours qui le légitime; je ne suis à la veille d'aucune action, obligé à aucun choix. Je ne puis imputer cette brusque exigence de mon esprit à la grâce du matin qui dispose plutôt à jouir de la vie qu'à s'en préoccuper.

Etaient-ce les propositions que lui avait fait Sandynam de s'associer à lui pour une œuvre qu'il jugeait encore chimérique, qui influaient sur sa méditation? — mais ces offres remontaient à quelque temps déjà, et il n'y avait été fait que de rares allusions récemment. Il eut peur que ce ne fût la lassitude de Venise, dont il avait fait depuis longtemps la base de ses exal-

tations, qui l'impressionnât de la sorte. Il regarda le ciel d'un bleu profond au delà des verdures, évoqua la beauté de Saint-Georges-Majeur, sous un tel velum et sourit de sa crainte comme d'un enfantillage.

Il se leva, paya son modeste écot, et, escorté de l'aîné des bambins, par les rues pittoresques et ardues, il gagna le sommet de la colline où s'est assise Arqua. L'enfant trottait près de lui, souriait à des camarades, fier de son client, objet d'une envie intéressée. Au seuil du jardin, Claude le congédia avec une pièce de monnaie et entra.

C'était un clos tout semblable à ceux qu'il pouvait voir sur le penchant du coteau, familier et fleuri de roses à profusion. Au fond, la maison à un seul étage, où l'on accédait par un haut perron, avait la physionomie avenante des petites villas italiennes. Un homme l'accueillit au bas des marches, mais, comme il feignait de ne pas entendre sa langue, il fut laissé seul et libre de promener sa curiosité respectueuse à travers ces pièces nues, où quelques documents sous vitrine n'ajoutaient rien à l'émotion du lieu.

Claude avait, comme certains de ses contemporains, le goût de ces pèlerinages romanesques : il avait erré successivement à Combourg, hanté des veillées terrifiées de Chateaubriand enfant dans la tour du Chat; à Francfort, où il avait rencontré Gœthe et Sophie, unis d'une étrange et violente affection; à Tréguier encore, dans l'ombre de la cathédrale, il avait surpris Renan rêvant avec ferveur; à Stratfordon-Avon, il s'était associé à la religion locale, allant, de l'école où Shakespeare fit jouer sa première pièce au cottage où il visitait Anne Hathaway, de la chambre

où la tradition le fait naître à l'église où il repose.

Il demandait à ces lieux de lui expliquer quelque chose de ces grandes âmes chez qui la sensibilité fut particulièrement vive et généreuse. Il se plaisait dans ces brèves intimités, parce qu'il y trouvait la sensation rare que le temps ayant suspendu son cours autour de lui, il entrait dans le passé d'une façon effective et découvrait chez ces héros l'humanité fragile par quoi ils nous ressemblent.

Ici, sans doute, Pétrarque était venu sur le soir de sa vie; il eût été difficile de s'y représenter un autre homme que le vieillard lent dont la vue s'obscurcissait, pendant que le cerveau attentif interrogeait encore l'Italie douloureuse. Et cependant, aux murs, les nombreuses effigies de Laure de Nove autorisaient quelque songerie amoureuse. Dédaignant de s'inquiéter des ressemblances, Claude remerciait ces médiocres portraits, parce qu'ils fixaient un point de sa méditation pieuse. Il s'était assis sur une chaise, près d'une fenêtre ouverte sur la campagne.

« C'est le 6 avril 1327, le lundi de la Passion, que Pétrarque vit Laure pour la première fois, à une messe matinale de l'église Sainte-Claire d'Avignon. »

Cette phrase des précis littéraires lui revint, riche de développements. Pétrarque avait vingt-trois ans, Laure vingt et un; il devait l'aimer toute sa vie. Et voici que lui était ici, dans cette vieille maison où s'acheva, cinq cents ans plus tôt, l'existence de ce politique turbulent qui, successivement, sollicitait Rome et l'étranger, cherchant l'intérêt immédiat de sa patrie. Il oubliait cela, et l'œuvre aussi du poète dans tout ce qui est extérieur à sa passion : il imaginait

seulement un après-midi finissant d'été et le chantre de *Rime in vita e in morte di madone*, assis à cette même place, la tête dans ses mains et regardant instinctivement vers les monts bleus qu'il ne distinguait plus. Toutes les fleurs du jardin, comme de vivants encensoirs, laissaient monter jusqu'à lui leurs parfums, le ciel avait cette qualité immaculée, le silence cette expression de paix.

A quoi pensait alors, à cette veille de la mort, le conseiller de Clément V et de l'empereur Charles IV? Claude voulait, avec quelque vraisemblance, que ce fût à la femme qui avait tenu son cœur dans ses mains délicates si longtemps : il revoyait Avignon, le porche de l'église Sainte-Claire, dans ce matin de printemps, et Laure toute jeune — elle était morte depuis plus de vingt ans sans qu'il eût cessé d'y songer. La belle et émouvante légende! L'amour et le génie se disputaient alors son admiration.

Oui, il était prêt à l'affirmer, le fantôme de Laure avait coutume de visiter ici Pétrarque aveugle, à l'égal de celui de l'Italie. Qui oserait dire laquelle de ces deux amantes eut sa suprême pensée? une telle énigme ne manquait pas de pathétique; et, Claude en convint de bonne grâce, la petite maison qui la suggérait valait qu'on s'y arrêtât.

Le gardien avait traversé la salle où Claude s'était assis, et devant cet inoffensif étranger s'était retiré, formant à son endroit une opinion quelque peu humiliante. La méditation du jeune homme subissait cependant une déviation intéressante : par une illusion dont il n'eut pas tout d'abord conscience, il vit se substituer au personnage fictif de Laure composé

de vagues ressemblances superposées, que son regard avait cueillies sur les murs de la villa, une figure modifiée et plus vivante, d'abord floue, puis qui se précisa dans la personne de Mme de Gerville. — Oui, vraiment, elle lui apparut dans la maison de Pétrarque, comme une sœur lointaine de l'amie du poète; elle eut ainsi qu'elle des cheveux blonds bouclés, un sourire modeste et, dans les yeux, une mélancolie qui venait peut-être de ce qu'elle aussi n'était pas libre d'être à celui qu'elle aimerait.

Ce rajeunissement inattendu de l'aventure amoureuse lui plut par ses coïncidences poétiques, et, bien qu'il n'eût pas la témérité de tenter un parallèle entre sa personne et celle de Pétrarque, il goûta que lui, un respectueux admirateur du maître, eût reçu cette charmante visitation sous le toit de tuiles rouges qui abrita ses derniers rêves d'amour et de liberté.

Il s'était levé et regardait au loin passer, sur le ruban blanc d'une route, un attelage rustique. Pourquoi la pensée de cette jeune femme lui était-elle revenue brusquement, sans liaison apparente avec l'émotion qu'il recueillait précisément à cet instant? Avait-elle qualité pour pénétrer ainsi dans sa méditation? Son charme lui parut tout d'abord suffisant, puis il s'efforça de justifier cette intrusion par une association d'idées, il y parvint mal. Depuis trois jours il ne l'avait pas revue, et sa pensée, il le croyait bien du moins, ne s'était pas arrêtée sur elle. On avait fourni à son sujet des explications; un matin, à table, lady Patricia raconta qu'orpheline et riche elle avait épousé, à vingt ans, un ingénieur sorti de Centrale, mais lui-même était engagé dans une discussion avec Patrick

Doyle, et ces fragments de conversation lui étaient parvenus sans qu'il écoutât.

Devait-il donc admettre qu'il avait été sensible à sa grâce délicate plus qu'il ne l'avait cru, et que son esprit s'intéressait depuis à elle? — La supposition l'enchanta et l'inquiéta à la fois. Il lui eût déplu de tomber amoureux au sens simple du mot, mais il envisageait avec plaisir une délicate aventure où il eût distrait son cœur avec élégance. Etait-ce cela que Mme de Gerville était venue lui proposer dans le silence odorant de la maison de Pétrarque? Serait-elle pour lui ce que furent pour Julien Sorel et Robert Greslou Mlle de la Mole et Charlotte de Jussat, une contribution à sa situation sociale, une documentation sur son être intime, un terrain d'expériences psychologiques où vérifier avec orgueil des hypothèses, ou, comme Laure, une pure lumière qui rayonnerait sur son âme jusqu'au soir de sa vie?

Son trouble grandit en présence de ces possibilités, il repassa les théories sur l'amour qu'il avait eu fantaisie de tenir l'autre soir au palais Sperelli : ici encore, en face des simples perspectives de ce coin reculé de Vénitie, tout imprégné du recueillement de cette demeure, comme dans le calme nocturne de la lagune, il n'osa pas nier qu'il y croyait plutôt par instinct que par méthode. Il lui fallut avouer, tant sa propre pensée l'en pressait, qu'il aurait aimé à tenter ce jeu cruel de tourmenter un cœur de femme qu'il eût senti passionnément à lui dans le mal comme dans le bien. Et cependant, quand l'image de Mme de Gerville se lia pour la deuxième fois à ces théories périlleuses, il en éprouva un malaise assez vif pour quitter la maison

et demander au jardin une diversion immédiate.

L'homme le reconduisit au long de l'allée bordée de buis, jusqu'à la porte, et le regarda s'éloigner avec un hochement de tête. Inconscient de ce mépris, Claude, sous l'appréhension d'un avenir qu'il démêlait mal, descendit les pentes escarpées et passa, sans lui donner un regard devant le tombeau de Pétrarque. Ce ne fut qu'au delà des dernières maisons, qu'il retrouva son sang-froid. Le vetturino n'étant pas là, il alla à sa rencontre : il marchait lentement, cherchant d'abord à élucider une question si complexe, mais il dut vite abandonner cette tâche ingrate et prématurée : trop de données lui manquaient encore. Il pouvait seulement noter ce trouble comme une promesse intéressante.

Au loin, sur la blancheur de la route, il vit cahoter, dans un petit nuage de poussière qui ne s'élevait pas au-dessus des roues, l'antique véhicule attendu. Alors, profitant de ce dernier instant de solitude, il se détourna avec gratitude vers Arqua aimable comme une fiancée d'autrefois, blanche et rose, sertie d'une collerette de verdure neuve. Le soleil de quatre heures la baignait tout entière d'une lumière forte et tranquille, son campanile l'allégeait d'un envol gracieux sur le ciel : en vérité, il la contemplait avec une sorte de regret mêlé de reconnaissance, non pas comme un paysage historique qui garde en ses aspects le mystère sacré d'une grande mort, mais comme un lieu délicieux d'illusion, où son cœur avait presque soupçonné sa faculté d'aimer.

V

Ce fut avec un esprit plus attentif, qu'au soir de cette journée d'Arqua, Claude pénétra dans la galerie du palazzo Sperelli. Il distingua, à la toilette des femmes, à l'attitude des hommes, une sorte de solennité dont l'objet lui fut révélé quand il vit entrer, un peu après la demie de sept heures, Michel Rimbaud et Mme du Housseaux. Les Gerville s'étaient entremis avec complaisance, parce que lady Patricia avait manifesté le désir de connaître l'académicien. Celui-ci ne s'était pas fait prier au delà de ce qu'exigeait sa dignité, docile, sans doute, au caprice de son amie naturellement curieuse de fréquenter dans l'aristocratie anglaise.

Rimbaud voulut bien reconnaître Claude Mallet, avec qui il avait dîné plusieurs fois chez Duvernois, le directeur de la *Revue Verte;* cela impressionna favorablement la comtesse Traglia, qui avait parcouru l'œuvre du célèbre romancier.

Dans la salle à manger, l'ordre des préséances obligea Claude au voisinage de Mlle Durozier, cependant que Mme de Gerville occupait la droite de Michel Rimbaud. Claude l'avait saluée avec une courtoisie indifférente, parce qu'elle lui avait présenté son mari.

L'ingénieur était mince, correct, chauve et banal; ses yeux de myope avaient, derrière son lorgnon, une expression d'ennui qui privait de caractère son visage régulier barré d'une moustache brune. Il parlait sans hâte, d'une voix neutre avec des mots usés, semblait-il, car il ne naissait aucune vie de ses courtes phrases.

Claude nota, par contraste, la grâce particulière de sa femme, dans une souple robe de satin blanc, sans autre ornement que deux roses rouges, veloutées et profondes, qui faisaient, près de son épaule, une tache tragique comme une flaque de sang. Pour la première fois, il voyait ses bras nus, d'un galbe parfait, où les mains, intelligentes pour l'observateur, s'attachaient par des poignets délicats. Sur sa gorge découverte, d'une splendeur toute jeune, reposait un grand sautoir de perles, et cet unique bijou mettait en valeur la qualité de cette chair de blonde, vivante et claire.

Dès le potage, Claude s'aperçut avec quelque impatience que César Barberini, qui était près d'elle, paraissait apprécier comme lui le charme de sa voisine; visiblement il s'efforçait de l'intéresser par ses propos, insoucieux de miss Mary May, qui occupait sa droite. Le premier service passa dans un murmure, les convives ignorant en présence du maître s'il convenait d'adopter les entretiens privés, ou si lui-même désirait conduire la conversation. La livrée de sir Hugh Rendal mettait sous les hauts lambris du palais vénitien une discordance amusante que complétait, sur la table, la somptueuse et massive argenterie, dans le style classique de la reine Anne. César Barberini voyait là un contresens dont s'affligeait son esprit puriste, mais sa malice trouvait un plaisir à

le mettre au compte de ces étrangers. Aussi glissa-t-il cette critique à sa voisine, en matière d'entrée, et pour l'avertir de la sagacité de son jugement. Mme de Gerville, cependant, ne lui prêtait qu'une oreille distraite, préoccupée de l'accueil froid de Claude.

Etait-ce ainsi qu'elle avait espéré le revoir, après qu'il l'avait laissée à la porte de sa maison, les mains chargées de ces fleurs voluptueuses qu'elle avait eu tant de joie à regarder, jusqu'à ce qu'elles fussent mortes, pétale à pétale, dans une grande coupe d'un rose laiteux? Son sentiment à l'égard du jeune homme ne s'était pas défini, car elle ne se défiait pas d'elle-même. Elle avait éprouvé, à le rencontrer, une étrange et vive sensation où s'étaient brusquement fondus du plaisir et de la douleur. Impulsive et candide, elle lui avait souri sans contrainte, comme eût fait une enfant, parce que son visage l'avait attirée, mais peut-être n'eût-elle pas dépassé cet élan gracieux, si elle ne se fût sentie repoussée durement dans ce premier contact. Il est rare qu'un homme oppose ainsi, dans un salon, et sous la fade cérémonie d'une présentation, une si brutale personnalité.

Mme de Gerville s'était accusée, toute la soirée, de lui avoir déplu, et, sans y mettre de coquetterie blessée, elle s'étonnait humblement de cette animosité. Vraiment, comme elle le lui avait dit, elle avait aimé l'unique livre de Claude, à sa manière sans doute, incapable d'y découvrir tout ce qu'avait cru y enfermer l'auteur, mais pour un charme nostalgique qui convenait à son humeur alternativement puérile et mélancolique. Elle avait été joyeuse que Claude eût écrit *Juste d'Avena,* car elle pourrait penser à lui en le reli-

sant, sans gêne. Lui non plus ne la connaissait pas, et cependant il paraissait la détester. Pourquoi?

Elle fut plus vivement troublée encore, le matin suivant, quand elle le retrouva si différent à San Giorgio degli Schiavoni : mise ainsi en sa présence par un hasard heureux, elle ne put se défendre d'une sympathie plus nette. Le caractère de son imagination l'attirait, pendant qu'il décrivait avec une volonté manifeste de plaire l'œuvre de Carpaccio. Contre son habitude, sans presque réfléchir, elle accepta sa compagnie, en savoura l'agrément dans un abandon intime qui la laissa confuse comme après un vertige, quand elle se réveilla devant les œillets rouges et soufre, signe précieux qu'elle n'avait pas rêvé. Son esprit, plusieurs fois dans le jour, refit les étapes de cette courte promenade, et le soir elle mit une hâte significative à informer son mari de cette nouvelle relation.

Le lendemain, en parcourant Venise, elle se surprit à chercher du regard une silhouette presque amie entre tant d'étrangers. Et voici que ce soir il lui infligeait la déception de ne pas paraître se souvenir d'elle. — Soit qu'une sorte de divination avertît Claude de l'état de son esprit, soit qu'il fût seulement agacé de l'insistance de César Barberini à se pencher vers elle, pour donner à entendre que ses paroles ne s'adressaient qu'à Mme de Gerville, il cessa de s'intéresser à elle, et concentra son attention sur Michel Rimbaud, qui expliquait pour quelques personnes le malaise que traversaient, à son sens, les lettres françaises.

— La hâte de vivre que l'on constate un peu partout chez nous, et qui afflige la jeunesse particulièrement comme une conséquence du progrès, a sa ré-

percussion dans notre littérature; une impatience fébrile, une crainte que les places soient prises, si l'on ne se presse pas, pousse les auteurs à aborder le public prématurément : on écrit un livre à dix-huit ans, on fait jouer trois actes à vingt-cinq. Ces anticipations, pour qualifier d'un mot cette malheureuse tendance, sont nocives au génie logique de notre race. Les hommes sérieux, qui ont mûri une œuvre dans un lent et rude effort, demeurent justement étonnés devant ces enfants qu'une jeunesse ou déjà quelque rouerie, privent de la plus élémentaire pudeur.

Michel Rimbaud avait cinquante-six ans : grand, robuste, avec une tête fine qu'encadrait une barbe taillée court en pointe et une couronne de cheveux gris, l'œil dur derrière le monocle à monture d'écaille, il avait une vague ressemblance avec le Shakespeare qui orne l'angle de l'avenue de Messine. Quelqu'un l'avait dit de lui un jour, et le propos l'avait flatté.

Il aimait à répéter qu'il était le fils de ses œuvres, laissant entendre par là qu'il ne devait rien à la protection des grands et se réservant ainsi de refuser la sienne à ses cadets. Son succès, au demeurant, n'était pas de vieille date. D'abord professeur de rhétorique à Rouen, il avait commenté pendant des années les *Oraisons funèbres* de Bossuet et le *De natura rerum* de Lucrèce. Comme il était intelligent et ne désespérait pas de l'avenir, il égayait ce fastidieux labeur de critiques littéraires dans une revue parisienne. Ce petit sentier l'avait insensiblement conduit à publier un roman de forme archaïque que tout le monde ignora. Par là, il se créa une sorte de besoin nouveau : il lui

fallut contempler son nom sur des couvertures jaunes toutes fraîches.

Il est probable aussi qu'une nature tenace, renforcée de la sage éducation universitaire, lui conseilla la persévérance : il eut confiance en sa valeur avant personne. Il continua d'écrire de corrects récits dont les fortunes furent inégales, sans jamais atteindre au succès; puis, un jour, il récrivit le roman qu'il faisait depuis quinze ans, celui-là même que le public stupide ne voulait pas lire. Pourquoi les circonstances, conjurées en cette heureuse année de 1890, lui furent-elles favorables? il ne le sut jamais, mais il en profita. Chacun s'aperçut qu'il avait du talent, un critique voulut que ce fût du génie; les salons dociles acceptèrent la parole de cet oracle. Il fut célèbre, et personne, excepté lui, ne s'avisa que ce chef-d'œuvre était la dixième réplique du premier livre méprisé. Comme il professait encore la rhétorique à Louis-le-Grand, il s'accorda volontiers avec Buffon pour trouver que « le génie n'est qu'une longue patience ».

Il démissionna, parut à des répétitions générales, à des réceptions de cinq heures et fut décoré à la promotion de janvier. Tout cela ne laissa pas que de l'indisposer contre ses contemporains; il les jugea bêtes et injustes, mais il accepta d'eux la leçon qu'ils lui donnaient sous une forme si douce. La vie n'était peut-être, après tout, qu'un match avec le destin, où l'endurance primait la virtuosité : il convenait de s'incliner et d'entrer dans la voie triomphale sans fausse dignité.

Michel Rimbaud voulut le succès avec obstination et l'obtint : son érudition le garda de tout solécisme, et

étaya solidement des pensées moyennes qui n'offensaient pas les amis de l'ordre et purent sembler originales aux illettrés. — Quinze ans d'obscurité lui permirent de passer pour un « jeune ». — Il apprécia cette nuance grâce à quoi il fit à quarante-deux ans un mariage avantageux. Paris s'occupa désormais de lui, il fut la proie docile des reporters et des photographes. La naissance d'une fille et, deux ans plus tard, un deuil qui le laissa veuf, fournirent au public l'occasion de lui témoigner sa sympathie; il entra dans l'orbite de ceux qui ne peuvent rire ou pleurer sans que les journaux en informent la capitale et la province.

A cinquante ans, après une ascension continue, il entra à l'Académie sans coup férir. Il s'y assit comme chez lui.

— On me reproche de ne pas encourager les débutants, poursuivit-il, en assurant son monocle d'un geste élégant. Je ne m'en défends pas; mon opinion est qu'on fait plus de tort que de bien à un homme en lui assurant, à vingt ans, qu'il connaîtra la gloire à soixante. Le chemin est dur pour tous, ceux qui ont enfanté dans la douleur sont immunisés pour les combats suivants. Si un homme a quelque chose à dire, fatalement il en trouvera l'occasion : la vie la lui doit.

Il négligeait d'ajouter qu'il combattait de la sorte la concurrence et que retarder l'essor de certains esprits n'est en littérature que de la bonne politique. Il eût pu, du reste, se retrancher derrière des précédents illustres. Maladroitement il conclut :

— On n'a pas de talent à vingt-cinq ans.

Mme du Housseaux approuva et sollicita Patrick

Doyle de l'imiter, mais le doux agitateur irlandais se récusa :

— C'est peut-être trancher un peu vite la question; l'Angleterre, pour ne citer qu'un exemple, a longtemps renié un poète à qui chacun se plaît aujourd'hui à reconnaître du génie et qui mourut à vingt-neuf ans : je veux parler de Shelley. Peut-être me direz-vous qu'averti de son destin, il anticipait sur le temps qui lui échappait.

Mme du Housseaux, mal informée de l'auteur du *Prométhée délivré*, sourit pour éviter de répondre, et mit l'incompréhension de Patrick Doyle sur le compte de sa qualité d'étranger. On passa dans la galerie; des groupes se formèrent. Le comte Ludovic Traglia, miss Mary May, M. de Gerville entouraient Michel Rimbaud, soucieux de recueillir sa parole. Richard Sandynam l'observait de loin, sérieusement, comme un phénomène social qui méritait d'être étudié au même titre que l'agriculture ou le système d'éducation d'un grand pays. Claude s'était attaché aux pas de Mlle Durozier, pour ne pas paraître rechercher Mme de Gerville. Patrick Doyle considérait cette menue agitation d'un esprit détaché. Il avait reçu le matin une lettre de Cork, où des amis lui exposaient de petits faits très significatifs, entre autres le scandale que faisait naître l'extension des « Bird's nest », cette œuvre néfaste de l'Eglise anglicane en Irlande, où, sous prétexte de philantropie, on violentait la conscience religieuse et nationale des enfants, sur la misère ou le vice de qui on spéculait sans honte. Ces échos du pays pluvieux où il avait laissé toute son âme le trouvèrent vibrant à l'excès. Il eût dû être là-bas, parler dans des

réunions, entretenir la dernière petite flamme qui persistait sous les ruines, porter quelque temps encore ce pauvre peuple las, aveuli par la persécution, lui donner la chance d'atteindre peut-être l'occasion espérée, revenir à lui avant que tout ne fût plus que cendres froides, dans les cœurs et dans les campagnes.

Mlle Durozier, sollicitée par lady Patricia, dut abandonner Claude pour servir le café. Mme de Gerville en profita courageusement pour s'approcher de lui, encore suivie de César Barberini.

— Nous avions une passionnante discussion, dit ce dernier en passant sa belle main ornée d'un lourd anneau de chevalier romain dans sa barbe fauve. Nous parlions de l'Amour.

Claude accepta le défi et sourit.

— C'est un bien vieux sujet, mon cher comte.

— Nous savons tous le renouveler à notre manière. Du reste, nous spécifiions. Je prétendais prouver à madame qu'il est difficile pour un artiste d'aimer.

Claude sentit l'intention et dit lentement :

— La belle folie de Pygmalion et de Galatée!

Mme de Gerville l'interrompit avec fougue.

— N'est-ce pas, monsieur Mallet, que ce n'est pas vrai, qu'un artiste ne peut aimer généreusement?

Claude regarda César et répondit à la provocation de son regard :

— Je regrette, madame, d'être de l'avis du comte. Un artiste est le plus souvent un pauvre amant.

Il s'amusa de la double déception de leurs visages tendus vers lui et poursuivit :

— Ceux-là seuls aiment largement, pour qui leur passion est la mesure du monde, qui en vivent et

veulent en mourir. C'est rarement le cas de ceux qui peuvent la transformer en un motif de lyrisme. La littérature est un précieux dérivatif pour le poète qui aime. Gœthe nous l'a confié avec ingénuité dans ses *Mémoires*, il savait merveilleusement se consoler des peines de l'amour en transportant ses aventures dans ses poèmes; il suffisait même parfois qu'il eût décrit sa maîtresse et embelli quelques prosaïques péripéties pour les oublier. Il sut user de cet expédient comme d'un souverain remède et j'ose dire qu'il ne fut pas le seul, car c'est moins là un art qui s'apprend qu'une disposition naturelle qui s'exerce d'elle-même.

César Barberini le considérait, un peu déconcerté d'une sincérité si habile. Claude acheva d'un ton dégagé :

— Le danger de cette bizarre faculté peut être d'hypertrophier l'imagination au détriment du cœur; il devient parfois difficile d'aimer, au sens noble du mot, à ceux qui, involontairement, disposent de l'amour comme d'un beau sujet de drame ou de poème. Ils ne se livrent jamais tout entiers, parce que quelque chose d'eux les regarde aimer.

— Ce sont surtout celles à qui s'adresse un tel amour qu'il faut plaindre, dit lentement Hélène de Gerville.

— Vous avez raison, madame, la femme ou la maîtresse d'un artiste n'est jamais que sa seconde amante.

César Barberini, qui n'avait pas prévu une telle conclusion, abandonna l'entretien sur cette dernière boutade.

— Vous pouvez en croire M. Mallet, il est expert en subtilités littéraires.

Hélène s'était rapprochée de Claude, qui s'appuyait à l'embrasure d'une fenêtre ouverte. La nuit était tiède, le grand canal obscur au-dessous d'eux.

— Vous me faites un peu peur, monsieur Mallet, dit la jeune femme timidement.

— C'est beaucoup d'honneur, madame.

— Je pense que vous savez combien vous êtes déconcertant et que vous vous en amusez un peu parfois.

— Il est toujours hasardeux d'être soi, dans une société où l'on est tacitement convenu de mentir. Croyez bien, cependant, que je n'ambitionne pas de rajeunir l'attitude vieillie d'Alceste. Le mal m'est indifférent, je ne redresse aucun tort, pas même les miens, mais je répugne à me fatiguer pour dire ce que je ne pense pas, à moins qu'une grande nécessité ne m'y oblige.

— C'est un peu de la franchise hygiénique.

— Vous venez de la définir de façon très heureuse, madame; Sandynam s'accorderait avec vous, en l'appelant plus noblement le culte de la dignité.

— Pensez-vous qu'il faille embellir tous nos égoïsmes?

Claude s'arrêta, surpris, et sourit à cette critique.

— Seriez-vous cruelle?

— Non, mais il y a des personnes à qui j'aime à parler comme je pense.

— C'est un privilège?

— Si vous voulez; mais je vous dois quelque chose pour les heures délicieuses que m'a données *Juste d'Avena*.

Ce nom chantait sur ses lèvres; Claude attendit, un peu inquiet.

— Je ne vous dirai pas tout ce que j'y ai rencontré, car il est difficile de bien exprimer une sensation aussi diffuse que celle qui m'enveloppait en tournant ces pages; c'était moins une lecture qu'une lente promenade à côté de cet étrange personnage, à travers des pays qu'il me désignait du doigt, sans parler, Grenade surtout, Grenade tout à la fin du livre, comme la dernière halte où Juste d'Avena quitte le lecteur et ce monde sans paraître l'avoir compris. Il me semble qu'il retourne alors vers quelque patrie où nous le suivons un long moment du cœur.

Claude entendait cette voix comme une petite musique amicale. Lui aussi revoyait la ville des Maures, là-bas, sous la latitude extrême de l'Europe; Grenade ardente, d'une volupté plus âcre que Venise, Grenade où les lèvres des femmes évoquent les fleurs périlleuses d'Orient, où de soudaines torpeurs brisent les nerfs et vous laissent pantelant sous le ciel aveuglant.

Il revoyait une petite place, non loin de Saint-Geronimo, là où lui était apparu le dénouement logique de son récit. Les maisons blanches projetaient d'un côté leurs ombres géométriques et violettes sur la terre chaude qui réverbérait douloureusement le soleil. — L'air vibrait ainsi qu'aux plus cruelles heures d'été, et, contre les maisons, dans cette tiédeur relative, des enfants nus jouaient sans bruit. Il se rappelait leurs jeunes corps dorés, leurs boucles brunes, et, près de là, un arbousier fleuri, qui éclaboussait une façade jaune d'un sang vermeil.

Les aspects étaient là, plus despotiques que partout ailleurs; il fallait les subir sans révolte, la chair matée, l'esprit las. Les soirs alors prenaient une valeur sans

égale, les soirs presque frais, où les êtres resssuscitaient, fouettés d'un rude désir de vivre. Grenade, ce nom merveilleux résumait dans ses syllabes un peu gutturales tant de passion sauvage et de molle langueur qu'il en était troublé, même à Venise.

Et cependant la nuit, devant eux, avait une majesté pensive. Ils s'étaient avancés sur le balcon, et leurs mains fiévreuses s'appuyaient au marbre froid des balustres. Les façades, de l'autre côté du canal, devenaient mystérieuses, une gondole passait parfois à leurs pieds, réfléchissant dans l'eau l'éclat de son œil d'or. Ils étaient là, comme s'ils n'eussent plus rien eu à se dire, se sentant cependant proches, dans un même respect de cette beauté nocturne.

Claude voyait Mme de Gerville debout, très près de lui, blanche et immobile; le satin de sa robe avait des luisants froids, dans la pénombre, les roses plus odorantes étaient noires maintenant contre sa gorge nue qui se soulevait paisiblement : l'étroite bretelle de son corsage glissait un peu sur son épaule ronde. Elle jouait, de la main droite, avec son grand sautoir de perle.

Dans ce silence, leurs pensées hésitèrent; Claude entendit réellement qu'elle l'aimerait : cette conviction entra en lui, plus forte que toutes les excuses qu'il eût pu lui opposer. Et cependant, elle ne le regardait pas, sa main ne s'était pas rapprochée de la sienne, sur le balcon, son souffle n'était pas plus vif : quelque chose d'elle, qui n'était rien de son corps charmant, venait vers lui dans les tendres ténèbres, et lui affirmait, dès cette minute, qu'elle serait sa servante fidèle. Il eût voulu la remercier et l'avertir à

la fois, car il pressentait confusément des larmes et des joies dans leur destin, mais il comprit qu'il la surprendrait gravement en paraissant découvrir ce qu'elle ne soupçonnait peut-être pas encore.

Il laissa donc la nuit les envahir, en faire deux êtres dociles à ses sollicitations romanesques; il accepta que Venise les unît de la sorte, presque mystiquement. Il recueillit le bienfait de sa méditation d'Arqua, car son esprit fut doux et simple, ainsi qu'il avait été aux jours de son adolescence.

Derrière eux, et dans les deux salons adjacents, on parlait toujours : la voix de Michel Rimbaud s'éleva soudain au-dessus du murmure.

— On se réclame facilement du titre d'homme libre, dans notre régime égalitaire, et je distingue autour de nous plus de servitude qu'ailleurs.

Claude démêla que l'académicien risquait une amabilité envers ses hôtes. Hélène, rappelée au sentiment du lieu, se tourna vers lui.

— Je m'étonne que personne n'ait ici le goût de se pencher sur ces balcons et d'écouter la vie qui passe avec cette eau.

— Gardons-nous de nous en plaindre, — à moins que cette solitude ne vous fatigue.

Elle le regarda avec une expression de reproche.

— Ai-je mérité cette méchante parole?

— C'est vrai, pardonnez-moi, et dites-moi vite que nous allons courir Venise ensemble?

A cet instant, M. de Gerville s'approcha d'eux.

— Hélène, dit-il doucement, vous allez prendre froid.

Ce nom, sur les lèvres de cet étranger, blessa Claude :

il affirmait le droit à cette familiarité. La jeune femme ressentit-elle la même impression? elle mit quelque humeur dans le ton de sa réponse. Claude se hâta d'intervenir.

— C'est moi qui suis coupable; je n'aurais pas dû retenir madame près de cette fenêtre.

— Ne vous excusez pas, la nuit est exquise.

M. de Gerville, embarrassé, n'osait ni engager la conversation ni se retirer. Claude le trouvait plus fade encore que pendant le dîner, il éprouvait l'ennui de sa compagnie et de l'obligation où elle le mettait de prononcer des lieux communs pour paraître civil.

Patrick Doyle cependant avait rejoint lady Patricia qui s'était réfugiée dans le petit salon de gauche, pour s'y reposer un instant, loin de l'éloquence didactique de Rimbaud. Il s'assit près d'elle, et, sans la regarder, il dit :

— Je partirai après-demain pour l'Irlande.

— Non, Patrick, vous êtes ici depuis trois semaines seulement, il faut rester encore.

— Je ne le puis.

— Rien ne vous presse de retourner là-bas.

— Tout, au contraire, m'y invite avec instance : j'ai reçu des nouvelles très tristes.

— Que pouvez-vous pour ces malheureux? Vous leur avez donné votre fortune, vous avez renoncé pour leur cause à l'avenir auquel vous aviez droit...

— Je puis toujours leur donner mes forces, ma parole, ma pensée, l'appui de ma présence, et plus s'il devenait nécessaire.

— Patrick, ne parlez pas de la sorte; vous savez bien que la cause de l'Irlande est perdue et que vous me faites souffrir; résignez-vous.

— Non, Patricia, je ne me résignerai pas, car alors je n'aurais plus de raison de vivre : j'ai tout mis de mon cœur et de mon esprit dans l'affranchissement de l'Irlande, je lui ai tout sacrifié. Mon pays sera libre un jour, je vous le dis, parce qu'une force plus grande que les despotismes provisoires pousse les peuples vers leur autonomie. Il faut que l'Irlande réalise sa destinée, mais il importe que toutes les bonnes volontés se liguent pour hâter cette éclosion.

Lady Patricia s'était tue : elle remontait involontairement vers ce passé commun, leur enfance vécue dans le sud du comté de Kerry; elle contemplait ces paysages qui mènent le voyageur de Glengariff à Killarney par Parknasilla, la désolation de ces immenses terres sauvages où le roc ne supporte qu'un manteau de bruyères roses qu'il déchire même brusquement par place comme pour protester de la beauté plus sévère de sa nudité. Et partout la sensation profonde et décourageante que l'homme a reculé devant l'hostilité de la terre qui refusait à son labeur le gage de leur alliance. Inviolée ou révoltée quand des mains sacrilèges tentèrent de la soumettre, elle garde un caractère austère qui influe sur ceux qui la traversent. De loin en loin, une chaumière au toit éventré dresse sur le ciel gris ses murs de pierre brute où vivent des herbes folles, et ajoute encore au tragique de la nature.

L'horreur de certains lieux plut aux âmes enfantines de Patrick Doyle et de sa jeune amie, mais chez lui l'impression survécut au tumulte de la vie de collège et, lorsqu'il revint aux vacances vers ce coin

du monde déshérité, son esprit s'affermit dans son dessein d'apostolat.

La maison de son père était voisine de l'immense domaine où le père de lady Patricia dépensait chaque année quelques semaines à l'époque des chasses. Anglais lui-même, ayant hérité cette terre d'un oncle, il y venait en étranger sinon en ennemi, et n'ayant jamais compris l'angoisse de ces hommes pour qui la vie n'était qu'une quotidienne bataille avec les éléments, où la victoire n'assurait rien au delà du pain.

Patrick s'était donné à la cause irlandaise dès ce temps, il avait accepté toutes les éventualités qu'elle comportait, froidement. Il était à Dublin le 6 mai 1882, lorsque Burck et lord Federick Cavendish, secrétaire et sous-secrétaire d'Etat pour l'Irlande, tombèrent vers dix heures du matin dans Phœnix Park sous le poignard des Invincibles. Il avait dix-huit ans : il réfléchit longuement, dans son étude de Trinity College, à l'état d'un pays où les crises aboutissent à ces gestes violents. Il s'expliqua normalement l'attentat, et malgré l'émotion naturelle qui s'en dégageait, il ne put condamner les coupables. Le long martyrologe des humbles, qui ensanglantait l'Irlande depuis trois siècles, se dressa en face de ces illustres victimes, et la méditation du jeune homme fixa ce soir-là quelques points importants de sa carrière. Il n'était encore qu'un étudiant, qu'aucune manifestation n'avait compromis, il pouvait, avec sa fortune, aspirer à une situation honorante dans l'élite de son pays, il lui suffisait de paraître se rallier au gouvernement, pour jouir des privilèges qui s'y attachent. Il choisit librement de le combattre toute sa vie.

Les dix années qui suivirent le virent à l'action : il marcha d'abord avec Parnell et, à la mort de ce dernier, soutint et continua sa politique. En 1896, on lui proposa un siège à la chambre des Communes : il hésita et se crut plus utile dans le rôle actif d'agitateur populaire. Il connaissait les luttes du Parlement, comment et pourquoi les bonnes volontés y restent trop souvent liées. Il préféra être le président de plusieurs confédérations ouvrières et lutter pied à pied avec le gouvernement, résistant à tout envahissement quels que fussent le terrain et la forme sous laquelle se manifestaient ces tentatives de conversion politique. Il combattait particulièrement l'Eglise anglicane, dont il dénonçait sans ménagement les hypocrisies.

Richard Sandynam était venu les rejoindre, ses observations sur Michel Rimbaud étaient suffisantes. Lady Patricia le mit au courant de leur entretien.

— Aidez-moi, Sandy, à le retenir.

Le jeune homme regarda un moment Patrick Doyle. Il l'avait détesté quelques années plus tôt et cherché à se persuader que c'était pour ses idées politiques, mais il était trop loyal en face de soi-même pour ne s'être pas avoué le motif plus intime de cette animosité. Il savait que lady Patricia avait aimé Patrick Doyle; que cet amour de jeune fille, contrarié par les circonstances, s'était prolongé dans le cœur de la femme et qu'elle avait souffert de n'avoir jamais été pour son ancien camarade qu'une sœur à peine plus jeune. Aujourd'hui, il sentait que ce vif sentiment s'était transformé à son tour en une grave amitié et il pardonnait à cet homme la douleur qu'il avait infligée à son propre cœur amoureux. Il savait main-

tenant que lady Patricia l'aimait et son esprit apaisé contemplait sans rancune ce rival involontaire. Il éprouvait de plus une grande estime pour le caractère de Doyle et son libéralisme tout philosophique s'accordait même avec les vues du politique irlandais : il appartenait au parti anglais pour qui la question de l'indépendance n'a pas été solutionnée de façon satisfaisante. C'est pourquoi il dit en toute simplicité :

— Je ne puis être avec vous, lady Patricia. Doyle se doit à l'Irlande; s'il juge sa présence nécessaire dans son district, je l'approuve d'y retourner.

— Pensez-vous sérieusement de la sorte?

— Oui, très franchement. La vie n'est pour moi que l'exercice de notre activité. Je place l'action avant la pensée, comme une étape plus parfaite d'un processus commun. J'ai donc une sympathie instinctive pour ceux qui agissent, surtout quand ils se sont donné un champ intéressant. Son idéal est noble, encore qu'il paraisse contraire à notre sentiment national; il ne l'atteindra probablement jamais et, néanmoins, je lui conseille vigoureusement de le suivre, mais pour lui-même. L'homme qui ne s'est pas donné un but et que la vie emporte à la dérive de son flot rapide me semble singulièrement plus à plaindre.

A cet instant et par hasard, son regard s'arrêta sur Claude encore appuyé à l'embrasure de la fenêtre, en face de Mme de Gerville et son mari. Sa silhouette affinée par l'habit, sa tête intelligente, en ce moment d'expression maussade, mise en valeur par la blancheur lumineuse dans la pénombre de son plastron et de son gilet, le désignaient à l'attention. On le sentait vibrant à l'excès, comme lui-même se plaisait

à le dire et, sous cette correction un peu froide, on devinait une richesse de passion bridée par une discipline plus littéraire que vraiment philosophique.

Sandynam éprouvait une tristesse un peu méprisante devant ces facultés inemployées. Il connaissait les théories subtiles de cet élégant Français qui n'aimait que lui et qui mettait à l'avouer une grâce dont une femme allait être victime, il le prévoyait. Il ne pouvait s'empêcher, en le comparant à l'homme grave qui rêvait avec une respectable illusion de délivrer ses frères, de lui préférer ce dernier. Et cependant, séduit lui-même par le charme de Claude, averti peut-être de tout ce qu'il croyait rester de vanité enfantine dans ces attitudes, il espérait lui fournir l'occasion de vivre vraiment. Il avait pensé à l'associer à son action personnelle où il l'eût apprécié comme collaborateur. Oui, ce cerveau valait mieux que la médiocre besogne où il s'usait stérilement.

Inconscient de ce jugement sévère, Claude, en laissant ses regards errer au delà du balcon, dénombrait les sensations heureuses du jour. M. de Gerville parlait d'une voix monotone, expliquant avec des termes techniques la prospérité de Gênes où il venait de passer quelques jours. Hélène l'entendait sans comprendre, elle suivait le regard distrait du jeune homme et le sentait loin d'eux, loin d'elle, dans une région où il ne l'avait pas invitée à le suivre. Les roses de son corsage mouraient avec un suprême parfum; un souffle vint du canal, elle frissonna. Quelques personnes partaient; subitement, comme un domestique passait, Claude lui demanda son manteau et s'inclina devant Hélène pour prendre congé, Mme de Gerville demanda :

— Vous sortez?

— Oui, j'apprécie Venise à cette heure, la lagune est très belle alors.

Hélène lui tendit la main et il appuya ses lèvres avec une reconnaissance qu'elle ne devina pas. Elle lui avait en effet donné, à son insu, de délicieux motifs de rêve et il les emportait dans la nuit pour s'en réjouir solitairement.

Elle laissa retomber sa main avec une nonchalance découragée, mais demeura près de la fenêtre, jusqu'à ce qu'elle eût vu la gondole de Claude disparaître dans l'obscurité du grand canal. Alors elle se retourna vers le salon éclairé et s'étonna de se retrouver là, en face de ces étrangers qu'elle avait oubliés.

VI

Les jours qui suivirent laissèrent à Claude un aimable souvenir. La colonie étrangère à Venise, comme dans toutes les cités cosmopolites, forme un cercle bien défini qui se renouvelle au gré des départs et des arrivées, mais où tous les éléments se tiennent par des relations antérieures, ou simplement par la force des conventions. Le petit groupe qui fréquentait au palazzo Sperelli échappait bien en quelque mesure à cette nécessité mondaine, car l'accès de la patricienne demeure était difficile, mais l'urbanité de ses hôtes leur interdisait d'exagérer cette nuance qui, telle, restait un attrait de plus pour les privilégiés qui franchissaient le seuil.

Claude mettait naturellement un soin particulier à fuir ces passagers qui traversaient la galerie comme une nef d'église ou une salle de musée, flattés d'avoir vu quelque chose à Venise de plus que les vulgaires touristes. Il s'en plaignait parfois à Sandynam, qui riait de ses boutades.

— Ces intrus perturbent ma quiétude.

— Vous êtes trop susceptible au coudoiement des hommes; simple question de nervosité. Entraînez-vous à être solitaire au milieu d'eux ou jouissez de

leur société; il y a toujours quelque bénéfice à en tirer.

Claude refusait de rien entendre et vivait davantage hors du palais. Les circonstances parurent alors conspirer pour le mettre fréquemment en présence d'Hélène de Gerville et les forcer à une plus grande intimité. Claude n'opposa aucune résistance et sembla prendre son parti de poursuivre l'aventure.

Une troisième rencontre mémorable pour le jeune homme, quand il y songeait, dans la suite, eut lieu sur le seuil de la Madona dell' Orto. Il sortait de l'église, M. et Mme de Gerville arrivaient, accompagnés des Beuvreuil et de Jalin.

Il y eut échange de banalités, puis Hélène s'enhardit :

— Vous n'oubliez pas que vous m'avez promis de me faire visiter le palais Labia?

Claude la regarda. Elle tenait encore ouverte derrière sa tête une ombrelle blanche qui l'isolait du groupe, la faisait un peu plus à lui. Elle portait le même chapeau que cet après-midi où il l'avait vue pour la première fois et, dans son ombre, ses yeux brillaient d'une joie communicative, ses lèvres restaient mi-ouvertes, suspendues, semblait-il, à la parole qu'il allait dire, attendant, pour sourire ou se contracter, qu'il en eût décidé.

— Mais je suis toujours à votre disposition, aujourd'hui, tout de suite, si vous voulez.

Son clair visage s'illuminait, elle acceptait, insoucieuse de ceux qui l'accompagnaient. M. de Gerville remercia et fit remarquer aux Beuvreuil leur bonne fortune. Claude n'aimait pas les éloges maladroits,

mais il admit qu'il devait subir ce mari pour reposer ses yeux sur les lèvres enfantines d'Hélène. Il héla une gondole et songea qu'il lui fallait acheter de cette ennuyeuse compagnie la possibilité de se promener quelquefois seul avec la jeune femme.

Il se tut pendant le trajet, impatienté de l'exubérance maniérée de Mme de Beuvreuil, qui poussait de petits cris admiratifs devant chaque maison et serrait nerveusement la main de Jalin assis près d'elle, sans doute pour lui communiquer sa fièvre. Quand la gondole aborda près du vieux palais Labia, son esprit se ranima : il était décidé à ne voir que la jeune femme. Dès qu'ils eurent franchi la grande porte et qu'ils aperçurent, au delà du froid et large vestibule, la cour délabrée où des étais de bois soutenaient les murs, une impression de déchéance sans gloire tomba sur eux. Claude s'était rapproché d'Hélène pendant qu'ils montaient l'escalier majestueux aux marches de pierre déclives.

— Voici peut-être, dit-il à demi-voix pour elle seule, la plus triste demeure de Venise, celle où l'on saisit le mieux l'action destructive du temps, l'abandon des hommes, la chute des grandes fortunes. Elle est un monument digne de notre attention, car aux lézardes des murs, au fléchissement déjà vu des fenêtres, aux vertes moisissures des dalles et des chapiteaux, s'ajoute une destruction plus rare. Sentez-la, je vous prie, de toute votre âme, je vous dirai plus tard pourquoi.

Ils étaient parvenus dans une vaste galerie; le guide passif désignait d'un geste machinal l'admirable plafond de Tiepolo, avec les commentaires ordinaires :

sa voix mourait aux angles de la pièce en sonorités aiguës, car il n'y avait ni meubles ni tapis. Claude, à son tour, indiqua à Mme de Gerville une fenêtre murée de planches.

— Cette réparation de pauvre, qui évoque les sordides logis où l'on remplace un carreau par une feuille de papier, vous savez ce papier qui jaunit à l'air et semble tout de suite ancien, est plus éloquente qu'une longue description. Involontairement, nous pourrions évoquer ici le palais des Gonzague à Mantoue, la plus pathétique ruine de l'Italie du Nord.

Leurs compagnons cependant manifestaient : Mme de Beuvreuil, heureuse qu'un si beau prétexte de s'exclamer lui fût offert, épanchait sa petite indignation en paroles superflues; Jalin la soutenait sans conviction et M. de Gerville se récriait après eux en face d'une telle incurie : son cerveau pratique lui suggérait cent expédients pour une restauration. Excédé de cette trivialité, Claude les laissa accabler le guide innocent et entraîna Mme de Gerville dans un salon voisin, nu, froid, aux vitres vertes étoilées de cassures, où des lames de parquet se soulevaient, rompant le dessin des grandes rosaces. Par une fenêtre aux persiennes disjointes, on apercevait la cour et l'angle gauche du palais appuyé sur ses béquilles vermoulues.

— Ne trouvez-vous pas pénible d'entendre ces Béotiens?

Hélène sourit, mais ne répondit pas.

— Je suis souvent venu seul ici et j'ai démêlé tout ce que ces mornes aspects peuvent laisser de généreuse mélancolie au cœur qui les contemple en com-

munion avec eux. Goûtez-vous bien tout ce que ce palais proclame? Comprenez-vous qu'il est conforme à un certain idéal, qu'il s'affaisse lentement, au risque d'entraîner dans sa chute la tragique Cléopâtre de Tiepolo ? Admirez-vous comme il subit la fatalité de son destin, et quel contresens ce serait d'intervenir, de lui rendre une apparence factice de vie, une jeunesse postiche, alors qu'il a tant de grâce morbide dans son agonie recueillie? Ne dirait-on pas une veillée funèbre? Malheureusement, nous pouvons tout craindre d'une ville qui médite de relever le campanile de Saint-Marc.

Claude regarda Hélène; dans ses grands yeux passait une interrogation timide; il la devina indécise, mal convaincue qu'il ne la raillât pas, malgré la forme de son discours. Il délibéra un instant, jouissant de l'étonner ainsi. Mais il exigeait que ce vieux palazzo servît à leur aventure; il l'exploita à leur profit avec d'autant moins de scrupule qu'il était sincère.

— La Venise réparée est odieuse; j'y trouve une insulte à la beauté sacrée de la mort, un sacrilège pareil à celui qui ferait peindre une figure défunte. Seules les îles sont intactes et précieuses à ce point de vue. Depuis l'occupation française et le traité de 1805 elles vont se désagrégeant insensiblement; les hommes les délaissent et les toits abattus de leurs maisons ne sont pas relevés, les temples désaffectés n'abritent plus que des oiseaux. Il faut voir Burano, Torcello, Mazzorbo, elles expriment mieux que Venise l'évolution des organismes sociaux. La nature les reprend peu à peu furtivement, et ceux qui les visitent font instinctivement silence comme pour ne pas

troubler l'impassible recueillement où les œuvres humaines se dissolvent et rentrent dans les formes élémentaires d'où elles s'éveillèrent, un jour, autrefois.

Venise elle aussi doit subir cette rigueur du sort, et, comme sur Carthage, le voyageur solitaire rêvera aux splendeurs que rapporteront les textes, à propos de cette cité unique. Alors encore, Venise sera puissante sur les âmes, parce qu'au bord de la lagune où elle aura sombré, nouvelle Ys d'Orient, les penseurs de l'avenir viendront chercher une noble émotion et exalter leur sensibilité au souvenir de sa beauté disparue.

Quel plus merveilleux destin d'entrer ainsi dans la légende et quelle folie de l'éviter par des atermoiements inhabiles, des replâtrages barbares.

Voilà pourquoi, selon moi, il faut s'arrêter un moment, méditer sous les plafonds incertains du palazzo Labia; il est un point d'extrême maturité de Venise, on y touche avec plus de réalisme qu'ailleurs le mal caché qui la ronge. Là vraiment, avec quelque bonne volonté, notre cœur peut dépasser l'émoi de cette ruine locale, généraliser cette impression de mort, essayer avec fruit à se détacher des délices d'un monde dont les formes nous apparaissent précieuses et éphémères à l'excès.

Mme de Gerville l'écoutait anxieusement : elle était heureuse qu'il parlât de la sorte, pour elle, et en même temps elle souffrait de cette disposition de son esprit; elle s'en ouvrit à lui sans détours.

— Ne pensez-vous pas que de tels spectacles nous dépriment quand nous nous y arrêtons avec trop de complaisance?

— Je ne vois rien d'affaiblissant à considérer ici plutôt qu'ailleurs que la loi qui régit les planètes, les arbres des forêts, est bonne encore pour les cités et les passions des hommes. Avez-vous vu qu'une chose naquît, grandît et prospérât, sans vous apercevoir aussitôt après qu'elle déclinait et mourait? De quel droit voudrions-nous soustraire ceci à la norme et pourquoi nous affliger qu'il s'y conforme au contraire?

Hélène était en face de lui, le visage un peu incliné, elle regardait le parquet où machinalement elle traçait des arabesques invisibles du bout de son ombrelle. Elle dit presque pour elle-même :

— Alors vous ne comprenez pas que l'homme veuille être éternel?

Cette question surprit Claude par le ton plus que par la pensée : la voix si jeune de Mme de Gerville y apparut en effet presque brisée. L'expérience de Claude mettait ainsi en relief une capacité d'émotion réelle. Elle leva les yeux vers lui et il vit positivement passer une petite angoisse sur son visage attentif. Il hésita un instant avant de répondre; ce jeu eût pu paraître cruel, mais, à toute éventualité de l'avenir, il lui devait d'être loyal.

— Que servirait de comprendre un si vif désir, quand tout, autour de nous, m'affirme mon erreur; n'est-il pas préférable et plus digne d'accepter l'énigme à la manière des stoïques : les faibles seuls se révoltent.

— Et vous n'excluez rien de cette rigueur? aucun sentiment?

— Tous les sentiments suivent cette évolution.

— Même l'amour?

— L'amour plus que tous, puisqu'il résume si fortement la vie : l'histoire d'une passion, quelle qu'elle soit, est comparable à celle d'une cité.

Hélène s'était de nouveau arrêtée.

— Pour vous, l'on ne peut aimer toujours?

— Non, vraiment, je ne le crois pas.

Leurs paroles tombaient dans le silence avec d'étranges accents comme si leurs gorges se fussent contractées. Ils savaient qu'ils y mettaient un sens plus étroit que cette généralité sur la mort. Ils s'étaient compris tacitement et acceptaient cette forme d'investigation sur leurs cœurs. La réponse de Claude creusa un trou plus large entre eux, qu'ils parurent mesurer un instant. Leurs compagnons, entraînés par le guide, poursuivaient leur visite, on n'entendait plus leurs pas ni leur bavardage. Brusquement, Hélène releva la tête; elle demanda encore :

— Portez-vous en toute chose cette ingéniosité d'analyse?

— Malheureusement oui.

— Je vous plains.

— Bien des choses, en effet, se fanent devant mes yeux, parce que j'ai vu plus loin que leurs belles couleurs; je pressens les époques avec une désespérante lucidité; dans chaque printemps, j'entrevois l'automne, dans chaque jeune fille l'aïeule, dans tout enfant naïf l'homme moins pur qu'il sera.

— Vous ne jouissez pas de la vie.

Il la regarda triomphant : il venait de l'amener à le convaincre d'impuissance et d'égoïsme.

— Vous vous trompez, j'en augmente la volupté : le printemps n'est très beau que parce qu'il est la

brève prémice d'un temps à venir; toute la grâce d'une jeune fille est dans la fragilité éphémère de ce moment béni; l'enfance n'est admirable que par sa fuite rapide; nous ne donnons à ce qui est une saveur si délectable que par comparaison avec la mort. Rien n'est émouvant que ce que nous nous efforçons de retenir, que nous appelons plaintivement en serrant nos mains vides d'où le présent s'échappe à tout instant. Savoir cela, c'est le mieux apprécier, c'est en pleurer plus amèrement, c'est en jouir avec une plus vive intensité.

Il la déconcertait une fois encore et, disposé à abuser de sa victoire, il se tut. Mais elle reprit son rôle avec cette remarque :

— Vous manquez trop de simplicité.

— Je ne le crois pas; ce serait pour moi de l'affectation que d'en faire paraître. La simplicité consiste à se conformer à sa nature quelque subtile soit-elle; je m'y efforce et par là je parais complexe.

Mon Dieu, songeait-il à part soi avec quelque espièglerie, comme Sandynam me malmènerait s'il m'entendait. Et cependant, il achevait la déroute de Mme de Gerville par son silence. Il avait conçu le projet, en gravissant l'escalier, de cultiver ici en cette jeune femme la tristesse, ainsi qu'une belle fleur d'un jour : il convenait qu'il l'accablât, dans le doux sentiment qu'elle nourrissait déjà à son égard, quitte à la relever demain et à exalter sa joie avec la complicité d'autres lieux. Malheureusement elle était plus encline à la mélancolie qu'il ne l'avait cru, et moins docile à adopter l'espérance sur des signes extérieurs. Elle était déçue et le laissait voir, tant elle avait peu souci

de le tromper. Cette naïveté le toucha et il l'en aima mieux; au contraire du sien, ce caractère était dénué de complications et elle ignorait cette coquetterie qu'il commençait à manier près d'elle avec une adresse supérieure. Car, l'ayant égarée dans la conjecture qu'elle formait à son endroit, et, détruisant sans ménagements l'idéal romanesque qu'elle s'en était construit, il lui paraissait plus mystérieux et ainsi plus attirant.

A ses propres yeux, cependant, il gardait l'essentiel mérite de la sincérité et vérifiait cette opinion rarement admise que l'on ne leurre jamais plus les gens qu'en affichant la plus brutale franchise. Ainsi le veulent les conventions et, dans la circonstance, Claude leur rendit grâces. Il s'attardait à jouir de ce médiocre succès, car il avait besoin de donner des conclusions à chaque épisode de sa vie sentimentale, quand un bruit de voix l'obligea de se hâter. Il sourit à sa compagne et dit :

— Je vous parais un monstre, avouez-le?

Elle aussi sans doute avait repris possession d'elle-même, car elle répondit :

— Vous exagérez, le cynisme dans l'égoïsme est moins rare que vous ne le pensez.

Ces paroles amères confirmèrent Claude dans sa supposition et lui firent du bien. Il ne négligea cependant pas d'en paraître froissé.

— Vous m'accusez sans modération et à tort : je regrette que notre entretien ait glissé d'une généralité à cette façon de confidence.

Cette fois Mme de Gerville releva l'hypocrisie par dignité féminine.

— Vous aggravez votre faute en abandonnant une sincérité dont vous faites si grand cas.

Claude craignit un instant d'être dupe, mais devant le visage attristé de Mme de Gerville, il se rassura et la pressa d'une dernière question.

— Pourquoi donner de l'importance à ce badinage philosophique dont nous ne nous souviendrons plus demain?

Elle le regarda bien en face et il crut surprendre qu'elle l'appelait déjà « cruel ». Une telle clairvoyance lui plut, car elle rehaussait cette aimable jeune femme et lui permettait d'en attendre d'intelligentes tendresses.

Cependant les Beuvreuil et Jalin envahirent la salle, écœurés de ce délabrement du palais, s'exprimant avec violence contre le gouvernement, la municipalité, le propriétaire de la vieille demeure. Ils rappelaient grotesquement à Claude les gens qui attendent l'omnibus, un jour de pluie, dans un bureau étroit et mal odorant et qui trompent leur impatience par d'inefficaces récriminations. Sur leurs talons, M. de Gerville, qui avait confisqué l'attention du gardien, lui expliquait quelle était la meilleure voie pour sauver de la ruine les bâtiments compromis. L'homme semblait l'entendre, résigné, avec le vague espoir que sa docilité augmenterait son pourboire. Claude l'admira, car M. de Gerville l'énervait.

Ils descendaient maintenant l'escalier et leurs pas, sur les marches de pierre, ranimaient un instant le calme ombreux : Claude se pencha vers Hélène de Gerville.

— Cette triste demeure va se rendormir derrière

nous, jusqu'à ce que d'autres indiscrets viennent troubler son agonie et chercher, dans sa morne atmosphère, cette sensation aiguë dont nous avons frissonné : leur livrera-t-elle comme à nous son secret?

— Il est certain que l'un et l'autre, nous avons appris ici quelque chose.

Cette réponse frappa Claude par son intention évidente. Ils avaient dépassé les formules de convention par lesquelles on s'aborde; les masques étaient tombés dans cette galerie solitaire et leurs humanités nues s'étaient attaquées vivement, avec la certitude que leur sentiment irait plus loin que l'aimable trouble d'un flirt. Cette visite au palais Labia était une étape significative comme Arqua, comme San Giorgio degli Schiavoni, vers laquelle, plus tard, ils se retourneraient souvent.

Devant les gondoles, il prit congé de ses compagnons et il nota que Mme de Gerville lui serrait la main sans le regarder. Quand elle fut assise près de Jalin il lui trouva le visage pâli et distrait. Malgré sa confiance, il s'inquiéta, en revenant par les ruelles vers le Ghetto où il savait retrouver Mlle Durozier qui peignait. Près d'elle, et pendant qu'elle expliquait pourquoi Turner n'avait pas compris Venise, il était préoccupé : avait-il exagéré sa méthode ou s'était-il trop hâté dans son expérience? A la pensée qu'Hélène pût se détourner de lui, déjà, par sa faute, un vertige douloureux le saisit; vingt projets tourbillonnèrent dans son esprit surexcité, avec la lucidité étrange de certaines fièvres; il vit qu'il aimait.

Il était cinq heures. En face de lui, de l'autre côté du canal, une maison toute jaune était éclairée en

diagonale par le soleil qui allait disparaître derrière les toits, un petit pont enjambait l'eau verte, sur lequel des enfants jouaient avec des cris, une marchande de fruits repliait la tente qui ombrait son éventaire, la perspective s'arrêtait tout près à un coude du rio.

Mlle Durozier dit :

— Vous ne parlez pas, ce soir : je regrette de vous avoir prié de venir. Vous ressemblez à un amoureux.

Il rit et répondit :

— Vous ne croyez pas si bien dire.

Et, sauvé par cette boutade, il s'employa à être étincelant d'esprit, par hygiène, plutôt que pour éblouir cette ancienne jeune fille. Quand il l'aida, une demi-heure plus tard, à plier son chevalet, ses mains ne tremblaient plus; il s'étira ainsi qu'après une longue marche, soupira très haut, conscient d'avoir reconquis son équilibre.

Le soir, on fêta au palazzo Sperelli l'arrivée de sir Hugh Rendal. — Patrick Doyle était parti trois jours plus tôt, insensible aux prières de lady Patricia. — Sir Hugh Rendal avait quelques années de plus que sa femme : il offrait un spécimen parfait du gentleman anglais. Haut en couleur, avec une moustache grisonnante, deux yeux clairs sous des sourcils très nets; d'esprit moyen, affable et conservateur, il jouait au golf et au cricket. Sa jeunesse s'était passée dans l'Inde et en Egypte, dans le service civil; la mort d'un frère aîné le rappela de bonne heure en Angleterre, il abandonna sa carrière pour gérer ses domaines qu'il héritait; à trente-deux ans, il se mariait; à trente-huit, il entrait au parlement; sa vie comme sa personne était simple et honorable.

Quatre jours après leur visite au palais Labia, Claude achevait de déjeuner dans la demeure byzantino-mauresque que les Gerville occupaient sur le rio di santa Marina. Ils avaient dîné la veille chez lady Patricia et Hélène l'avait prié instamment de venir visiter son logis de hasard. Ils se voyaient maintenant presque chaque jour et s'étaient fait une charmante habitude de ces causeries fines où leurs cœurs se cherchaient avec des pudeurs et des artifices dont ils rougissaient parfois.

M. de Gerville hâtait la fin du déjeuner.

— Je dois prendre le train d'une heure vingt-huit pour Padoue.

Claude tira sa montre.

— Vous le manquerez.

L'ingénieur s'agita.

— Je ne peux pas, j'ai un rendez-vous avec le directeur d'un gros établissement : c'est une affaire sérieuse, je ne visite pas l'Italie pour mon plaisir, moi.

M. de Gerville ne voyageait en effet jamais en dilettante; il faisait coïncider ses villégiatures avec ses intérêts et allait rarement dans un pays s'il n'y rencontrait pas un terrain d'études personnelles. Mme de Gerville expliquait cela à Claude pendant que la gondole emportait son mari vers la gare.

— Nous sommes à Venise parce que de gros industriels de Milan, de Turin, de Padoue, sont entrés en relation avec l'usine de Saint-Denis.

— Votre mari paraît un homme très occupé.

— C'est plutôt un homme qui s'occupe beaucoup; de petites choses lui sont un motif à de nombreuses démarches, à des calculs interminables. Il se défie de

chacun et de lui-même; cela l'oblige à de multiples enquêtes avant de rien tenter.

— Il semble cependant d'un esprit très calme.

— Calme et timoré : c'est un peu fatigant à la longue.

Autour d'eux le salon où ils se tenaient était presque obscur, car une toile jaune et blanche tombait devant la fenêtre ouverte. Quelques meubles anciens, de vieux coffres, un bahut renaissance, des tapis d'Orient et sur le mur deux lourdes glaces ouvragées composaient un ensemble où détonaient leurs costumes modernes. Dans une coupe de cristal, des roses, près d'eux, exhalaient leurs essences violentes accablées par une première chaleur de mai. Claude eût voulu demander à Hélène comment elle avait épousé ce ponctuel mathématicien, il hésitait par crainte de l'obliger à avouer son erreur. Et cependant, elle était disposée à parler; aussi le devança-t-elle.

— On a tort de croire que les jeunes filles ont toujours un idéal; c'est une chose moins commune qu'on ne le pense et qui exige déjà une certaine science du monde. Si elles étaient bien décidées, il y aurait beaucoup moins de mariages et ceux-ci seraient peut-être meilleurs. J'ai souvent regretté de n'avoir pas été la petite Parisienne de quinze ans qui va aux cours élégants avec des amies instruites, qui apprend, en marge de son histoire de France, les petits secrets de la vie. Sans doute, elle perd là quelque peu de sa grâce innocente, mais, puisqu'elle est destinée à connaître brusquement, dans une seule révélation, tout l'inconnu dont s'inquiéta son adolescence, ne pensez-vous pas que ces anticipations théoriques, comme dit

Michel Rimbaud, auraient au moins le mérite de la défendre un peu contre les surprises de l'hyménée? Toutes les chrysalides de pensionnat ne deviennent pas papillon en une nuit.

Je suis de celles, j'en ai peur, qui n'ont pas connu cette merveilleuse métamorphose. Je me suis mariée comme j'aurais pris l'omnibus, parce que je n'avais pas de parents, que ma grand'-mère était vieille et que la maladie l'effrayait à cause de moi, parce que d'autres jeunes filles s'étaient mariées dans notre cercle, parce qu'il est bien, sans doute, de faire ce que tout le monde fait.

Claude se crut autorisé à demander :

— Et vous ne fûtes pas heureuse?

Mme de Gerville avança la main vers les roses, en prit une et la respira.

— Je ne sais pas; cela dépend évidemment du sens que l'on donne à ce mot bonheur. Si c'est une douce paix où rien ne nous heurte, je puis croire que j'ai été heureuse. La vérité est plutôt que j'ai continué de somnoler avec de petits rêves candides. Je crains parfois d'être encore une petite fille.

Claude lui sourit.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites là; c'est ainsi que vous m'êtes apparue, pleine d'étonnement en face du spectacle du monde.

— Il faut penser que j'ai eu une enfance docile et tendre; je suis restée dans un vieux domaine normand avec un père très bon, veuf deux ans après ma naissance, et sa mère qui m'adorait, parce que j'étais quelque chose de lui. Vous savez, ces récits édifiants qu'on lit dans les volumes à tranches dorées,

où la petite fille marche gentiment dans les belles allées du jardin, près d'une grand'mère qui a des boucles blanches, et qui apporte tous les soirs à son papa qui revient de la chasse ses pantoufles et sa pipe : voilà ma vie d'alors, et je vous assure qu'elle était pleine d'un charme ineffable, fait d'affections pures, de confiance, dans un beau coin de nature où les hommes venaient moins que les animaux. A dix ans, j'ai eu une institutrice; elle ne m'a ni formée ni pervertie : c'est beaucoup. Mon père est mort brusquement d'un accident de cheval, comme j'entrais dans ma seizième année. Il projetait alors de venir s'établir à Paris, pour compléter mon éducation. Ma grand'mère, toute à sa douleur, ne donna pas suite à ce dessein, le temps nous surprit, et c'est ainsi que finit mon enfance.

Claude l'écoutait, heureux qu'elle épanchât, près de son âme, une si fine mélancolie; par contraste, il revoyait sa vie de petit citadin à qui les spectacles du monde n'avaient pas été épargnés. Il faut toujours, en amour, que l'on apprenne d'où chacun vient, et Claude appréciait que ces entretiens préliminaires eussent de la grâce dans un décor personnel.

Le soleil glissait une flèche d'or entre la tente orangée et le chambranle de la fenêtre, sa pointe aiguë paraissait blesser une des roses de la coupe, juste au cœur : une mouche bourdonna dans la pièce et son bruit familier rappela à Claude les chauds après-midi d'été passés à la campagne dans la tiédeur ombreuse et énervante d'une pièce aux volets fermés. Il eut la tentation de répondre à la confiance d'Hélène par quelques souvenirs, mais jugea la faveur prématurée puisqu'elle ne l'en priait pas. Le silence se

prolongea, traversé soudain du chant d'un gondolier, puis, sans préparation, Claude dit :

— J'aime beaucoup vos mains.

Mme de Gerville mit quelques secondes à l'entendre et d'un geste instinctif de pudeur retira sa main droite qui jouait à caresser le feuillage des roses, mettant par là en évidence que celle-là était nue sous le regard du jeune homme; puis elle rougit de ce reflexe dont elle s'exagéra l'importance. Mais Claude achevait sa pensée.

— Elles sont belles par leur forme et aussi parce que le soleil leur prête une transparence lumineuse; vos doigts sont souples également et des ongles précieux les terminent, et, cependant, elles sont mieux que tout cela, elles ont une physionomie, une expression qui varie avec vos émotions quand votre sang plus actif s'y porte avec impétuosité ou s'en retire presque et les laisse telles des fleurs déjà touchées par l'ombre; elles ont une vie particulière, intense, elles se contractent et se détendent tour à tour et trahissent votre sensibilité même quand votre visage reste calme. Les mains sont des servantes et aussi des amies; elles gardent positivement l'empreinte des caresses qu'elles donnent et des baisers qu'elles reçoivent.

Hélène respirait un peu plus vite; ces paroles presque sensuelles, les premières que Claude lui eût adressées, l'oppressaient. Le jeune homme se leva et se tenant devant elle, debout, la regarda un instant de sa hauteur; ses cheveux blonds, attachés bas sur la nuque, formaient de chaque côté de ses tempes deux volutes vermeilles.

— Vous excusez ce badinage?

Elle leva les yeux vers lui et il y lut une tendresse si profonde, un tel don de soi, qu'il recula étonné et craintif.

— Vous êtes un grand enfant.

Puis, se mettant debout à son tour pour chasser ces inconséquences, Mme de Gerville ajouta :

— Maintenant, je vous congédie : j'ai promis à Mme du Housseaux d'être à trois heures à bord de la *Néria* pour une séance de musique; ce sera très select, vous devriez venir.

— Je ne mérite pas d'être puni, je n'ai rien fait de mal.

Il s'inclina sur la main qu'elle lui tendait et y appuya ses lèvres.

— Je voudrais qu'elle se rappelât un jour celui-là.

Hélène rougit sans paraître comprendre et dit :

— Nous n'avons pas vu toutes les îles, pensez-y.

— C'est vrai; il faut choisir un jour glorieux pour aller saluer Chioggia. Au premier grand soleil, soyez prête.

— C'est vague : il éclaire tous les jours généreusement Venise.

— Précisons, voulez-vous samedi?

— Avec qui?

— Effectivement, votre mari ne sera pas encore de retour de sa nouvelle expédition.

— Voulez-vous Mlle Durozier, les Beuvreuil?...

— Non, pas ceux-là, ils dépassent ma bonne volonté.

— Demandez à Sandynam.

— Non plus, pour d'autres raisons.

— Vous êtes trop difficile ou vous ne voulez pas venir.

Il la regarda d'un air moqueur et partit sans répondre.

. . . .

Successivement, ils avaient visité toutes les îles qui sont dans la lagune comme les perles égrenées d'un chapelet autour de la croix centrale. Ils allaient maintenant vers Chioggia, la dernière, entraînée là-bas, loin de Venise, par le flot. Claude n'avait pas voulu accompagner Rimbaud le jour où la *Néria* avait fait l'excursion avec des invités d'élite; il répugnait de même à user du bateau à vapeur qui partait du quai des Esclavons et transportait les habitants de Malamocco ou de Chioggia ainsi que les touristes peu fortunés. Il avait décidé sir Hugh Rendal, miss Mary May, Mlle Durozier et Pierre Lesueur, qui était arrivé l'avant-veille après un décevant exode à travers la péninsule, à l'accompagner dans un grand bateau de pêche loué pour la circonstance. Il échappait ainsi à toute promiscuité déplaisante et pouvait choisir ses hôtes, sans partialité, car il n'était pas du goût de chacun d'être ballotté trois heures dans une nef aussi rude.

Avec quelque ruse, Claude avait installé Mme de Gerville à l'arrière et quand on eut dépassé San Lazzaro il la rejoignit, enjambant un paquet de cordages. Un marin hissa une large voile brune, la barque inclina légèrement sur la gauche sous le vent qui venait de la Giudecca et Claude, près d'Hélène, isolé de ses compagnons par les agrès, goûta d'abord la satisfaction d'un dessein qui se réalise.

De même que tous les voyageurs qui s'éloignent de Venise, leurs amis payaient un juste tribut d'admi-

ration à l'harmonie de ce lieu incomparable ainsi aperçu de la mer, ruisselant de lumière. Claude en profita pour se confier à Hélène.

— J'ai fait hier soir un rêve à votre sujet et, cependant, je ne dormais pas. Nous étions revenus vers ce passé fastueux de Venise, alors qu'elle était en vérité la reine hautaine de l'Adriatique. Je frappais à votre maison, celle-là même que vous habitez; j'étais aussi impatient qu'un écolier en vacances et vous apparaissiez sur le perron de marbre, telle une radieuse dame d'autrefois. Vous portiez, sur une jupe traînante de soie blanche, une simarre de satin émeraude entièrement rebrodée d'un entrelacs de lourdes fleurs d'or; vos mains étaient plus délicates hors des larges manches, et vos parfaites épaules semblaient plier un peu sous le poids du riche vêtement. Vos cheveux les couvraient d'une mouvante et chaude caresse, votre cou dégagé portait votre visage candide comme une souple tige son lis. Vous étiez coiffée d'un bonnet vénitien du quinzième siècle en dentelle d'argent, avec une rose rouge sombre au-dessus de votre oreille gauche.

Je vous ai vue ainsi sur votre seuil, je vous l'affirme; et nous sommes montés dans une gondole tendue de damas noir qui vous faisait plus jeune, plus lumineuse; des musiciens nous précédaient avec des violons.

Nous avons gagné le grand canal à travers les visages en fête et notre gondole a pris rang dans le cortège qui allait vers la lagune. C'était la fin de mai, comme à présent, et le jour de l'Ascension. Le bucentaure somptueux portait le doge au Lido pour la cérémonie annuelle. Venise vibrait de chants

et d'oriflammes. La mer, en vraie fiancée, était douce et fière, le ciel figurait un prodigieux dais d'azur tendu jusqu'à l'horizon.

Et quand le doge, à la proue du vaisseau historique jeta l'anneau dans le flot en clamant : *Desponsamus te, mare in signum veri perpetuique Domini*, j'ai glissé de même une bague à votre doigt et j'ai répété la formule d'hyménée.

Mme de Gerville souriait en suivant des yeux les jeux du soleil sur les courtes vagues de la lagune; elle dit enfin :

— Vous aviez raison le soir où vous disiez à César Barberini que les poètes sont dangereux.

— Ai-je dit cela?

— Presque. Et si je déforme un peu votre formule, c'est pour être plus fidèle à la pensée.

— Me voilà bien récompensé de vous avoir raconté ma petite histoire.

— Vous abusez de l'imagination, de la vôtre et de la mienne.

— N'oublions pas qu'elle n'est qu'une adresse variable qui dispose les éléments de la réalité pour la joie de nos cœurs.

— Ou de nos esprits.

— Vous voulez gâter notre belle visite à Chioggia.

— Non, c'est vous qui avez raison, ces petites folies aident beaucoup à vivre.

Sir Hugh Rendal était maintenant devant eux, la conversation devint générale et sensée, car ceux qui étaient là sentaient à quelque degré le privilège de jouir de ce jour exquis.

Sur la gauche, les médiocres petites îles plates se

succédaient, Malamocco, Pallestrina, toutes, avec des quais bas, des maisons fraîches crépies, d'un blanc cru, sous l'éclat de la lumière, ou roses, jaunes, bleues. Des barques de pêcheurs serrées par place, dans une échancrure du rivage, mettaient leurs proches et nettes silhouettes sur ces façades percées d'avares fenêtres. Sur le pas des portes et dans les rigoles asséchées, où passaient de rares eaux ménagères, un fourmillement d'enfants à demi nus faisait des taches brunes vivantes. Des femmes bavardaient paresseusement aussi, regardant les bateaux de la lagune. Et pas un arbre sur ces terres déshéritées, pas une reposante verdure sur l'implacable bleu du ciel. Mais partout une misère nonchalante, fiévreuse, étalée sans pudeur au triomphant soleil, voluptueuse et sale, astucieuse et satisfaite d'elle-même, qui riait volontiers de son destin.

Vers une heure, ils touchèrent Chioggia, l'île aux voiles rouges et aux belles filles, la dernière à l'Orient, où persiste un reste d'activité.

La large voie qui les accueillit au quai leur donna l'itinéraire. Miss Mary May faisait l'historique de l'île à trois pas en avant de Claude, qui marchait à côté d'Hélène. Il entendait les noms des ports San Felice et Caroman prononcés à l'anglaise, puis celui de Faussa Claudia, vieille appellation romaine de Chioggia; enfin, il attrapa quelques fragments de la fameuse guerre de Gênes et de Venise où celle-ci perdit pendant quelques années son empire sur l'île, vers 1380. Cette date évoqua en lui de tout autres souvenirs et il en fit part à sa compagne.

— C'est un peu avant ce temps que Marino Faliero

paraissait au sommet du grand escalier du palais ducal, allant à l'échafaud, parce qu'Angiolina, belle et jeune, l'avait trompé.

Il trouva Mme de Gerville avertie de la légende, car elle avait lu Byron. Ce thème amoureux et tragique n'était pas à dédaigner dans cette rue solitaire où l'ombre des maisons faisait un chemin obscur jusqu'au milieu de la chaussée, tandis que les façades du côté opposé se craquelaient sous le soleil. Claude répudiait la politique de l'aventure du doge, il ignorait systématiquement les documents récents qui eussent amoindri le rôle de l'épouse infidèle qu'il prétendait cependant excuser. Il mettait en relief le romanesque de cette passion consignée dans les annales. Mme de Gerville refusait de se laisser convaincre.

— Elle n'en fut pas moins coupable, elle avait juré d'être loyale.

— Marino Faliero était déjà vieux quand il l'épousa : toute imprudence appelle le danger. Il en est de la disproportion des âges comme de l'incompatibilité des humeurs. Le cœur seul doit être entendu en de tels moments.

— Quel sophisme d'un romancier en mal d'un dénouement!

— Vous croyez vous dérober en me raillant : vous savez bien que vous êtes avec moi pour cette jeune femme contre son vieux mari qui paya de sa vie une faute envers la toute-puissante jeunesse; on ne transgresse pas de telles lois.

— Quand vous auriez raison dans le cas de cette dogaresse, vous ne pouvez pas généraliser votre argument comme vous tentez de le faire.

Claude vit au contraire qu'elle l'invitait par là à poursuivre.

— Ce débat est, du reste, superflu; que cherchons-nous dans cette illustration vénitienne de l'adultère, la confirmation que des amours mal assortis sont contre la nature et que l'instinct corrige les codes? Avons-nous besoin de venir sur cette lagune pour en accepter l'évidence?

Cette fois Mme de Gerville lui reprocha de manquer de poésie.

— Vous ne pouvez généraliser des observations en axiomes; l'expérience de demain vous donnera tort.

Il la regarda et voulut démêler le sens intime de ces paroles, mais miss Mary May leur faisait signe du seuil d'une église. Banale, elle fut rapidement visitée et ils se retrouvèrent dans la rue chaude. Un marchand leur offrit des oranges confites, enfilées sur des pailles blondes.

Jamais Claude n'avait trouvé Hélène de Gerville plus jolie que dans cette robe de broderie blanche et coiffée d'un large chapeau de paille noire qu'enveloppait un voile de mousseline de soie. Quand ses yeux s'arrêtaient sur son profil délicat, rosé par l'excitation de la marche, il cessait de former des considérations psychologiques et s'abandonnait au plaisir de la contempler, sans plus.

A l'extrémité de la voie transversale qu'ils suivirent, une nouvelle église les sollicita sur leur droite, précédée d'une place: là, deux canaux se coupaient, un pont se greffait sur la rue, et, près de l'église, une sorte de balustre en pierre formait parapet. Claude et

Hélène s'étaient attardés à regarder une statue de la Vierge élevée à cet endroit, pendant que leurs compagnons visitaient l'église. Ils ne se parlaient pas, songeant peut-être à part eux à la femme de Marino Faliero. Mlle Durozier les surprit et dit :

— Entrez donc dans l'église, il y a deux tableaux curieux.

Ils obéirent docilement : sur le seuil, ils croisèrent sir Hugh Rendal.

— Dépêchez-vous, nous prenons en face et nous suivons le canal à gauche.

La fraîcheur apaisa leur fièvre, ils parcoururent la nef à pas lents, s'arrêtant sans les voir devant de médiocres peintures de l'école vénitienne. Claude ne trouvait aucune formule de blâme ou d'admiration. Une sorte de gêne grandissait entre eux, dont ils s'apercevaient, sans bien se l'expliquer. Au fond de l'église, une porte basse s'ouvrait près d'un vieux retable : quand ils passèrent devant, Claude la poussa sans réfléchir, pour échapper à ce malaise étrange. Ils se trouvèrent sur une petite place déserte où croissait une herbe rare; en face d'eux, c'était la mer. Une vieille maison trapue s'accotait à l'église, sans fenêtre ni porte sur ce côté.

Mme de Gerville respira longuement, comme si elle eût voulu boire tout l'air qui venait du large. Claude se tenait derrière elle; il la vit passer sa main sur ses yeux pour dissiper peut-être un vertige, il avança le bras pour la soutenir; cette taille souple s'appuya un instant sur sa main. Alors, l'attirant contre lui d'un geste tendre et impérieux, il dit :

— Vous n'êtes pas souffrante?

Elle détourna la tête vers son visage pour répondre; il vit ses lèvres d'enfant à la hauteur des siennes; elles lui parurent tendues vers lui : jamais, il en eût juré, elles n'avaient connu l'amour. Rien ne bougea autour d'eux dans l'instant où il se pencha vers elle; elle ne se déroba qu'après avoir reçu cette révélation, et il se retrouva devant elle, sans avoir compris ni son émoi, ni son audace.

Un petit garçon pieds nus sortit de la ruelle voisine et vint vers eux; Claude lui donna quelque monnaie et cette diversion leur permit de reprendre une attitude. Ils longèrent l'église en hâtant le pas et rejoignirent leurs compagnons en face d'un canal qui sert de port. Mlle Durozier déplorait que les voiles fussent abattues, sir Hugh Rendal interrogeait un marin sur le trafic de Chioggia. Hélène s'approcha de Pierre Lesueur et Claude n'osa la suivre. Jusqu'au retour, il resta sous l'impression brutale de cette caresse : son cœur l'avait trahi avec la complicité d'un beau jour.

Il songeait en approchant de Venise, sous le soleil déclinant, qu'il n'avait jamais dit à Hélène qu'il l'aimait. Que pensait-elle maintenant? Plusieurs fois, à la dérobée, il la regarda comme s'il eût redouté de voir sur ses lèvres délicates l'empreinte des siennes. Elle semblait paisible. Devait-il interpréter ce calme en sa faveur ou contre lui? Dans cette angoisse bizarre qui le desservait, il ne savait s'il convenait de dire pardon ou merci.

VII

Richard Sandynam fumait, debout, le dos à la cheminée, par habitude, et Claude Mallet assis sur le bras d'un fauteuil de cuir rouge, les mains dans les poches de son veston, le regardait. C'était vers la fin d'un après-midi de pluie, dans la salle de billard du palais Sperelli. Par les fenêtres ouvertes, venait de la cour, avec un petit bruit d'eau sur les dalles, une agréable odeur de feuillage mouillé. Une dépression atmosphérique noyait en effet Venise depuis le matin, et Claude qui n'était pas sorti, avait relu dans le refuge d'une bergère à oreilles, les pages des *Impressions d'Italie* où Taine traite de Venise.

A un moment, Sandynam retira de ses lèvres sa courte pipe et poussant lentement vers le plafond une bouffée de fumée, il dit :

— Je pars lundi prochain pour l'Amérique : venez-vous avec moi?

L'information n'avait en soi rien de sensationnel et Claude était suffisamment familiarisé avec les habitudes anglaises pour ne pas s'étonner de l'impromptu d'un tel départ ni de l'invitation très simple, comme s'il se fût agi d'une promenade au Lido.

Il répondit paisiblement :

— Non, merci. Puis, pendant que Sandynam secouait dans un cendrier le fourneau de sa pipe, il ajouta : — Vous désirez étudier les progrès de l'impérialisme?

Son ami le regarda :

— Vous me raillez, ou vous manquez de perspicacité.

Sandynam parlait avec application quand il usait de la langue française.

— Vous devez savoir que la politique est pour moi une toute petite chose actuellement : je ne lui reconnaîtrai une valeur comme art que le jour où elle s'appuiera sur une étiologie; la sociologie, de même que la médecine, reste empirique tant que la biologie ne l'étaye pas.

— Alors?

— Je vais à Worcester dans le Massachusetts voir Stanley Hall à l'Université Clark.

Richard Sandynam était sorti quinze ans plus tôt de Cambridge après y avoir sérieusement travaillé, ce qui est moins rare qu'on ne le pense généralement. Il continua à étudier pour son plaisir, à l'Université de Londres d'abord, puis il emporta ce goût de la lecture en Asie, et la philosophie gardant ses préférences, il était resté parfois pendant les courtes nuits étoilées, dans la région des hauts plateaux qui domine le fleuve sacré de l'Inde, à méditer sur les systèmes qui ont passionné les hommes. Il avait accepté un poste dans les services auxiliaires, car il ne croyait pas devoir frustrer son pays des énergies qu'il sentait en lui, tant que ses résolutions ne seraient pas nettement établies. Il s'efforçait donc d'être utile sous une

forme effective. Il lut prodigieusement, en cultivant ses muscles et en matant son caractère parfois trop impérieux. Ce double travail l'affermit dans sa vision du monde et du rôle qu'il pouvait y jouer. Il était un disciple de Spencer, près de qui il avait passé à différentes reprises des heures réconfortantes; il en avait reçu une foi vigoureuse dans la méthode expérimentale et, abandonnant la métaphysique, il chercha dès lors quelle contribution il pouvait apporter aux sciences psychologiques, telles que les avait conçues l'auteur de l'*Introduction à la science sociale.*

La philosophie ne valait, pour lui, que si elle était susceptible d'engendrer une action immédiate et d'entrer rapidement dans la voie des réalisations. Il ne faudrait pas entendre par là qu'il fût un esprit impatient et superficiel, mais les spéculations pures ne l'eussent pas satisfait : il avait besoin d'agir dans le sens direct de ses pensées. Il estimait aussi que rien n'est indifférent de ce qu'on tente dans l'intérêt sacré de la science, et consacrer sa vie à un effort obscur dont il verrait la genèse dans une grande idée et la tendance dans l'orientation indiquée par ceux qui sont les précurseurs, lui paraissait une chose digne.

Il ne lui répugnait pas que son geste passât inaperçu des témoins immédiats, pourvu qu'il gardât la conviction de sa valeur dans la lente évolution de l'humanité : être imperceptible n'équivalait pas pour lui à ne pas être. Il espérait représenter un élément infime mais réel dans la solution approchée du problème. Sa race ici le servait merveilleusement en lui permettant l'endurance et la confiance en soi.

Quand il eut fixé ce point capital, plusieurs voies se

présentèrent, car sur les deux continents des laboratoires s'élèvent, où des savants instituent chaque jour des expériences ignorées du vulgaire. La psychologie comparée lui sembla une des pierres angulaires de la sociologie de l'avenir, puisque par elle on pouvait espérer de fonder une étiologie. De plus, elle était appelée à faire passer relativement vite dans les mœurs, à travers les législatures, les découvertes qu'elle ferait. Il chercha donc scrupuleusement à quelle branche il appliquerait son esprit : le premier résultat de cet examen fut de le ramener en Europe, où il fit sa médecine. Allait-il se livrer à la psychologie pathologique, suivre des maîtres comme Ribot? Il hésita, mais quelques circonstances extérieures vinrent l'éclairer et le fixer.

Un de ses anciens amis de Cambridge, qui professait à Harrow, tomba malade; un hasard les ayant rapprochés à ce moment, il consentit à le suppléer pendant un « terme ». Par curiosité, Sandynam vécut donc trois mois comme maître dans ce « public school » où il avait été élevé. Le point de vue différait sensiblement et l'aventure l'instruisit. En présence de ces enfants, de sérieuses questions assaillirent son esprit : d'où venaient ces garçons de quatorze à dix-huit ans, et où les conduisait leur passage à Harrow? Le problème d'une éducation raisonnée se dressait devant lui, riche de toutes ses conséquences sociales. Quand il quitta ses élèves de rencontre, Sandynam était résolu : la psychologie infantile l'avait conquis.

Il mit dix années à se documenter studieusement et refusa une chaire qu'on lui offrit pour exposer ses principes. Son rêve était autre part.

Claude attendait toujours que Richard s'expliquât. Celui-ci poursuivit, après un instant de recueillement :

— L'Amérique mérite notre respect à différents égards, mais particulièrement pour la diligence avec laquelle elle entre dans les vues des maîtres qu'elle adopte. C'est en Europe que les philosophes ont commencé de s'intéresser à l'enfance, et les noms de Spencer, de Preyer, de James Sully, de Perez sont, dans cette voie encore obscure, des flambeaux lumineux; mais c'est dans le Nouveau Monde que nous rencontrons les premiers essais d'application de leurs théories. Barnes, à l'université Leland Stanford, nous a donné déjà d'intéressants résultats; mais nous devons reconnaître Stanley Hall comme le promoteur des études philosophiques de l'enfant aux Etats-Unis.

C'est sous son inspiration que l'on a établi, à l'école normale de Worcester, une expérimentation quotidienne qui dure depuis vingt ans et au courant de laquelle nous sommes tenus périodiquement par des comptes rendus provisoires. L'esprit de l'entreprise me séduit par sa modestie : aucune hâte intempestive, ceux qui l'ont conçue et ceux qui la continuent parlent avec simplicité de cent ou deux cents ans d'efforts incessants, pour acquérir le droit de déposer des conclusions valables. Tout se résume dans une attention profonde : des maîtres avertis scrutent les jeux et le travail à l'insu des sujets, sans préoccupation de morale immédiate; ils recueillent également tous les propos significatifs avec l'impartialité du savant; ils collectionnent les faits, les cataloguent sous des rubriques diverses, sans les rattacher à aucune loi hâtive. L'intention qui préside à cette sérieuse et

patiente besogne est dégagée de toute doctrine philosophique; c'est simplement une vaste compilation où des êtres remplacent des textes, et qui prétend fournir d'inestimables matériaux sur quoi s'exerceront des cerveaux plus denses et susceptibles de fortes généralisations.

Claude regardait Sandynam, et prenait plaisir à le voir développer gravement ses convictions. Celui-ci acheva :

— Vous ne devez pas vous étonner que je désire m'entretenir avec Stanley Hall?

— Certainement pas, et je vous approuve.

— Vous m'accompagnez, alors?

— Non. Nous avons souvent discuté vos idées; je ne suis pas encore convaincu comme je veux l'être pour m'y associer.

— Que leur reprochez-vous?

— J'ai peur d'un échec.

— Claude, vous marquez ainsi vivement la différence essentielle de nos races. Vous exigez d'une entreprise qu'elle vous garantisse la gloire avec quatre-vingt-dix chances sur cent : nous avons l'audace de l'affronter avec dix probabilités seulement, quelquefois moins. C'est pourquoi la France répugne à la colonisation et refuse ses capitaux à toute hypothèse industrielle : mauvaise posture à ce moment de notre évolution. Vous dénaturez le sens d'une défaite ou l'exagérez : chez nous, elle n'est jamais définitive et nous sommes fiers que l'idée de combat parcoure maintenant le monde, sous le vocable de « struggle ».

— Etre vaincu, c'est toujours être amoindri.

— Je ne suis pas certain que vous ayez raison, par-

ticulièrement sur le terrain où nous nous tenons : aucune œuvre loyalement tentée n'est stérile, même si elle avorte; elle sert l'individu et la société comme un exemple d'abord, puis il est faux ensuite qu'elle n'ait rien réalisé : elle représentera toujours, dans une certaine voie, une tentative instructive dont profiteront ceux qui la surveilleront.

— On ne peut pas toujours voir la question sous un angle aussi désintéressé.

— Il faut cependant se dégager de l'idée de succès personnel quand on prétend chercher pour un avenir quelquefois lointain et garder sa foi en situant son effort dans la noble série des élans humains vers l'idéal.

Le projet de Sandynam était de fonder une manière de laboratoire psychologique où l'on étudierait sur de jeunes êtres pensants comme sur des corps inorganiques. — L'enfant, avait-il coutume de répéter, n'est qu'un « embryon social », une cellule aux prodigieuses virtualités. Pouvons-nous quelque chose pour sa maturation?

— L'idéal, expliquait-il à Claude, qui l'écoutait captivé par la rigoureuse logique de son principe, serait une sorte de haras pour le perfectionnement de l'espèce, où les types, judicieusement sélectionnés et entraînés, pourraient être unis plus tard entre eux suivant leurs sympathies et seraient capables, après plusieurs générations, de fournir une donnée intéressante, infirmant ou confirmant l'hypothèse psychologique primitive : l'état actuel de la société ne nous autorise pas à espérer cette fondation.

— Il serait, au reste, téméraire d'escompter sa vitalité.

— Pourquoi? L'animal humain est une matière plastique comme une autre : il faut seulement trouver le traitement qui lui convient. Ce qui retiendra longtemps ces vérités dans le domaine des rêves généreux, c'est la pression incessante que fait la masse brutale sur les quelques cerveaux qui pensent. Ceux-ci, cependant, se dégageront de l'étreinte des foules, comme l'homme raisonnable d'aujourd'hui s'est délivré jadis, dans la vigoureuse compétition des espèces qui aspiraient à une primauté. Le drame de la préhistoire se continue toujours; notre orgueil seul nous engage à le reléguer avant les anciennes civilisations.

— J'aime en vous, Sandy, cette froide ardeur qui vous évite d'être lyrique là où je ne saurais me contenir.

— Affaire de constitution; nos ancêtres se nourrirent différemment, rien de plus.

Et reprenant la suite de ses pensées :

— Il s'agit simplement, pour moi, de répéter, en la modifiant, en la perfectionnant si je puis, l'expérience de Worcester. Le point délicat sur lequel nous engageons davantage notre responsabilité est que des hommes qui auraient subi une éducation intégrale s'adaptent cependant sans dommage à une société sur quoi ils anticiperont. Spencer a indiqué le conflit possible.

— Elle se chargera vite de leur faire oublier vos principes.

— Vous parlez légèrement. On ne s'affranchit jamais d'une influence acceptée : ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été. Aujourd'hui est fait d'hier et vous l'y trouverez tout entier, sous quelque forme que ce soit.

Puis, regardant Claude :

— Pourquoi vous défendez-vous aujourd'hui plus vigoureusement contre mes idées?

Claude ne perdit pas son sang-froid :

— Elles me paraissent peut-être plus chimériques dans une vie si instinctive.

— Où prenez-vous que nous serons en dehors de la vie? Quand nous aurons choisi un certain nombre de parents avertis de nos projets, et en accord avec eux, qu'ils nous auront fourni sur chaque enfant qu'ils nous confieront un dossier intelligent sur ses hérédités prochaines, nous les éduquerons de la façon la plus normale, nous rapprochant, dans la mesure du possible, des desiderata des philosophes dont je vous ai parlé. Ceci sera une part du travail; l'autre, à certains égards la plus importante, sera l'observation à laquelle nous les soumettrons à leur insu. Instruits par ces fiches que nous procureront ces auxiliaires dévoués à notre cause, nous les considérerons dans leurs rapports avec leurs familles, leur race, leur espèce, nous pourrons, avec moins de fantaisie, trouver la justification de leurs paroles et de leurs actes, agir sur eux en connaissance plus intime du sujet, vérifier nos pronostics, faire varier les effets de certaines expériences en changeant les données. Les émotions, les sentiments, les raisonnements pourront être plus aisément disséqués, poursuivis dans leur genèse, modifiés dans leurs développements. Nous apporterons ainsi notre tribut à la science dont nous nous reconnaissons les adeptes.

— Mais où sera le résultat pratique?

— En dehors de ce travail de préparation que nous ferons pour l'avenir, et cela de façon certaine,

nous servirons ces êtres en les aidant à voir en eux et autour d'eux avec un esprit plus juste. Ne rendrions-nous qu'un seul homme conscient de son origine, de ses forces et de sa destinée, que notre œuvre, sous ce rapport, ne serait pas vaine, car il pourrait, à son tour, devenir dans la cité future un élément productif.

Claude s'était levé; il marchait de long en large.

— Je ne me vois pas en pédagogue.

— Qualifiez comme il vous plaira la fonction; elle peut être utile, cela suffit à la légitimer.

Puis, attaquant son ami directement :

— Vos critiques se réduisent à une simple répugnance devant l'action.

— Permettez, Sandy, vous jugez un peu vite.

— Vous en convenez vous-même, dans une humeur différente. La vérité est que, depuis votre sortie des écoles, vous vivez dans une nonchalance élégante, que vous ornez du nom de dilettantisme, pour ne pas vous humilier. Vous me blâmez souvent de m'intéresser à des choses élémentaires; c'est que, pour moi, rien n'est insignifiant ni petit; ce détachement affecté des émotions primitives et des spectacles à fleur de terre est un signe d'impuissance : on ne quintessencie pas en vain.

— Sandy, vous allez me dire des choses désagréables.

— Mon amitié vous les doit. Il faut agir, voyez-vous, et non former de belles imaginations pour le plaisir unique d'y mirer nos virtuosités, agir intelligemment, si possible, mais agir. Une pensée n'a pas donné sa mesure si elle n'aboutit pas plus ou moins rapidement à un geste : sa valeur sera en proportion

de l'ampleur de ce geste. Nous possédons tous une certaine quantité d'énergie, l'important est de trouver son point d'application : s'il est en harmonie avec notre organisme, le déchet est insignifiant; s'il est faux, nous dispersons nos forces sans profit.

Claude sourit.

— Là gît la difficulté : je n'ai apparemment pas encore trouvé ce point essentiel.

— L'avez-vous cherché?

— Qui sait?... sans en avoir l'air.

— Ne raillez pas, l'ironie tue la foi. Remarquez, Claude, que je vous prêche dans votre intérêt, non pour moi : tel que vous êtes en ce moment, je ne puis vous utiliser.

— Vous me flattez.

— Il faut, en effet, équilibrer sa propre vie, avant d'aspirer à aider les autres. Vous pourrez être un excellent auxiliaire lorsque vous aurez renoncé à certaines complexités littéraires, et surtout dépouillé un égoïsme encore puéril; méditez parfois la phrase de Fichte : « Il n'y a qu'une seule vertu, s'oublier soi-même, en tant que personne; un seul vice, celui de penser à soi. »

Claude considérait maintenant les fleurs du tapis.

— Je ne sais pas.

— Vous êtes, en ce moment, une dupe de vous ou des autres. Vos maîtres d'égotisme vous ont induit en erreur ou vous les avez mal compris. Tout ceci n'est qu'une attitude de jeunesse dans laquelle il ne convient pas de s'attarder. S'il vous plaît, en effet, de descendre avec moins de complaisance orgueilleuse au fond de ce « moi » que vous cultivez avec dilection, vous y trouverez la société. Il n'est qu'un produit de

cette vie organisée dont nous jouissons et les civilisations révolues sont responsables de sa constitution. En tant que personnalité, il est éphémère et emprunté, vous restez le débiteur d'autrui en raison directe de sa capacité. Réfléchissez-y avec humilité, la collectivité nous gouverne dans nos sensations les plus intimes; ayez pour elle quelque gratitude, préparez dans votre mesure les « moi » de l'avenir.

Claude goûtait malgré lui que ces déductions de philosophie lui fussent appliquées avec une vraisemblance de justice. Sandynam acheva :

— Si la vie que je vous propose n'a pas vos préférences, ne la suivez pas, mais dépensez-vous sous une forme quelconque. Soyez Patrick Doyle, sir Hugh Rendal, soyez Michel Rimbaud au besoin, mais ne limitez pas votre vie à la déprimante analyse de vos multiples émotions. Les individus, comme les peuples, s'affaiblissent par excès de cérébralité : c'est la caractéristique de la génération française à laquelle vous appartenez; vous avez tous subi une intoxication philosophico-littéraire qui anesthésie chez vous le sens de l'action.

Claude s'était approché de la fenêtre et regardait la pluie tomber sur les trois arbres de la cour et dans la vasque de malachite : il se dégageait de ces façades aux colonnes de marbre, de ces larges dalles polies par l'eau, de ces fenêtres proches et closes, une mélancolie aiguë qui le transperça. Il était vraiment trop sensible à toutes les influences qui passaient autour de lui : Sandynam avait raison. Il se tourna vers son ami, qui bourrait de nouveau sa pipe, mais, comme il allait parler, celui-ci l'arrêta.

— Permettez-moi d'ajouter une chose plus personnelle et que notre grande confiance réciproque m'engage seule d'oser. Il est souvent imprudent de tenter certaines expériences sur soi, Claude; il est coupable d'y entraîner des innocents. Ne me répondez pas, parlons d'autre chose, je vous prie.

Et le plus calmement du monde, il donna des détails sur son prochain voyage.

Cette conversation, sans avoir peut-être sur Claude l'influence immédiate que Sandynam eût désirée, ne laissa pas de l'impressionner vivement. Les pensées qui avaient été agitées là lui revinrent une à une quand il fut seul; certaines lui parurent générales et il s'en désintéressa; il retint celles que Sandynam lui avait appliquées avec une rude franchise. Un mot le frappa particulièrement dans cet examen, parce qu'il mettait son orgueil à l'épreuve. « Vous êtes une dupe », avait dit son ami. Or, Claude avait toujours pris un soin intime de ne pas mériter à ses yeux ce qualificatif amoindrissant. Il n'avait aucun souci qu'on s'évertuât à le tromper, il laissait à ses adversaires la confiance de ces médiocres victoires, pourvu qu'au fond de son esprit il pût sourire de leur crédulité et garder sa sécurité.

Il avait, très jeune, par timidité, par sauvagerie, vécu sur une défensive instinctive qu'il avait, avec le temps, transformée en une discipline mentale. Il voulait bien que d'autres livrassent à ses investigations le secret de leurs cœurs, il aimait à provoquer les confidences, pour y saisir plus que l'interlocuteur ne croyait découvrir, mais il répugnait au dernier point à révéler de lui autre chose que des théories imper-

sonnelles et variables. Il se complaisait à caresser en lui de belles choses, des rêves morts, espérances effarouchées, que le monde ne devait pas savoir. Il se défiait d'autrui par mépris certainement, mais aussi parce qu'il estimait qu'il est des tremblements de l'âme, des joies et des tristesses qu'il convient de dérober à ses meilleurs amis, et qu'on doit emporter un jour dans la mort sans que nul les ait soupçonnées, trésors ineffables et mystérieux, que nous rendons à l'infini d'où peut-être nous les avons reçus.

L'autre phrase qui l'agitait était la dernière que Sandynam eût prononcée, l'intention en était évidente, et son ami avait remarqué son assiduité près de Mme de Gerville. L'avertissement de tout autre l'eût blessé, mais de Sandynam, il l'avait tacitement accepté, certain qu'aucune autre allusion ne serait jamais faite à ce sujet, quelle que fût la tournure que prendraient les événements.

Il avait revu Mme de Gerville deux jours après leur excursion à Chioggia, à bord de la *Néria*, où Mme du Housseaux donnait un grand déjeuner d'adieu, avant que le yacht ne levât l'ancre pour la Grèce. La jeune femme, ce jour-là, lui avait fait un accueil correct; il avait essayé de lire dans ses yeux, y cherchant un signe de rancune ou de reconnaissance; elle ne fit rien paraître de tel et il dut hésiter à se glorifier ou à se plaindre. Après le déjeuner, il tenta de la rejoindre sur le pont, mais il venait à peine de l'aborder que César Barberini, avec un plaisir malicieux, s'interposa et le priva de cette chance de s'expliquer. Il quitta la *Néria* avec humeur, indécis, le cœur affadi de vagues regrets, mal disposé à pousser plus loin son enquête.

Or, maintenant, après avoir entendu Sandynam, il inclinait à précipiter son départ de Venise. Mai allait finir, il était saturé de sensations voluptueuses et cruelles que la ville lui avait généreusement versées, il avait esquissé un roman amoureux; n'était-ce pas le moment propice pour s'enfuir? Quelques jours de plus n'allaient-ils pas lui faire perdre de si beaux profits, connaître le dégoût ou le laisser s'enlizer dans une situation critique? S'il aimait Mme de Gerville, il le vérifierait mieux dans l'absence; si son esprit, au contraire, avait leurré son cœur, il était plus honnête de ne pas lui laisser de plus longues illusions. Il pouvait encore se détacher d'elle; la prudence lui ordonnait de ne pas attendre demain; enfin, dernier argument qu'il n'acceptait qu'en badinant, peut-être pour n'avoir pas à en rougir, en disparaissant il lui devenait plus précieux; elle croirait qu'il ne l'aimait pas, elle souffrirait un peu sans doute et son amour en grandirait.

C'est en ces dispositions qu'il s'éveilla le lendemain. Il pleuvait toujours, le ciel était immuablement gris, les parapluies se pressaient dans les calles étroites comme de noires et brillantes tortues; les gondoliers avaient arboré le « felze ». Claude sortit après le déjeuner. Tout le matin il avait poussé sa méditation dans le sens de la veille et ses conclusions se fortifiaient. Il marcha jusqu'à la piazza San Marco; le large parvis était glissant, les maisons privées de soleil se transformaient, et ici, plus vivement, en face de la polychromie de Saint-Marc, le désaccord de l'atmosphère et des édifices éclatait; les mosaïques étaient mortes, les marbres éteints, les ors fanés, et, sur le ciel gris et bas, les cinq blanches coupoles per-

daient leur valeur, s'estompaient, faisaient figure d'exilées.

Et cependant, songeait Claude en hélant une gondole au quai des Esclavons, c'est peut-être un préjugé d'exiger de cette cité une telle intensité de lumière et de couleur; aujourd'hui c'est la Venise de Canaletto et non celle de Ziem.

En face de lui, Saint-Georges-Majeur avait une autre physionomie qu'à l'accoutumée. Par l'étroite fenêtre du « felze », Claude considérait l'eau d'un vert cendreux; ceci encore manquait à l'image familière de la lagune.

Au Lido, il dédaigna l'unique tramway et suivit la courte avenue que bordaient quelques villas modernes et dans le style le plus affligeant; la présence d'arbres, autour de ces chalets, lui restituait l'apparence d'un boulevard banal et récemment ouvert dans une localité de la banlieue parisienne. Comme il parvenait au casino la pluie fit trêve; après deux kiosques où des femmes ennuyées s'assoupissaient derrière un étalage de dentelles modernes, l'immense salle nue et humide, triste affreusement dans ce jour brumeux, saisit Claude; quelques consommateurs héroïques parlaient bas à des tables et, au centre, sur un îlot de planches et de fausses verdures, un orchestre rouge accordait d'inférieurs violons. Une telle désolation chassa le jeune homme du lieu, il traversa le café et le vent plus âpre claqua une porte derrière lui; il fut sur la grève où s'alignaient des cabines de bain. En face, l'Adriatique, la pleine mer à courtes vagues jaunes, s'étendait sous les nuages, jusqu'à l'horizon noyé dans le brouillard. L'air venait largement, plus

sain, plus robuste que sur la lagune. Claude monta le col de son « overcoat » et goûta d'être à ce point dépaysé. Venise en effet était dépassée, très loin. Cette petite plage, ces cabines sans caractère, dans une telle clarté, c'était un point d'Europe septentrionale, le bord de la Manche ou de l'Océan.

Le flux très faible pouvait tromper un instant comme à l'heure de la marée haute. De si vigoureux contrastes trouvaient toujours Claude docile, il les subissait tout entier, jusqu'à la lassitude. Son cœur quitta l'Italie et retourna vers d'autres terres, celles où l'être, au lieu de s'extérioriser dans la vie ambiante, se replie sur soi-même et se fait une joie de sa solitude.

Claude ne se rappela pas, plus tard, combien de temps il demeura ainsi, mais quand il reporta les yeux autour de lui, il vit assez près, sur sa droite, une femme enveloppée d'un grand manteau de voyage, coiffée d'un chapeau sombre, dont le voile s'envolait ainsi qu'une aile brisée sous le vent. Elle regardait la mer et sa silhouette lui paraissait familière; quand elle détourna la tête, il reconnut Mme de Gerville. Ils s'abordèrent sans embarras, puisque chacun d'eux savait qu'il était venu sans préméditation. Ils se sourirent avec un peu de mélancolie, comme s'ils se fussent revus après un long temps dans un pays étranger. Ils avouèrent l'impression et ce goût de solitude qui les avait conduits au Lido par ce même après-midi si pareil aux derniers jours d'automne. Claude indiqua la mer que le vent crêtait de petites vagues blanches.

— Elle n'appartient pas à un paysage plutôt qu'à un autre, elle leur confère à tous, dès qu'elle en approche, la même majesté, elle héroïse les terres les

plus dénuées de pittoresque, car elle garde le secret des horreurs sublimes.

— Vous l'aimez beaucoup?

— Beaucoup.

Puis ils se turent, peut-être pour vérifier la profondeur de ce sentiment. Entre eux, après cette constatation facile, allait sans doute se lever la gêne d'un souvenir violent. Claude le croyait, bien que Mme de Gerville fût paisible près de lui. Avait-elle oublié? L'humiliation eût été cruelle. C'était une étrange situation que celle de cette jeune femme et de cet homme qui s'étaient avancés sur la voie fleurie jusqu'à ce geste significatif et qui n'osaient plus y faire allusion pour des motifs différents. La perspicacité de Claude se trouva en défaut et l'alternative où sa pensée se débattait l'énervait. Pour en sortir, il dit, en regardant son interlocutrice en face :

— Ce temps est désespérant pour certains; je l'apprécie, au contraire, car il enveloppe mon départ d'une atmosphère attendrissante.

— Vous partez?

Elle dit cela seulement, mais sa voix, son regard, la lassitude subite qui tomba sur ses faibles épaules, le tressaillement de ses mains, Claude cueillit tout avec enivrement. — Ah! l'émouvante éloquence, supérieure aux paroles et aux larmes! — La tristesse intense de la mer et du ciel furent moindres que celle de son âme apparue sur son visage; la désolation des choses sembla se concentrer en elle; elle dépassa le paysage de toute son humanité blessée.

L'orgueil de Claude lui-même céda, une pitié plus forte que la victoire l'envahit, il dut se roidir pour

ne pas prendre cette femme douloureuse sur son cœur et l'apaiser. Les vagues mouraient à leurs pieds, sur les galets brillants, avec un bruit égal et monotone qui se répétait au long de la grève déserte.

Tous deux paraissaient l'écouter comme la plainte de leur propre vie. Mme de Gerville reprit enfin :

— Vous avez raison. Venise après mai n'est plus guère habitable pour nous.

Elle articulait laborieusement ces mots que sa pensée ne lui fournissait pas. Claude admira grandement qu'en cette circonstance elle eût la dignité de réciter une formule qui devait leur permettre d'achever l'entretien, mais il fut en même temps frappé de l'affront qu'il lui faisait. Il avait baisé l'autre jour ces mêmes lèvres qu'il obligeait maintenant à la défendre si péniblement. Quelle folie l'avait saisi alors, ou quelle cruauté stupide l'incitait aujourd'hui à chercher froidement le sens qu'elle avait donné à cette caresse hardie? N'allait-elle pas le haïr de l'abaissement où il la réduisait? Il eut honte de soi, les meilleurs désirs se pressèrent contre son front; il devait lui dire qu'il ne méritait pas d'être aimé ainsi. Mais de quel droit? Rien ne l'y autorisait; elle pouvait le railler d'une si vive fatuité. Alors il répondit simplement :

— Venise va être rendue à l'Italie, les élites cosmopolites vont l'abandonner jusqu'à l'automne et c'est peut-être une faute de les imiter; la vie sociale a malheureusement ses exigences. Vous-même, madame, n'allez-vous pas rentrer à Paris?

Il attendit qu'elle lui dît combien elle serait heureuse de l'y voir, mais elle ne pouvait feindre aucune comédie.

— Oui, sans doute, nous pensons rentrer par Milan.

Il négligea, comme il eût fait tout autre jour, de la documenter sur ce lieu; son érudition le déserta devant cette délicate figure qui ne pouvait surmonter son trouble. Il crut alors pouvoir dire :

— Je suis venu souvent à Venise, madame, et je l'ai quittée chaque fois charmé de son accueil; laissez-moi vous dire cependant que j'emporte aujourd'hui quelque chose de plus...

Mais elle étendit la main vers lui d'un geste suppliant et le regardant avec une fierté douloureuse, elle l'interrompit :

— Je vous en prie, épargnez-moi, monsieur. Je ne vous surprendrai pas en vous disant combien je diffère des femmes que vous rencontrez chaque jour. Il est des jeux bizarres où je suis malhabile, vous n'avez pu manquer de vous en apercevoir, faites-moi donc...

— ... l'amitié, proposa Claude en s'efforçant de sourire.

— ... Non, simplement l'honneur de ne me mêler en rien à vos souvenirs de Venise.

Ces paroles rendirent à Claude toute sa possession de lui-même.

— Je n'ai qu'à m'incliner, madame, devant une dureté qui n'est qu'une justice; soyez cependant assurée que je ne vous ai confondue avec aucune. C'est parce que vous n'êtes pas semblable à tant d'autres que j'ai pris plaisir à respirer près de vous le parfum enivrant de Venise. Croyez à mes regrets, et faites-moi la seule grâce de m'oublier très vite.

Ayant satisfait par ces lieux communs ce que

réclamait l'attitude offensée de Mme de Gerville, il fit sur elle une dernière tentative loyale.

— En face de cette mer, dont l'éternité donne à nos chétives actions leur valeur, il m'a souvent paru que la pitié était la meilleure compréhension du monde; nous sommes, en effet, de bien pauvres rebelles, puisque nos révoltes n'atteignent jamais la mort. Pourquoi aigrir nos cœurs d'inimitiés qui sont lourdes à porter? Laissons tomber nos rancunes comme d'inutiles et déprimants fardeaux; imitons filialement la nature indifférente qui se développe hors de telles importunités.

Appliquons-nous modestement ces idées, madame; nos destins nous ont un jour rapprochés dans ce lieu d'élection passionné où tant de cœurs illustres et obscurs crurent apaiser leurs énergies d'aimer; nous nous sommes sentis leurs frères et nous avons osé nous regarder en face, chercher sur nos visages l'émotion que déterminaient en nous ces nobles spectacles. Il n'y a là ni faute ni humiliation. Nous avons mis nos pas dans l'empreinte des leurs, nos mains se sont appuyées là où ils posèrent leurs mains, nos yeux ont réfléchi la même lumière que les leurs; devons-nous nous étonner et nous en vouloir parce que nos cœurs ont frissonné au souffle qui passa sur leur cœur? Ne nous méprisons de rien, madame, nous fûmes ici deux sensibilités dociles, deux intelligences averties qui s'écoutèrent vivre un moment. Nos mains fiévreuses nous confirmèrent parfois cet émoi de nos âmes et nous garantirent notre sincérité. S'il ne vous convient pas de vous en réjouir, ne faites rien plus que de laisser mourir en vous ce mirage d'un jour. Nous devons à Venise de nous séparer sans amer-

tume, elle nous a beaucoup donné, je vous assure.

— Je lui rendrais tout volontiers.

— N'est-il pas meilleur d'accrocher nous aussi, sous ses portiques de marbre, notre couronne fleurie en signe de gratitude.

— J'admire vraiment, monsieur Mallet, que la poésie ne vous abandonne jamais. Vous ressemblez trop à Gœthe par cette dextérité à distraire votre esprit.

— L'homme qui cherche à se consoler, madame, est celui qui a quelque chagrin. Prouvez-moi que vous m'avez pardonné en me permettant de vous reconduire chez vous, comme ce premier matin où je vous rencontrai à San Giorgio degli Schiavoni : j'avais déjà besoin de votre indulgence.

Comme elle ne refusait pas, il s'en autorisa pour l'accompagner. Ils quittèrent la grève, traversant la salle du casino, et s'assirent dans le tramway, car la pluie avait repris, fine, inexorable. Au quai, ils montèrent dans une gondole. Claude ne parlait pas ; en vérité il était gêné de cette douleur voisine dont il se sentait l'artisan et à quoi toute délicatesse lui interdisait pour le moment de porter remède. Son triomphe en fut empoisonné et, pour la première fois peut-être en présence de Mme de Gerville, il s'oublia pour ne penser qu'à elle. En face de San Lazzaro, cependant, il se rappela sa visite du mois passé, le calme de cette retraite à présent brouillée de pluie, l'heure de paix qu'il avait vécue au long de ces allées fleuries sous le ciel bleu. — « Tout ce qui n'agit pas est déjà très près de la mort. » — Ces paroles du pâle et doux Arménien, prononcées sur le seuil du monastère devant Venise

silencieuse et parée de lumière, traversèrent son esprit et joignirent le discours de Sandynam : leur accord lui plut et il se réserva d'y songer.

Quand la gondole entra dans le rio dei Mendicanti, Claude, que le temps pressait, s'adressa à Hélène de Gerville :

— Vous ne m'avez pas dit que vous me pardonniez?

— Cela n'ajoutera rien à votre satisfaction intime.

— Pourquoi nous séparer ainsi, qui sait si jamais nous nous reverrons? — Il appuya avec intention sur cette hypothèse désespérante. — J'aimerais, si par hasard mon souvenir revient un jour vers vous, savoir que vous ne conservez aucune pensée mauvaise à mon égard.

Elle le regarda et dit avec une pitié presque narquoise :

— Votre quiétude ne serait pas troublée de si peu de chose.

— Vous n'avez pas le droit d'en juger.

Ils ne distinguaient plus leur visage si proche dans l'étroite chambre du « felze »; Claude fut tenté de saisir la main de Mme de Gerville et de la couvrir de baisers fous. Mais eût-elle compris que lui aussi l'aimait et s'éloignait d'elle, par égoïsme peut-être, mais par honnêteté également? Elle n'eût imputé cet élan qu'à des motifs sans noblesse. Ils achevèrent le trajet sans parler; sur le perron, elle dit : « Merci. »

— Faut-il entendre que vous m'avez pardonné?

Elle lui tendit une dernière fois la main.

— Oublions Venise et nous, c'est le meilleur parti où nous puissions nous résoudre.

Mais ses yeux et sa voix la trahirent encore. Claude

s'inclina sur cette petite main qui tremblait et la baisa respectueusement. Elle venait de préparer l'attitude du jeune homme pour le jour où ils se retrouveraient.

Cette impression se dispersa cependant et Claude n'eut plus qu'un horrible malaise de l'âme, une seule pensée : fuir Venise où il laissait cette femme triste, vers qui demain il reviendrait s'il restait. Peut-être en effet, n'était-elle pas pour lui, être compliqué, artificiel, que ses nerfs et une civilisation avancée accablaient; il lui avait déjà fait du mal, il méditait involontairement de lui en faire encore. Un tel amour convenait-il à cette exquise créature, généreuse et simple comme un enfant?

Dans le vestibule du palazzo Sperelli, il rencontra César Barberini et Mlle Durozier qui rentraient; leur intimité croissait, sous les commentaires indulgents ou hostiles. Claude les regarda : ceux-là ne s'embarrassaient d'aucune subtilité, ils vivaient allégrement. Le jeune homme, en montant l'escalier, craignit qu'ils ne lui fussent par là supérieurs.

VIII

Claude monta sans hâte l'escalier de l'Opéra; il était neuf heures, le rideau venait de tomber sur le premier acte des *Maîtres chanteurs*; le public des galeries envahissait le foyer. Le jeune homme gagna la loge qui fait face à celle de la direction. A peine sur la scène, il fut saisi par la fraîcheur du haut vaisseau sonore tout résonnant d'appels et des heurts mats des portants. La cathédrale disloquée se dispersait rapidement, la toile de fond remontait vers les frises, les murailles latérales reculaient avec un tremblement qui les faisait frissonner sur leurs cadres de bois, des machinistes passaient avec des accessoires, un dernier figurant en pourpoint disparaissait au tournant d'un escalier.

Déjà, les maisons de Nuremberg s'avançaient de chaque côté, délimitant la place; l'échoppe de Sachs se bâtissait méthodiquement au premier plan, et, des hauteurs où s'allumaient les herses, descendaient des pans du ciel, agités d'un courant d'air.

Claude embrassa d'un coup d'œil cette activité amusante qui lui offrait un habile raccourci de la division du travail. Les électriciens établissaient les contacts à l'aide de câbles issus du plancher dont les

rainures s'ouvraient et se fermaient selon les besoins. Claude se glissa entre deux portants : le décor l'enserra. Il était sur la place d'une petite ville allemande de jadis : les maisons s'étageaient pittoresquement en trompe-l'œil vers l'horizon. Ainsi vu de très près, dans la grande ombre du rideau, l'ensemble était sans relief, factice et morne. Un homme, armé d'un entonnoir, abattait la poussière en traçant par terre des huit humides.

Claude se tourna vers la baignoire de la comtesse de Virieux devant laquelle deux hommes se tenaient debout. La tristesse de leurs habits noirs et de leurs chapeaux ajoutait à la convention du lieu. Le jeune homme reconnut Duclos, le grave critique théâtral qui, dans une docte feuille du soir, fixait hebdomadairement l'opinion de Paris, suivant l'état de ses digestions. Près de lui, Saint-Réal, un jeune auteur dramatique dont la collaboration avec Flicher n'avait connu que le succès; leur dernière pièce venait de doubler la centième. Comme il approchait, Claude entendit la comtesse demander :

— Est-ce vrai. ce que j'ai lu ce matin dans mon journal : vous avez trois actes prêts pour la rentrée?

— Nous avons toujours trois actes prêts.

— Heureux homme! murmura Duclos.

Mais la comtesse avait aperçu Claude.

— Je pensais que vous n'alliez pas venir.

Claude s'inclina sur sa main qu'il baisa sans répondre. Dans le fond de la loge, il reconnut Rimbaud et Mme du Housseaux, arrivés l'avant-veille d'Athènes; Séchal, l'amant de Mme de Virieux, puis encore les

Gallis, un jeune ménage que la comtesse avait produit partout ce printemps.

— C'est vrai, dit Saint-Réal, en frappant sur l'épaule de Claude, d'où viens-tu? On ne te voit plus.

Il s'autorisait d'avoir copié ses versions sur lui à Condorcet, pour le tutoyer.

— J'étais à Venise, répondit Claude, je suis rentré dernièrement.

— Quel paresseux vous faites, ajouta Duclos, vous n'avez pas honte de vous laisser vivre ainsi mollement?

— Et pendant ce temps-là les places se prennent, reprit Saint-Réal.

— Quelles places?

— Toutes, mon vieux; je sais bien, toi, tu n'es pas un arriviste, tu as tort.

— Vous pouvez faire un effort, renchérit le critique, nous donner ce que nous sommes en droit d'attendre de vous. Vous ètes des nôtres et des meilleurs.

Claude eût pu être flatté, s'il n'eût été certain que ces deux hommes ne lui parlaient ainsi que parce qu'ils le considéraient comme un amateur peu dangereux.

— Sans doute, répondit-il, vous avez raison, je pense vaguement à des choses, j'ai plusieurs idées.

— Mon cher, je connais ça, trancha Saint-Réal, on se gargarise d'imaginations, on caresse des fictions, et puis, quand on veut les coucher sur le papier, plus rien, envolé, de la fumée, on a tout usé à se les raconter à soi-même. Mets-toi à ta table demain, salis du papier, c'est bête, mais ça reste, et parfois ça réussit.

Claude le laissa parler, avec un sourire aimable; il ne l'écoutait plus, concentrant son attention sur Jepht, le dessinateur à la mode, qui crayonnait dans l'ombre d'un portant. Sa mince personne, encore amoindrie par le frac, s'appliquait au décor presque comme une tache d'encre; seuls, le col et le plastron glacé accrochaient un éclat de lumière qu'ils reverbéraient sur la face blafarde rasée, un masque brutal où des yeux petits entretenaient une vie agitée. Le chapeau en arrière, découvrant une mèche qui balafrait le front, il levait et abaissait la tête d'un mouvement régulier.

Claude découvrit qu'il exerçait sa verve sur Duclos; mais il n'était pas le seul à s'en être aperçu, le critique averti cambrait la taille avec complaisance, s'obstinant à ne livrer que son profil au caricaturiste. Cette plaisante comédie dépassait en intérêt le petit bruit de Saint-Réal qui continuait à donner des conseils sur un ton de camaraderie protectrice.

Claude voyait dans la personne du dessinateur un produit curieux de la mentalité actuelle où le besoin de réclame fait rechercher comme une faveur de figurer en grotesque auprès des demi-mondaines, des actrices célèbres, des financiers véreux et des jockeys, dans des albums coloriés et coûteux, qu'il est élégant de feuilleter après dîner dans les maisons où l'on se respecte. Un tel déplacement de la vanité amusait Claude et il regretta de ne pouvoir se glisser derrière Jepht et surprendre sous son crayon l'amplification des tares physiques de Duclos, mais le secrétaire passait, affable et important. Sachs vint coller son œil au trou du rideau, salué par les habitués auxquels il répondit avec

dignité. Le régisseur frappa les trois coups avec sérieux, l'orchestre attaqua le prélude du second acte, Saint-Réal et Duclos retournèrent dans la salle, Claude entra dans la loge.

En scène, Sachs dans son échoppe avait saisi un soulier, les figurants se pressaient derrière les portants, le paysage s'animait sous les lumières. Dans la baignoire, Séchal s'était assis derrière sa maîtresse, Mme du Housseaux faisait face à la salle près de Mme Gallis, Rimbaud bâillait sur le canapé du fond. Le rideau monta silencieusement, la rampe jeta son aveuglant éblouissement; Mme du Housseaux leva les écrans.

C'était le dernier vendredi de juin, les abonnés se saluaient en manière d'adieu de loge à loge, on sentait une suprême réunion mondaine avant la dispersion vers les plages, la campagne, les villes d'eaux. Claude, appuyé au mur rouge de la loge où s'inscrivait une glace, laissait errer son regard ennuyé sur cet hémicycle brillant. Il reconnaissait aux premiers fauteuils les fidèles du temple dont les visages vieillissaient d'un hiver à l'autre, tempes parcheminées, cheveux blanchis, les femmes, dans les premières loges, qui représentaient chacune un nom, une fortune, un scandale, et sur qui l'œuvre irréparable du temps se marquait plus gravement en dépit de pénibles artifices. Involontairement, il mettait des noms sur ces masques impassibles, attentifs ou violents.

C'était Parker, le bienveillant milliardaire américain fixé depuis toujours à Paris et dont la générosité les soirs d'ivresse faisait la fortune des garçons de café et des cochers de fiacre. Cinclair, le grand

industriel alourdi par trente ans de triomphe, les yeux disparus dans une bouffissure jaune, dont on disait que lui-même ignorait le nombre de ses faillites; Lacroix, arbitre du bon ton, président d'un club conservateur, qui occupait depuis vingt-cinq ans le même fauteuil entouré du respect des ouvreuses. C'était Beauvoisin, le dernier viveur du second Empire, l'ami du prince de Livry, celui dont la chronique scandaleuse renonçait à récolter les aventures; le vicomte de Baffin, maigre, distingué, dont les mains gantées de blanc tremblaient sur la béquille d'or de sa canne, trois fois pris en flagrant délit de tricherie au cercle; Brochard, le sénateur, dont on murmurait le nom dans chaque compromission politique et que tous escortaient dès qu'il promenait dans les coulisses son ineffable sourire de fauve repu. Chacun connaissait les turpitudes de son voisin et les lui pardonnait, désireux d'une même indulgence, ou indifférent, ayant compris que la vie n'est possible dans une telle société que si l'on sait tout oublier.

Claude les reconnaissait : c'étaient tous ceux qui passent à onze heures aux Acacias, qui paraissent au pesage de Longchamp, se pressent dans les sacristies aux grands mariages et derrière les catafalques illustres; ceux qui chassent à courre dans les forêts historiques de France et qu'on retrouve dans les caravansérails de Suisse et d'Egypte. Il était frappé de leur ressemblance; quelque chose qu'il ne pouvait définir identifiait les individus en une sorte de type synthétique.

Et derrière ces vétérans d'une armée policée, il distinguait les nouvelles recrues, celles d'hier, de

demain, qui combleraient les vides faits par la mort et maintiendraient une physionomie semblable à ces jours traditionnels d'abonnement. Ces gens-là, pensait-il, c'est une part de l'élite intellectuelle d'un pays, ils décrètent, avec la connivence de pontifes élus par eux, qu'un homme a du génie et dispensent la gloire et les honneurs. C'est pour conquérir leurs suffrages que des êtres intelligents se soumettent à des formules conventionnelles, enferment leur cerveau dans un cercle étroit où ils tournent à la manière d'un écureuil captif, gâchent leurs énergies en de médiocres besognes, échangent leur notion surannée de l'honneur contre un murmure de célébrité.

Paris que tout homme de trente ans a rêvé de conquérir était là, posant les conditions du pacte d'alliance, et Claude sentait monter vers lui, avec les harmonies généreuses de l'orchestre, la grande tentation du succès. La voie était ouverte, d'autres y marchaient qui enseignaient la méthode à suivre; il fallait agir dans leur sens. Mais autour de cette minorité triomphante, Claude sentait l'ombre vivante du Paris qui travaille et qui souffre, au delà de quoi c'était maintenant la paisible nuit des campagnes reculées jusqu'aux frontières de France, après lesquelles continuait le monde, le vaste monde au prix de quoi cette salle n'était qu'un point perdu dans l'humanité.

En dépit de lui-même, entraîné par son imagination, il voyait Sandynam en Amérique, curieux et grave; Patrick Doyle, pitoyable et inquiet, retourné dans son comté de l'Irlande, s'efforçant, l'un et l'autre, de faire aboutir leurs idées. A mesure que sa pensée empiétait sur ces terres lointaines, la salle s'obscur-

cissait, se fondait en une masse bourdonnante et confuse. Fallait-il chercher réellement ici sa raison de vivre?

Subitement, le rythme heurté de la sérénade de Beckmesser le ramena à une conscience plus immédiate du lieu : cette discordance savante et imprévue reconquit son attention fugitive. A ce moment Mme du Housseaux se tourna vers Rimbaud et lui murmura quelque chose derrière son éventail; l'académicien se leva et vint se placer en lumière. Dans la loge de la direction, Goupineau, le ministre de l'instruction publique, s'asseyait entre son chef de cabinet et l'administrateur de la maison: des comparses souriant faisaient fond.

— C'est pour le renouvellement du privilège, expliqua Séchal.

— Appelons cela un fait significatif, dit Mme du Housseaux, nous n'aurons pas de nouveaux décors l'an prochain.

Claude considérait Rimbaud qui attendait un regard du ministre pour saluer : les honneurs ne l'avaient pas délié de la servitude, il restait en lui du fonctionnaire. Il avait cependant trouvé, lui aussi, le point d'application de ses énergies, et tous ceux qui étaient là de même; leurs ambitions étaient médiocres, voilà tout. Qu'était-il donc lui-même pour affecter de les mépriser? Ne portait-il pas le même costume conventionnel et triste; ne parlait-il pas leur langage; ne leur était-il pas uni en quelque mesure par des relations communes; n'était-il pas intéressé aux mêmes incidents qui les passionnaient, adultères et divorces célèbres? Il avait respiré depuis l'âge de dix ans la fiévreuse atmosphère de Paris, il avait vu

tomber les ministères et se faire les grandes actrices, il avait assisté aux grèves, aux expositions, aux palinodies du Parlement; il connaissait l'histoire littéraire des quinze dernières années dans ses détails secrets, il avait, malgré une répugnance intime, salué, souri, serré les mains; il était ce soir encore dans cette loge en présence d'un spectacle revu jusqu'à la nausée, l'hôte de gens qu'il évaluait sans ménagements.

Il appartenait par son éducation à cette élite qui limitait instinctivement la civilisation à vingt salons et à trois mille individus qu'elle se plaisait à trouver remarquables parce qu'ils avaient mis en commun leurs intérêts et leurs amitiés sociales. La pauvreté de cette conception artificielle choqua Claude plus vivement, sans qu'il y prît garde. Ne devait-il pas, estimant ainsi ses contemporains, échapper à cette étreinte et tenter d'achever son développement hors ce lieu de veulerie qui le paralysait, au contraire de beaucoup dont il exaltait les appétits?

Le ministre voulut bien apercevoir Rimbaud: celui-ci salua, Goupineau sourit et Claude ne put s'empêcher de se rappeler qu'il avait été sous-préfet de Lesparre; encore un qui justifiait la théorie de Darwin pour la plus grande gloire de la troisième République. Le jeune homme constata à ce propos avec satisfaction que depuis quelques années déjà il ne s'indignait plus, ayant reconnu que ces hommes, pour ne pas professer les mêmes opinions que lui, n'en restaient pas moins de plaisants sujets d'étude. Une si réconfortante évidence l'induisait malheureusement toujours à un acte d'orgueil; il le perçut et s'en consola trop facilement.

La légende wagnérienne se développait tumultueusement. Le jeune homme laissait de nouveau errer son regard sur cette assistance, quand brusquement il l'arrêta sur une loge où il découvrait Mme de Gerville. Il resta un instant à se persuader qu'il n'était pas le jouet d'une ressemblance : elle venait d'arriver sans doute, car il ne l'avait pas remarquée précédemment. L'émotion fut plus intense qu'il ne l'eût supposée. Depuis un mois qu'il l'avait quittée, sa pensée s'était fidèlement reportée aux diverses circonstances de leur vie à Venise, depuis le thé au palazzo Sperelli jusqu'à cet après-midi pluvieux du Lido où ils avaient davantage mis leurs cœurs à nu. Il l'aimait, son esprit et sa chair le proclamaient dans la solitude, il l'aimait avec inquiétude, mais sans avoir rien abdiqué de cette déplaisante autorité du maître.

Il s'était cent fois posé, depuis, l'angoissante question de savoir à quoi il devait se résoudre à son égard, mais la contradiction dont il était victime lui interdisait de se décider. Il avait espéré ce hasard qui le remettrait en présence, et à peine l'eut-il reconnue qu'il eut souci de ne pas paraître l'avoir vue. L'amour était peut-être moins pour lui dans la satisfaction et la confiance que dans le désir et la crainte.

Le rideau tomba parmi les applaudissements, les protagonistes se retirèrent, la scène fut de nouveau envahie par l'armée des machinistes; Claude gagna les couloirs et frappa à la loge de la princesse de Lambeth, d'où il savait découvrir Mme de Gerville. La vieille princesse lui fit bon accueil.

— Vous avez préféré l'Académie, dit-elle.

— Pouvez-vous croire...

— Vous ne sauriez invoquer le charme des coulisses puisqu'il n'y a pas de ballet.

— Si vous me taquinez de parti pris, je me sauve.

— Non, restez, puisque j'ai la bonne fortune de vous posséder.

Claude manœuvrait dans le petit salon qui précédait la loge pour apercevoir la salle. En face de lui, un peu en biais, il découvrait Hélène de Gerville; elle s'était reculée, mais il la tenait toute dans le champ de sa lorgnette, en robe blanche, de forme empire, les épaules nues, avec ce même sautoir de perles qu'il se rappelait l'avoir vue nouer et dénouer nerveusement, un soir, sur l'étroit balcon qui dominait le grand canal. — Aujourd'hui, elle ne portait aucune fleur au corsage, mais dans ses cheveux un peigne de diamants qui mettait par instant son éclat dans l'ombre adoucie de sa loge. Elle s'entretenait avec une femme d'une élégance discrète assise près d'elle; deux hommes en arrière mettaient leurs correctes silhouettes sur le fond rouge.

Bientôt Claude saisit qu'elle cherchait quelqu'un dans la salle; elle promenait négligemment sa lorgnette sur l'orchestre; il s'effaça instinctivement quand elle scruta la corbeille des loges. Elle l'avait vu ou peut-être elle espérait qu'il allait venir, car c'était lui qu'elle cherchait, il n'en douta pas.

Il se tourna vers sa vieille amie, pendant que sa belle-fille menait la conversation avec quelques invités de choix et dit :

— Que penseriez-vous d'un homme qui aime et qui se sait aimé et qui, lorsque l'occasion lui est offerte de rencontrer la femme de ses rêves, se dérobe.

— Vous espérez que je vais vous dire que cet homme est un sot?

— Pas du tout, je vous crois trop fine pour ce jugement superficiel.

— Celui-là est un monsieur dangereux ou une dupe.

— L'alternative est déplaisante.

— Il ne s'agit pas de vous, je suppose, dit la princesse en le regardant malicieusement.

— Naturellement pas, répondit-il sur le même ton badin.

Il constata en même temps qu'Hélène avait laissé tomber sa lorgnette d'un geste découragé. La princesse suivit son regard.

— En amour, voyez-vous, Mallet, la simplicité convient avant tout. Si vous voulez présenter des héros sympathiques, dessinez-les bien près de la nature, sitôt que vous les faites aimer. Ils ne paraîtront bêtes qu'aux imbéciles.

— Vous avez gardé la belle tradition, princesse.

— Ne soyez pas impertinent, vous auriez l'air de prendre mes paroles pour vous. Oui, vraiment, je crois que la jolie façon d'aimer se perd : dans l'agitation qui secoue la jeune génération, hommes et femmes, on n'a plus le temps de ces riens tendres qui remplissaient délicieusement les jours d'autrefois; l'héroïsme amoureux devient moins facile avec le progrès. L'automobile simplifie bien des choses, l'amour aussi peut-être, et c'est dommage. Vous souriez?

— Je vous envie.

— Non, vous me trouvez vieux jeu, vous diriez volontiers que je suis Restauration. Rien de tout cela ne me désobligerait, Mallet, car je suis convaincue

que, tout charmant garçon que vous êtes, tout bon littérateur même, vous êtes condamné à ignorer certaines joies qui font d'aimables souvenirs quand les cheveux sont blancs.

— J'aime votre leçon, j'en apprécie la folle sagesse.

— Pas du tout, vous êtes un égoïste orgueilleux pour qui les femmes sont des servantes ou des joujoux. Comme les petits garçons mal élevés qui tirent sur les bras de leur polichinelle pour voir si ça leur fait mal, vous tentez vos petites épreuves pour voir si l'on sait pleurer : c'est très mal. Il y a des cœurs qui sont comme les jouets délicats et fragiles; ça se casse comme autre chose, Mallet, le cœur d'une femme.

— Cette fois votre perspicacité vous égare, dit Claude, vous improvisez parce que le sujet est séduisant.

Mais il regrettait à part lui que sa vieille amie l'eût deviné par hasard ou par déduction. Qu'eût-elle pensé, cependant, si elle eût su qu'il l'avait poussée à cette attaque contre lui, seulement pour résister à la tentation d'aller trouver Hélène? Lui eût-elle pardonné cette complicité inconsciente, dans le crime qu'elle signalait justement? Il sourit de l'avoir trompée et la rendit à ses hôtes, quand il était trop tard pour que lui-même pût aller saluer Mme de Gerville.

Le rideau s'était relevé sur le troisième acte; il avait repris sa place derrière Mme de Virieux; Hélène l'avait retrouvé.

En hâte, à son retour d'Italie, quand il était certain qu'ils étaient encore à Venise, il avait déposé des cartes à l'hôtel du boulevard Malesherbes. Elle avait tenu ces cartes dans ses mains.

L'acte se poursuivait. Walter exposait son rêve au vieux maître chanteur :

> L'aube pleurait ses perles dans les roses.
> J'étais entré dans un jardin...

Le thème se développait avec ampleur, proclamant l'excellence de l'amour. Pourquoi chercher au delà un prétexte d'activité; il s'offrait sous la plus délicieuse apparence; le cueillir, le respirer, s'en griser jusqu'au vertige et aux larmes, quel plus beau programme de vie? Il enrichirait son cœur, y ferait naître de successifs désirs, marquerait ineffablement les heures de belles causeries, de gestes caressants. Entourer cette âme charmante ainsi qu'un rosier élu, dans un jardin ensoleillé un jour de mai, la voir s'épanouir sous ses baisers comme les fleurs sous la lumière maternelle, suivre les infinies métamorphoses dont elle était susceptible, les provoquer d'une parole, les modifier d'un regard, sentir cette tendresse l'envelopper étroitement, n'était-ce pas être un peu Dieu près d'elle?

Claude n'osait plus lever les yeux vers cette forme blanche accoudée au rebord de la loge; il se défiait, par une suprême clairvoyance, de l'élan qu'il éprouvait. Le ministre avait quitté la baignoire de la direction qui faisait maintenant de l'autre côté de la scène un trou noir; autour de Claude, les visages se détendaient, cessaient pour ainsi dire d'être en représentation, trahissant dans cet abandon leur humanité lasse. Il était onze heures et demie, le jeune homme profita du bref entr'acte qui sépare les deux derniers tableaux pour prendre congé de ses hôtes.

Sur la place de l'Opéra il dut lutter avec son regret

pour ne pas rentrer; il venait de mépriser la fortune. Qui savait quand un tel hasard le mettrait de nouveau en présence d'Hélène? la saison mondaine finissait, demain peut-être elle serait partie pour quelque coin ignoré de la France. Quelle folie le poussait ainsi à braver le destin? Il était temps encore de retourner en arrière, de se trouver près d'elle à la sortie des abonnés, de solliciter la permission d'aller lui présenter ses devoirs. Il resta immobile au milieu de l'agitation nocturne; autour de lui les balcons voisins flambaient sous les annonces mobiles et lumineuses, les automobiles se pressaient vers la rue Scribe, l'entrée du Métropolitain engouffrait et rejetait tour à tour les derniers flots de voyageurs; sous les lueurs crues de l'électricité, des filles jeunes et fanées se livraient à leur affligeant trafic, et, devant le monument de Garnier, les municipaux à cheval découpaient leurs silhouettes officielles.

Une voix plus impérative que la réalité lui ordonna de ne pas céder à cette tentation, affirmant que le jour de leur prochaine rencontre Hélène serait davantage à lui. Il hésita, troublé entre ces deux sollicitations : la témérité l'emporta un instant, il hâta le pas dans la direction de la Madeleine.

Mme de Gerville montait alors en voiture, après avoir jeté partout un dernier regard qui le cherchait.

— Dépêchez-vous, mon amie, avait prié son mari, en l'aidant à vêtir sa sortie de bal. Nous sommes les derniers à partir.

Elle n'avait pas répondu et, relevant la traîne de sa robe d'un geste machinal, elle l'avait suivi en détournant encore la tête. Dans l'automobile qui les empor-

tait vers la plaine Monceau, elle appuya sa nuque aux coussins avec une insurmontable lassitude : elle eût aimé être seule, peut-être pleurer, mais la voix monotone de M. de Gerville la harcelait sans merci.

— Comme les modes sont curieuses; avez-vous remarqué que nous avions encore ce soir une salle brillante?

— Certainement, pour un 27 juin...

— Il y a dix ans, personne n'eût osé se montrer à l'Opéra après le Grand Prix.

Dix ans! elle était alors une simple jeune fille, presque une enfant. Juin était pour elle le mois des fraises, entre celui des aubépines et celui des abricots; les saisons se marquaient pour elle aux seuls changements de la nature. Elle n'était venue que deux fois à Paris, en petite provinciale effarouchée, elle s'en était enfuie avec un frisson, joyeuse de retrouver son nid. Dix ans! c'était déjà très loin... Que faisait-il alors? Il était étudiant au quartier des Ecoles, il fréquentait les doctes demeures où l'on durcit son cœur, où l'on échange sa jeunesse contre une science décevante qui efface le vrai sourire des lèvres et fait apparaître dans les yeux des jeunes hommes cette expression cruelle de doute ironique.

C'est pendant qu'elle aspirait avec toute la spontanéité de son adolescence heureuse les grands souffles purs des campagnes et rêvait candidement dans l'ombre verte des belles allées, qu'il tuait en lui la foi et la bonté. Qu'eût-il fait alors, s'il eût pensé qu'un jour ils se rencontreraient? Rien, sans doute, l'heure des simplicités était déjà passée dans sa vie. L'avait-il reconnue ce soir? Elle eût voulu s'affirmer que non,

s'abuser un instant pour ne pas troubler la joie amère de l'avoir revu; elle ne put pas. Qu'importait après tout, il ne l'aimait pas.

Elle abandonna ses mains sur ses genoux, plus fatiguée, sans désirs.

— Etes-vous malade? demanda M. de Gerville, vous ne me répondez pas.

Elle s'aperçut qu'effectivement il parlait toujours.

— J'ai un peu de migraine.

Son mari se répandit alors en une sollicitude qui lui fit regretter son mensonge. L'automobile emplit brusquement de sa trompe le silence de la place; devant eux, Saint-Augustin dressait sa massive architecture sur le ciel clair d'une nuit d'été.

— Ne vous inquiétez pas, il a fait très chaud aujourd'hui, ce n'est rien; je n'ai besoin que d'un peu de calme.

Mais il n'entendit pas sa prière.

— Nous eussions dû partir la semaine dernière. Je donnerai des ordres demain afin que tout soit prêt lundi.

— Oui, mais ne vous agitez pas, tout cela sera passé dans une heure.

— Je veux le croire, Hélène; mais voulez-vous mon avis, puisque l'occasion s'en présente, je suis heureux que vous alliez vous reposer à la mer; vous n'êtes pas bien depuis quelque temps, vous paraissez nerveuse, vous que j'ai connue d'humeur si égale. C'est depuis notre séjour à Venise. On m'avait toujours dit que ce climat fiévreux était malsain; je me reproche parfois de vous avoir emmenée.

Venise! Oui, c'était elle qui l'avait troublée jusqu'au

fond de l'âme; oui, elle avait emporté, elle gardait en elle son soleil, la fade odeur de ses canaux, le cri des gondoliers, la magie de ses tristes palais mystérieux comme le passé. Certes, il avait raison, elle était revenue transformée, ayant laissé trop d'elle aux mains de l'enchanteresse. Mise en face de ce phénomène, elle en fut subitement effrayée; elle n'était presque plus la femme d'autrefois, celle d'avant leur séjour là-bas. Et cette possession se prolongeait depuis leur retour à Paris : chaque jour, au hasard d'une promenade, dans une heure d'oisiveté mondaine, au cours d'une lecture, elle suspendait involontairement le cours des choses et retournait à Venise, refaisait lentement les étapes de ce pèlerinage amoureux. Chaque décor reparaissait devant sa mémoire fidèle, avec les détails qui le caractérisaient, la lumière d'alors, les circonstances insignifiantes qui les entouraient.

Déjà, après le départ de Claude, dans le désarroi affreux où elle se débattait, elle avait refait sur place ces itinéraires récents, choisissant les mêmes heures pour que tout fût plus semblable, tout, excepté qu'elle était seule à regarder dans le soleil du matin la mort de saint Jérôme à San Giorgio degli Schiavoni, seule à contempler la noble Cléopâtre de Tiepolo dans la froideur du palais Labia, seule à Torcello, seule au palazzo Vendramin Calergi où ils avaient honoré Wagner mourant, seule partout où ils avaient été deux.

Cette angoisse l'avait pâlie en vérité, au point que lady Patricia lui avait conseillé de quitter Venise et de s'arrêter quelques jours sur les lacs. Mais, aux îles Borromées, comme à Cadenabia, elle tournait ses regards vers la cité disparue. Si elle avait éprouvé

d'abord vis-à-vis d'elle-même quelque pudeur de s'avouer cet amour; ce moment de délicatesse était passé, emporté lui aussi dans l'ardeur de cette passion malheureuse. Pourquoi se cacher la belle et triste vérité? Elle n'eût pas supporté ce mensonge au delà d'une journée. Elle fléchissait sous ce fardeau, mais elle le retenait de toute sa vigueur de peur qu'il n'échappât. La vie se révélait à elle, moins calme et plus grande, elle y démêlait de nouvelles douleurs insoupçonnées et aussi l'étrange joie d'aimer. Elle donnait à ces mots qu'avaient murmurés ses chastes lèvres d'enfant un sens amplifié, plus violent, plus torturant. Tant de choses sans doute ne pouvaient passer inaperçues, bien qu'elle apprît à dissimuler; n'était-il pas naturel qu'elle parût nerveuse quand elle était à ce point bouleversée?

Oui, Venise avait été pour elle un lieu de fièvre, et, quand elle fermait les yeux et se retrouvait dans sa maison du rio di Santa Marina, ce jour où elle avait senti peser les regards de Claude sur ses mains nues, pendant que les roses les oppressaient de leurs vives odeurs; ou mieux encore ce chaud après-midi de Chioggia quand dans l'ombre tiède, derrière l'église, près de la mer, le jeune homme avait posé ses lèvres sur les siennes, oui alors, les paumes de ses mains brûlaient, ses lèvres se séchaient, son cœur battait en folie et dans son gosier contracté montait un sanglot.

Elle eût dû fuir cette ville voluptueuse, destructive de sa paix et elle s'en approchait au contraire comme d'une confidente, parce qu'elle savait qu'elle les avait vus passer dans les noires gondoles avec des fleurs aux mains et qu'elle gardait dans ses murs peints, recuits

de soleil, l'écho de leurs paroles parmi tant d'autres.

Venise, murmurait-elle parfois, Venise cruelle, pourquoi m'avoir invitée à ce que je ne dois pas posséder? Ceux qui sont venus vers toi connaissaient déjà l'amour et s'ils en moururent, du moins fut-ce le cœur rassasié; et moi je m'éloigne de toi, avec une petite poignée de souvenirs et un seul baiser!

La corne s'éleva de nouveau dans la nuit; les lourds battants de la porte cochère roulèrent, l'automobile s'arrêta sous la voûte. M. de Gerville aida sa femme à descendre.

— Vous ne voulez pas que je fasse demander le docteur demain? Je serais plus tranquille.

Elle se raidit.

— Non, mon ami, je vous en prie, ne compliquons rien : c'est un simple mal de tête. Je souffre déjà moins qu'au théâtre; j'ai besoin d'une bonne nuit, il n'y paraîtra plus au réveil — et, devant son air préoccupé, elle se força à sourire — allons, ne prenez pas une figure lugubre, vous m'impressionneriez si j'étais susceptible.

Et elle prit son bras jusqu'à son appartement. Elle congédia sa femme de chambre et, quand elle fut seule, elle s'avança vers la haute psyché qui occupait l'entre-fenêtre. En vérité, elle était plus pâle que le matin; ses yeux cernés d'un halo bleu brillaient étrangement. Oh! l'horrible soirée, depuis la minute où elle l'avait aperçu! L'espoir et la crainte montaient à son cerveau à chaque pulsation de son cœur. Le temps avait passé sans qu'elle en eût conscience; la salle, la scène avaient disparu autour de cet homme calme appuyé au mur rouge et qui était demeuré

debout sans bouger. Il n'écoutait pas, elle en était sûre, il restait là en pleine lumière pour la braver de son impassibilité.

Sa tête à présent était très lourde; elle retira le peigne de diamant et ses cheveux s'écroulèrent sur ses épaules nues. Elle s'assit, sans le courage de se dévêtir. L'avait-il aimée le jour de cette violente caresse ou n'avait-il eu pour elle qu'un caprice? N'avait-il pas compris combien elle l'avait aimé, presque tout de suite, malgré elle, en dépit de toute raison, sans coquetterie, avec un instinct élémentaire et fort qu'elle n'eût pas soupçonné? Pourquoi l'avait-il dédaignée après l'avoir regardée si souvent dans les yeux? Cesse-t-on de plaire ainsi lorsqu'on vous avoue qu'on aime? Qu'était la vie pour elle désormais? Une énigme privée de sens pour son intelligence trop faible; mais non, ce n'était pas possible; il n'était pas passé définitivement!

Pensait-il à elle, qui restait là dans la fraîcheur de la nuit à frissonner en robe décolletée, répétant tout bas son nom, regardant parfois ses mains délicates qu'il avait louées et baisées?

Oh! certes, elles se souvenaient, comme ses lèvres, ses yeux, son cœur, tout son être tendu vers lui dans une offrande.

IX

Un jour gris d'automne tombait du large vitrail sur la salle; au long des cimaises, les tableaux s'enfonçaient dans l'ombre, car il était quatre heures. Claude s'était arrêté devant un chevalet qui, au centre de la pièce, portait sur une de ses faces l'admirable portrait du doge Loredano par Bellini. Il scrutait attentivement ce noble visage aux tons d'ivoire ancien, où les yeux clairs gardaient une expression pensive, comme s'ils eussent contemplé toute la vie de leur sage immobilité. Les qualités du vieux maître vénitien s'affirmaient avec force dans cette petite toile, un des joyaux de la National Gallery.

Claude négligeait pour un instant le lieu de son admiration; quelques curieux passaient sans bruit sur les parquets cirés; c'était l'atmosphère si souvent éprouvée d'une salle de musée, cet endroit du monde où cèdent le plus aisément les différences nationales. L'art, en effet, en constituant avec son merveilleux éclectisme ces jardins réjouissants de fleurs prises dans chaque pays, invite le voyageur à oublier un jour ses hérédités ethniques et historiques, pour devenir le libre citoyen d'une plus large patrie. Les vertus de la terre italienne, et particulièrement de l'école de Venise, étaient donc restituées à Claude sous

le ciel brumeux de Londres, dans une solitude et un silence qui permettaient d'escompter à la sortie du musée le grand canal et les architectures byzantines qui s'y reflètent.

Pour compléter l'illusion, il espérait la présence de Mme de Gerville. Il avait cru l'apercevoir, comme il montait l'escalier, qui s'engageait dans la première salle de l'école anglaise. Mais, au lieu de vérifier son impression, il s'était dirigé vers ces tableaux des maîtres italiens; il pouvait s'être trompé; son erreur avait un charme fragile qui persisterait le temps convenable au renouvellement d'émotions maintenant très chères; si au contraire c'était bien elle, n'était-il pas meilleur de la rencontrer ici, en présence de ces œuvres presque familières, puisqu'elles appartenaient à la belle famille esthétique près de quoi ils s'étaient si souvent exhortés à vibrer, sur les bords de l'Adriatique?

Et, malgré lui, Claude établissait les probabilités d'un séjour d'Hélène à Londres; lady Patricia n'était pas rentrée, et c'était la seule relation anglaise qu'il connût à Mme de Gerville. Une ressemblance de silhouette est chose commune; il craignait maintenant d'être la victime d'une observation hâtive. Il ne regardait plus que distraitement les tableaux; avec le temps qui passait, sa nervosité augmentait. Aussi eut-il, à son insu, un élan vers la porte, quand Mme de Gerville y parut; il oublia de feindre et s'avança vers elle en souriant.

— J'avais presque peur que vous ne vinssiez pas, dit-il, en la regardant avec joie.

Mais elle restait debout en face de lui, pâlie de

cette subite rencontre, sans parole, sans même le geste machinal de lui tendre la main. Il jouissait de sa surprise : à la voir si émue, son cœur inquiet se rassurait. Depuis la soirée des *Maîtres chanteurs* il ne l'avait pas revue, mais elle habitait plus souvent sa pensée et ces trois mois lui avaient paru singulièrement longs, encore qu'il se fût efforcé de les tuer alternativement en villégiatures mondaines et en voyages solitaires, soumettant son être à de brusques variations de milieu pour en éprouver la trempe.

Mme de Gerville respirait; lentement le sang revenait à ses joues, ses lèvres serrées s'entr'ouvraient, ses yeux brillaient, peut-être parce que des larmes y étaient montées; elle put dire :

— Vous m'attendiez?

— Presque : j'avais cru vous reconnaître dans la salle des Gainsborough; je ne me suis pas approché; ç'eut été trop triste, si je m'étais trompé.

— Oh! monsieur Mallet, vous exagérez beaucoup.

— Pas du tout, madame, vous ne pouvez savoir combien je suis heureux de vous revoir.

Il disait cela franchement, sans cet équivoque sourire qui paralysait parfois l'enthousiasme; sa voix semblait plus jeune, comme ses yeux. Hélène tremblait, il s'en aperçut et dit :

— Voulez-vous vous asseoir un instant, vous êtes lasse; il n'y a rien de plus fatigant que ce piétinement dans les musées.

Elle le remercia et goûta la délicatesse de l'excuse qu'il lui offrait ainsi. Alors, il parla pour lui permettre d'apaiser le tumulte de son sang dans ses artères.

— Nous voici presque comme à Venise un jour de

pluie, dans la salle des Carpaccio, ou au sommet du petit escalier qui domine la *Présentation de la Vierge au Temple* par Titien. Vous souvenez-vous de nos bonnes causeries, de nos longues haltes en face de certains maîtres préférés? J'expliquais de mon mieux avec le souci de vous étonner et vous écoutiez docilement... Les précieux moments, n'est-ce pas?

— Comme c'est déjà loin... et près aussi.

— Le grand été a fleuri entre nos ardeurs artistiques de Venise et ce généreux hasard de Londres. Et voilà que nous nous retrouvons anciens amis; nous avons maintenant tout un passé à nous vers quoi nous pouvons nous retourner, l'un près de l'autre : cela n'est-il pas délicieux?

— Délicieux.

Elle dit cela d'une voix très douce, mais Claude y sentit tressaillir son âme entière. Alors il reprit :

— Comment êtes-vous ici?

— Monsieur de Gerville voyage une fois encore pour ses affaires, il est aujourd'hui à Bristol, il doit aller à Liverpool, à Manchester; je l'attends ici. C'est un peu comme là-bas.

Elle eût voulu ajouter : — Et vous? — mais elle n'osa pas. Claude la devina.

— Moi, je suis chez Sandynam, il a mis son appartement à ma disposition; il ne rentre d'Amérique qu'à la fin du mois. Je suis venu à Londres en descendant de Norvège : les fiords ont été ma dernière fugue de vacances. Je m'attarde maintenant ici, sans hâte de rentrer en France pour être repris dans l'engrenage des chasses et des dîners qui me menacent. J'aime beaucoup la vie de Londres, mais je ne me suis jamais

autant félicité de m'y être attardé qu'aujourd'hui.

— Pourquoi?

Elle voulait se faire dire ce qu'elle savait.

— Parce que je vous y ai retrouvée.

Elle pencha la tête et le regarda de façon mutine.

— Est-ce bien la première fois depuis Venise?

Il lui accorda le plaisir de paraître embarrassé.

— Mais...

— Moi, je vous ai vu à l'Opéra, un soir qu'on donnait *les Maîtres chanteurs*.

Au souvenir de sa douleur d'alors, ses yeux devinrent si tristes que Claude se hâta de dire :

— Ne parlons plus de tout cela.

— C'est cependant la même chose en ce moment.

— Non pas.

— Je ne vois aucune différence.

— J'en vois une grande... moi.

Puis, pour la soustraire à cette pénible réminiscence, il proposa :

— Faisons rapidement un tour, puis nous irons prendre le thé : je vous invite, vous acceptez?

— Mais non... vraiment.

— Ici c'est très reçu, nous sommes sur la terre de toutes les libertés sociales et individuelles; je ne pourrais pas vous compromettre, vous voyez, il faut dire oui.

Il parlait d'un ton léger, insouciant. Ils abandonnèrent l'école italienne et revinrent vers les maîtres anglais, louant Gainsborough et Reynolds que Claude préférait à Lawrence, plus creux, moins personnel. Il signala à Hélène les Raeburn qui occupent le palier d'entrée.

— C'est en Ecosse qu'il faut aller lui faire visite : à Edimbourg, au musée, et particulièrement au club des Archers, où se trouve un des plus beaux portraits d'homme que j'aie vus. Est-ce curieux, la production artistique de ce pays tient en cent cinquante années et en dix noms pour la peinture. C'est un éclair dans l'obscurité.

— Aimez-vous Burn Jones? Je cherchais ce matin à l'admirer à la Tate Gallery.

— La facture chez lui est sèche, l'inspiration douteuse. Tous les préraphaélites sont du reste, à mon sens, dans l'erreur : chaque époque engendre normalement sa peinture comme sa politique : nous ne saurions ramener notre esprit moderne aux naïvetés des quattrocentistes. Burn Jones, moins qu'aucun, n'a réussi ce tour de force d'unir le passé au présent et d'en offrir une synthèse valable.

Ils étaient sur le perron qui domine Trafalgar square. La lourde colonne de Nelson se dressait devant eux dans l'axe de White Hall dont la perspective fuyait vers la tour carrée de Parliament house. Les premières bâtisses du Strand et de Pall Mall street formaient un arrière-plan sans grâce à l'immense place entourée de balustres et où se dispersaient de médiocres statues d'hommes célèbres. L'ensemble était brumeux, sous un ciel bas, jaunâtre : les omnibus multicolores mettaient sur ce fond gris des choses leur amusante agitation.

Claude et Mme de Gerville s'arrêtèrent un instant sous le péristyle. Quel contraste violent entre ces salles archaïques et la ville!

— Il faut fermer les yeux, dit le jeune homme,

pour prolonger en nous les rêves qu'éveille le génie italien : l'activité anglo-saxonne nous saisit impitoyablement dès le seuil, et nous oblige à la vigilance pour éviter tout dommage physique. J'apprécie d'autant plus, par comparaison, la majestueuse et calme place du Carrousel ou la cour de l'Horloge qui sont une délicate transition des splendeurs du Louvre à la turbulence de la rue de Rivoli. Il y a cependant un charme piquant dans ces rues de Londres; on éprouve, au centre de la ville, une plénitude de vie qui vous pénètre, vous stimule, vous fait participer à l'action générale.

— Vous avez raison, d'autant qu'il est des voies paisibles peu éloignées où l'on peut poursuivre ses imaginations.

— Je vois que vous aimez Londres.

— Beaucoup. La métropole, comme toute l'Angleterre du reste, n'est pas indifférente; on l'aime ou on la déteste.

Puis abandonnant les généralités :

— Où prenons-nous le thé? Au Carlton?

— Non, c'est là que nous sommes descendus.

— Je ne vous propose pas de venir chez moi aujourd'hui, je n'aurais rien de convenable à vous offrir.

— Je n'accepterais du reste pas.

— Si, vous accepterez, demain, après-demain, vous ne pourrez pas refuser. C'est du reste très amusant de visiter l'appartement d'un riche célibataire anglais.

— Vous vous trompez, je vous assure.

— Ne parlons plus de cela aujourd'hui, n'attristez pas notre rencontre par un refus. Allons au Savoy.

Il héla un hansom et aida la jeune femme à y mon-

ter, jetant l'adresse au coachman. Les portières se refermèrent d'elles-mêmes et la légère voiture roula sans heurt vers le Strand. Claude regarda Hélène : ils étaient aussi près que dans le « felze » le jour de leur retour du Lido. Il le dit et s'enhardit à prendre la main de la jeune femme qu'il garda dans la sienne un instant.

— Je suis infiniment heureux de vous sentir près de moi.

Elle aussi goûtait ce bonheur imprévu. Qui lui eût dit, quand elle montait les marches de la National Gallery par désœuvrement, qu'une heure après elle dût être ainsi près de Claude, d'un Claude presque nouveau, celui qu'elle avait cru deviner parfois? Elle pardonnait à la vie, elle oubliait les derniers mois de chagrin, elle refusait de penser à l'avenir, se livrait sans réserve à la joie du moment radieux. La rue les enveloppait de son incessant mouvement sur quoi tombait déjà un crépuscule d'automne sans clarté : de premières lampes s'allumaient derrière les glaces de certains magasins, l'air devenait subitement humide après une journée tiède.

Le hansom les déposa devant l'hôtel neuf, morne et net : dès le hall, un luxe simple les accueillit. Claude guida Hélène jusqu'à l'immense salle ouverte sur la Tamise; il choisit une table dans un coin reculé, près de la terrasse, et resta un instant à considérer le fleuve, infiniment triste : les réverbères des ponts devenaient des points d'or dans ce clair-obscur plus tragique que la nuit au bord de l'eau. Claude secoua cette mélancolie qui montait de ces glauques reflets mobiles, et se tournant résolument vers sa compagne qui s'as-

seyait, la regarda en souriant. Le « waiter » venait de tourner le commutateur électrique proche, une lumière rose se répandait sur la jeune femme, vêtue d'un costume tailleur presque semblable à celui qu'elle portait au printemps à Venise, vert-gris, avec de grands carreaux indécis : elle était coiffée d'une toque de zibeline à peine plus foncée que ses cheveux et où s'ouvraient trois roses blanches sans feuillages. Claude, qui la détaillait amoureusement, dit tout à coup :

— Enlevez vos gants, voulez-vous? j'aime beaucoup vos mains.

Elle sourit et répondit :

— Vous êtes toujours un enfant.

Et elle obéit.

— Vous ne parlez pas, demanda-t-elle un instant après, vous vous ennuyez déjà?

— C'est si bon d'être heureux en silence; les paroles vont chasser le temps plus vite : écoutez-le passer furtivement tout rempli des belles choses qu'il prend à nos cœurs en les frôlant.

Un domestique déposa devant eux un plateau chargé d'argenterie, où fumait une grosse bouilloire joviale et qu'embaumait l'odeur des toasts frais grillés; Claude crut convenable de dire plus haut :

— Où avez-vous passé les vacances?

— Nous sommes restés à Dieppe un mois : c'est un médiocre pays, mais la proximité de Paris est nécessaire à mon mari qui peut venir surveiller son usine. En août, nous avons fait un séjour de deux semaines à Lucerne : c'est traditionnel chez M. de Gerville : je subis passivement les glaciers et les gorges depuis sept ans et je compte cette quinzaine parmi les plus

mauvaises de la saison. Depuis septembre, nous sommes chez ma belle-mère, dans l'Eure.

— Vous vous y plaisez.

— Je regrette ma maison de jeune fille.

— Et votre belle-mère?

— Elle proportionne sa sympathie au bonheur que je donne à son fils, avec une réticence cependant qu'elle ne démêle pas bien et qui est la peur jalouse que je ne lui fasse la part plus large qu'elle, que je ne lui confisque trop entièrement son enfant. C'est très naturel, n'est-ce pas?

— Vous comprenez la jalousie en amour?

— Oui, sans hésitation : sous une apparence paisible, je me sens parfois une âme ardente.

— Alors vous seriez despotique, si vous aimiez?

— Sans doute... et non peut-être, car je ne saurais pas jouer d'un si beau sentiment.

— C'est un reproche?

— N'allez pas le croire.

— Si je veux le prendre ainsi : nous eussions pu être si heureux depuis notre bel après-midi de Chioggia.

— Que voulez-vous dire?

Il la regarda jusqu'au fond du cœur.

— Une chose que vous savez, mon amie... Ce nom chanta sur ses lèvres et vint vers celles d'Hélène comme un baiser. Une chose exquise et sans mystère pour nous qui l'avons acceptée là-bas, dans Venise indolente, une chose qui s'est élevée du silence jusqu'à votre oreille et qui bourdonne dans notre cerveau depuis lors. — Je vous aime. — Non, non, ne vous défendez pas, ne feignez aucun étonnement, ce n'est

pas un aveu, c'est un souvenir qui revient vers nous, déjà presque ancien.

Entre eux, le thé mettait de petits nuages que dorait l'abat-jour de soie jaune : ils ne mangeaient pas. Claude, les coudes sur la table, penché vers elle qui s'était renversée sur le dos de sa chaise, poursuivait à voix contenue :

— Sans doute, vous vous formalisez de cette audace subite, votre rancune s'alarme : apaisez-vous, regardez-moi comme ce beau matin de mai dans la petite église où reposent les naïves et fortes peintures de Carpaccio. Reprenons à ce point l'histoire de notre sentiment : oublions le palazzo Labia où vous avez douté de mon amour, oublions l'accablante lumière de Chioggia où vous avez douté de ma délicatesse, oublions le Lido pluvieux où vous avez douté de ma bonté, oublions cette soirée des *Maîtres chanteurs*...

— Non, nous ne pouvons rien oublier, nous avons traversé ces étapes, elles sont les heures bonnes ou mauvaises du chemin et toujours elles reparaîtront sur la page blanche où vous me proposez d'écrire.

Alors il la tenta.

— Je suis donc resté seul à aimer?

Elle le regarda et son sourire eut une charmante mélancolie.

— Comme je voudrais que vous puissiez le croire.

— Vous me feriez souffrir à votre tour.

— Non, j'aurais la joie de vous donner un peu plus de bonheur.

L'intensité de cet amour qui répudiait noblement une inutile pudeur, effraya Claude ainsi qu'une chose surhumaine. Il avait fait d'égoïstes expériences

sur cette tendre femme, il était prêt à les renouveler demain. Il se tut, n'osant plus avancer un propos, cherchant anxieusement jusqu'où il était sincère même en cet instant de franchise.

— Est-ce que vous ne me croyez pas? demanda-t-elle.

— Si, je vous crois et je vous envie : j'entrevois, par instant, que vous êtes dans la vérité.

— Venez-y avec moi respirer librement, mon ami.

C'était son baiser de tout à l'heure qu'elle lui rendait. Qu'importait maintenant à Claude ce qui les entourait : d'autres couples à des tables voisines s'asseyaient, l'air s'échauffait et vibrait de murmures. Il contemplait la jeune femme sans formuler aucune pensée, envahi d'une émotion très fine et cependant simple, accablé de cette seule évidence heureuse : Hélène était à lui, elle venait de le dire sans phrases diffuses, avec ce beau regard sérieux et passionné. Ce lieu ne pouvait plus rien pour eux : Claude en le quittant en reconnaissait la banalité et convenait que, cette fois, tout le charme de cette halte venait d'eux-mêmes.

Et, cependant, il se retourna malgré lui, sur le seuil, embrassant d'un coup d'œil reconnaissant cette calme et luxueuse salle qui avait abrité un si délicieux instant de joie. Dehors, il pria Mme de Gerville de prendre son bras.

— La nuit, dit-il, nous serons moins remarqués.

Hélène lui fit avouer la fausseté du prétexte, mais s'appuya sur lui. Ils marchaient lentement dans la hâte de cette heure active où le flot des employés de la cité se portait vers Charing Cross et Victoria Station. Ils

appréciaient cette agitation qui les isolait davantage; ils s'enhardissaient à s'arrêter devant les magasins étincelants.

— Vous souvenez-vous de certains récits de Dickens, particulièrement dans ses *Chants de Noël*, ou dans la *Petite Dorrit*, il y a de pittoresques descriptions du Londres « d'hiver » qui m'ont ravi quand j'avais douze ans; je me blottissais involontairement dans l'embrasure de la fenêtre près de laquelle je lisais, j'éprouvais le frisson de ce brouillard jaune, je humais les parfums devant les marchands de comestibles, j'écoutais le carillon de Westminster, j'avais devant moi la longue perspective rectiligne de rues ouatées de brumes où les cabs filaient silencieux et légers. Quel merveilleux pouvoir que celui d'une telle imagination!... De si vigoureuses suggestions valent la vie. Et, cependant, dans mon rêve, je n'avais jamais entrevu la douce réalité de ce soir : j'étais seul dans Londres comme certains héros abandonnés de Dickens, personne ne me parlait affectueusement; les hommes m'étaient le plus souvent hostiles : je tremblais.

— Comme vous deviez être heureux!

— Pourquoi?

— Parce que vous aimez plus à vaincre qu'à vous sentir aimé.

Cette appréciation jeta quelque clarté dans l'esprit de Claude; il reprit cependant sans aigreur :

— Vous paraissez me connaître.

— J'ai déjà beaucoup vécu avec vous... plus que vous ne le pensez. J'ai bien compris que si je vous avais dédaigné vous m'auriez poursuivie et que mes froideurs eussent provoqué vos enthousiasmes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas tenté? demanda-t-il avec malice.

— Mon intelligence n'a pu ordonner à mon cœur.

— Et vous vous en repentez?

— Pas aujourd'hui, non vraiment : mais hier, mais demain...

— Vous sentez bien, cependant, que je suis tout à vous.

— Vous le dites très joliment, mon ami, mais j'ai peur de ma simplicité, c'est une infériorité en face de vous.

— Notre rencontre de cet après-midi vous donne un démenti.

— C'est vrai... Le beau jour!

— Ne le troublons pas de vaines considérations.

Ils avaient dépassé Haymarket street et longeaient maintenant les grands clubs aux froides façades où les fenêtres découpaient leurs rectangles lumineux derrière les stores baissés : les passants devenaient plus rares. Claude se pencha vers Hélène.

— Quand M. de Gerville revient-il?

— Ce soir, pour dîner.

— Et quand s'absente-t-il de nouveau?

— Vendredi, il va à Liverpool.

— Alors c'est ce jour-là que vous viendrez me voir.

— Non.

— Comment?

— Je ne le puis vraiment.

— Si, nous serons comme deux camarades.

— Vous savez bien que non.

— Hélène, il n'adviendra que ce que vous voudrez.

Elle n'osa pas dire qu'elle se défiait autant d'elle que de lui.

— Refuser, c'est douter de mon honneur.

Il donna involontairement quelque gravité à sa parole.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour avoir la joie de vous regarder un moment autre part que dans un musée, une salle de restaurant ou de théâtre, un peu à moi. C'est bien légitime... ne me répondez pas, ne dites plus rien, venez; faites-moi cette surprise. J'attendrai tout le jour, et vous le saurez, et vous viendrez, vous ne pouvez pas vouloir que je sois triste. Et je vous ouvrirai la porte, nous rirons comme deux enfants, nous ferons le thé nous-mêmes, nous grillerons le pain devant le feu.

Il pressait son bras contre le sien; elle ne parlait plus, elle songeait. Ils revinrent ainsi vers l'hôtel : à l'angle de Haymarket, ils échangèrent une correcte poignée de main.

Quand M. de Gerville revint le soir, Hélène le regarda avec bienveillance : il paraissait las, il avait pris une loge à Drury-Lane pour la distraire. Alors elle lui dit doucement :

— Voulez-vous m'emmener avec vous à Liverpool, vendredi?

Il la regarda étonné.

— Mais oui, expliqua-t-elle, cela m'amusera de voir une ville industrielle, la fumée des usines, les faubourgs... et puis je serai contente d'être avec vous ce jour-là.

— Vous n'y pensez pas, c'est un voyage sans agrément et très fatigant.

— Je désire vous accompagner.

Claude attendit donc en vain Mme de Gerville le

vendredi dans l'appartement de Sandynam. Entre cinq et six heures, il passa par les phases traditionnelles d'espoir, de crainte, d'inquiétude, de colère, d'humiliation et de rancune. Il contempla les fleurs dans les vases et nota que, vers le soir, les pétales s'assouplissaient comme si leurs fibres surmenées par cette attente eussent cédé, distendues : demain elles seraient flétries. Il se sentait le cœur étrangement déçu en s'habillant pour dîner au club où il était invité. Un moment, il hésita à accuser Hélène de représailles, mais son esprit, incliné depuis quelque temps à la mansuétude, mit son désappointement au compte de la peur qu'elle avait éprouvée; au contraire de ce qui eût été vraisemblable, il ne s'en trouva pas honoré mais troublé : un sens aigu de la divination avertissait-il une dernière fois la jeune femme?

Il évita de se retrouver immédiatement en sa présence, mais le lundi, vers onze heures du matin, comme il lisait dans le grand cabinet contigu au salon qui donnait sur Hyde Park, le valet de chambre lui dit qu'une dame demandait à lui parler. Alors il se leva et alla au-devant d'Hélène. Il ne fit d'abord aucune allusion à l'après-midi du vendredi et ils restèrent près l'un de l'autre embarrassés. Claude, enfin, lui désigna le cadre qui les entourait. C'était une vaste pièce meublée dans le style anglais de la fin du dix-huitième siècle; le citronnier dominait parmi les bois dont étaient façonnés les tables, un bureau, une vitrine, mettant là une note surannée charmante. De rares porcelaines anciennes aux dessins purs, deux tableaux aux murs; un portrait d'homme, de Romney, et une jeune fille, d'Hoppner, un grand paravent en

vernis Martin, des sièges tendus d'étoffes harmonisées, formaient un ensemble délicat. Une large baie ouvrait sur la bibliothèque aux murs couverts de livres soigneusement reliés et dont les titres révélaient l'esprit curieux et grave du maître du logis : le bow window occupait presque tout un côté de la pièce, d'où l'on voyait, par ce matin d'automne, Hyde Park dans une brume rosée.

Hélène s'était approchée et regardait les arbres à demi dépouillés; à chaque instant un vol de feuilles passait, tel un essaim d'oiseaux d'or blessés que leurs ailes ne soutenaient plus et qui tournoyaient dans un dernier vertige avant de toucher terre, sans bruit : Les allées étaient rousses de cette chute silencieuse, quelques voitures longeaient intérieurement les grilles au delà des premiers gazons. Au loin, d'autres pelouses s'étendaient, d'un vert gris et où l'herbe manquait par larges places. Le paysage ainsi vu paraissait estompé, pâli. Tout à coup, Hélène, qui feignait peut-être d'être absorbée dans cette contemplation, détourna la tête.

— Vous ne m'en voulez pas trop?

Claude la regarda affectueusement.

— Pas du tout.

— C'est un peu offensant.

— Je ne le crois pas.

— Vous n'avez pas l'air de vous être aperçu que je n'étais pas venue.

— Vous vous trompez, je vous ai attendu tout l'après-midi.

— Dites-moi la vérité, qu'avez-vous pensé de moi?

— Plusieurs choses : que vous étiez une honnête

femme, que vous aviez de moi une petite estime...

— Oh!

— ... que peut-être vous aviez raison.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas.

Il la prit alors dans ses bras un peu fraternellement et lui dit :

— Vous m'aimez beaucoup, mon amie?

— Beaucoup.

— Pourquoi m'aimez-vous?

Elle leva les yeux et le regarda tendrement.

— Sait-on pourquoi on aime? n'est-ce pas toute la beauté d'une force qui échappe à notre raison, d'être incompréhensible à ce point? Je vous aime comme je respire, comme le soleil éclaire, je pense.

— C'est bien ainsi qu'il faut sentir... et cependant...

— Quoi? mon ami.

Il avait dénoué ses mains et abandonné sa taille souple.

— J'ai peur parfois de ne pas savoir vous rendre heureuse. J'ai scrupule de vous entraîner avec moi, vous si simple, si douce. Souvenez-vous de notre conversation d'un soir à Venise en présence de César Barberini : je voulais l'étonner par un excès de franchise... si c'était alors que j'avais raison?

Elle s'appuya d'une main à la table à écrire et inclina la tête.

— Tout ceci est plus simple que vous ne croyez : vous ne m'aimez pas?

— C'est vous, cette fois, qui faites erreur en attribuant ma vertu à une défaillance. Hélène, je vous aime autant que mon cœur peut aimer. Ecoutez-moi : je ne veux pas vous dire une banalité, je les dé-

daigne par estime de moi-même. Vous êtes la première femme qui ayez pénétré jusqu'au fond de mon être : j'ai trente ans passés, j'ai tenu dans mes bras des maîtresses d'un jour, aucune n'a eu plus de moi que cette fugitive étreinte. J'ai attendu dans la bonne compagnie de mes rêves, avec l'amitié de mes livres et parmi les plus divers paysages, que me fût révélé ce mystère charmant qui fait que les roses, les livres et les voyages n'ont plus de puissance; j'ai attendu, avec la crainte d'être exaucé si je priais le destin. Tout cela est vrai, comme il est vrai que vous êtes venue, que vos yeux, vos mains, vos lèvres et votre voix ont depuis peuplé ma solitude. Pour la première fois, je ne crée plus d'héroïnes, je pense simplement à vous.

Il l'enveloppait de cette caresse périlleuse des mots.

— Je sais mal paraître amoureux au sens romanesque du terme, il faut me pardonner : je suis façonné par les sociétés, la nôtre d'abord, et toutes celles que m'ont imposées les livres. Vous me qualifiez de complexe et d'intellectuel : j'accepte les épithètes, mais je réclame ma part de sensibilité; je l'ai merveilleusement cultivée, au dommage peut-être d'un équilibre parfait, mais il serait curieux de me la voir dénier, quand le plus beau prétexte où l'exercer m'est offert. Je vous aime mal à votre sens, superbement au mien. Si vous vous retiriez de ma vie, je sais que tout y deviendrait obscur et que mon âme courbatue s'assoupirait lâchement dans l'attente d'une nouvelle aube en quoi elle ne croirait plus.

— Répétez-moi seulement que vous m'aimez.

— Oui, je vous aime, Hélène, je vous aime comme

un enfant, sans détour, sans orgueil, avec mon cœur tout neuf.

Il s'était approché d'elle et, délicatement, avec des gestes adroits, il avait retiré la longue épingle qui retenait son chapeau.

— Faites-moi la grâce de vous sentir ici chez vous.

Elle ne résista pas et appuya câlinement sa tête nue sur son épaule en murmurant :

— C'est là que je voudrais me sentir bien chez moi.

Il contempla un instant son visage fin sous ses cheveux d'or, un peu pâli d'angoisse peut-être, et il mit un premier baiser sur ses paupières baissées : elle ne se déroba pas; alors il laissa glisser sa caresse jusqu'à ses lèvres, lui restituant le bel émoi de Chioggia. Mais cette fois aucun gamin pieds nus n'intervint pour leur rendre leur calme.

Hélène de Gerville s'attarda longtemps dans l'appartement de Park Lane; elle ne pouvait quitter son amant : peut-être redoutait-elle l'instant où, seule, elle se souviendrait de cette ardente journée. Il fallut cependant qu'elle partît et Claude la regarda s'éloigner dans la brume de cinq heures, avec un sentiment de peur et de joie. Reviendrait-elle maintenant? N'allait-elle pas cesser de l'aimer? Leur amour entrait dans une voie nouvelle; involontairement, il sentait que son printemps était passé. Il s'exhorta d'abord à ne considérer que sa joie présente, mais son caractère malheureux lui fit bientôt entrevoir les périls de la situation ainsi créée. Resterait-il bien le maître de conduire leur liaison pour qu'elle durât et se développât magnifiquement? Ses sens n'allaient-ils pas le trahir plus aisément maintenant? Il était aussi étonné

d'aimer à ce point cette jeune femme qui s'en allait à cette heure dans les rues de Londres : quel empire lui avait-il laissé prendre sur lui! Il voulut former des projets d'avenir, mais son bonheur actuel déborda ce futur, comme un flot vainqueur; il fut simplement reconnaissant à la vie qui le lui avait permis.

La pensée d'Hélène différait de celle de Claude, pendant qu'elle regagnait le Carlton. Une sorte de remords apparut tout d'abord, quand elle confronta devant sa conscience, la femme d'hier et celle de ce soir. Qu'eussent pensé d'elle ce père et cette grand'-mère qui l'avaient connue candide. Rougir devant les morts est plus pénible sans doute, puisque l'on ne peut expliquer et que jamais on ne saura s'ils ont compris. Hélène, alors, invoqua les excuses plausibles que lui fournissait son destin, et lorsque plus tard elle se trouva en face de son mari, il lui parut plus dénué de personnalité que jamais. Etait-ce vraiment parce qu'il était tel qu'elle avait succombé? elle n'osait répondre.

Il n'avait pas su la garder, cela était vrai, mais qui l'eût retenue, quand son cœur s'était déjà donné d'un élan si spontané, sans préméditation, uniquement dominée par cette force attractive qui, dans ce moment encore, pendant que M. de Gerville décrivait d'une voix paisible, avec des formules techniques qu'on rencontre dans les manuels, sa visite à Birmingham, la poussait loin de lui, vers Claude. L'aimait-il vraiment, comme il l'avait prétendu, comme il l'avait prouvé tantôt? Elle revivait ces proches et violents souvenirs, sans honte, pendant que le débit monotone de son mari se poursuivait sans

trêve. Que serait l'avenir? Elle ne le discernait pas très bien à travers les espérances et les appréhensions vraisemblables, mais des nombreuses suppositions où elle aventurait son esprit, se dégageait cette évidence essentielle que chacun subit son destin inéluctablement et qu'il fallait s'y confier, bravement, joyeusement.

X

Mme de Gerville travaillait devant un métier à tapisser, près d'une fenêtre dont elle avait soulevé un rideau pour éclairer la corbeille de roses anciennes à laquelle ses doigts agiles et maigres ajoutaient une feuille d'un vert délicat. Son buste, resté mince, se penchait à peine vers son ouvrage; ses gestes méthodiques semblaient réduits au minimum d'efforts nécessaires; son profil, enlevé à contre-jour sur l'écran lumineux de la fenêtre, présentait un dessin net que l'âge exagérait légèrement; ses yeux, derrière des lunettes à monture d'écaille, étaient calmes, d'un gris bleu, froids; ses cheveux presque blancs se relevaient hardiment au-dessus d'un front étroit et volontaire. L'ensemble de sa toilette de soie violet pensée était sévère; il y persistait, malgré la correction de la coupe, quelque chose de provincial et d'un peu suranné.

Le silence de la pièce n'était troublé que du petit bruit sec du fil, passant à travers le canevas tendu. C'était un dernier jour de novembre, vers deux heures : sur le trottoir du boulevard le pas des promeneurs sonnait comme à la veille d'une gelée. La porte s'ouvrit brusquement, sans que l'on eût frappé. Mme de Gerville leva la tête et reconnut sa belle-fille. Hélène

portait une robe de velours noir très souple, à longue redingote, un chapeau Louis XVI en soie verte à large passe, qui mettait en valeur ses cheveux blonds; elle tenait à la main un volumineux manchon de zibeline, évoquant volontiers ainsi une gravure anglaise de la fin du dix-huitième siècle.

Sa belle-mère détaillait son costume, d'un œil sévère, sans parler: les relations des deux femmes étaient, depuis quelque temps, dénuées de sympathie.

— Vous sortez, Hélène?

— Oui, mère, et comme je passerai au Bon Marché, je venais voir si vous n'aviez aucune commission que je puisse vous faire.

La vieille dame retira ses lunettes et les posa sur sa tapisserie.

— Non, je vous remercie : mais, dites-moi, Hélène, vous êtes bien élégante pour courir les magasins.

— Je ne vous ai pas dit que je n'irai que là : j'ai deux ou trois visites à rendre, et j'entrerai un moment à la salle d'horticulture à la vente de Mme du Housseaux.

Mme de Gerville pinça les lèvres et regarda en face d'elle le mur blanc où était pendu un cartel : elle poussa un soupir et parut prendre son parti.

— Ne trouvez-vous pas, comme moi, Hélène, que vous changez beaucoup? J'entends dans votre vie extérieure, et peut-être aussi dans votre manière de penser.

Hélène regarda sa belle-mère sans répondre, caressant machinalement la fourrure de son manchon. La vieille dame poursuivit :

— Je ne sais pas exactement comment vous vous

comportiez l'hiver dernier, puisque je ne suis venue à Paris qu'en passant, mais depuis les vacances j'observe en vous de grandes modifications.

Hélène voulut tourner l'incident en taquinerie.

— Est-ce à mon avantage?

— Nullement.

La réplique fut sèche, le ton tranchant.

— Expliquez-vous alors, car vos paroles ressemblent à une offense.

Mme de Gerville avait soixante-cinq ans, elle gardait de toute une probe existence écoulée en province, avec de périodiques et courts séjours à Paris, une rigidité de jugement presque inexorable : la vie lui apparaissait uniquement comme une tâche à remplir qui, une fois tracée, exigeait un zèle constant et n'admettait l'équivoque d'aucune excuse. Elle avait épousé, quarante ans plus tôt, le fils d'un grand fabricant de drap de la vallée de l'Eure, elle avait fixé son cœur près de ce compagnon et la mort seule les avait désunis, sans la relever de son vœu de fidélité conjugale. Elle avait soutenu son mari tout le long du chemin, et participé, dans une sérieuse mesure, à l'édification d'une fortune importante. Le sentiment religieux, très restreint chez elle, ne pouvait être invoqué comme appui moral ou principe moteur de sa conduite : elle puisait toute sa force en elle-même, et sans doute, un caractère dénué de passion la servit-il mieux pour être honnête qu'une foi vive.

Elle éleva son fils unique dans les idées bourgeoises, moyennes et saines de son époque et de son milieu, négligeant peut-être de s'informer de sa personnalité : elle lui suggéra, à l'âge périlleux, une vocation hono-

rable et l'orienta vers l'Ecole centrale. Il était doux, sans volonté décidée, intelligent et ponctuel : il réussit sans éclat au lycée et à l'Ecole centrale, accepta sans protestation le mode de vie que les mains maternelles lui présentèrent, et, quand son père mourut, il obéit à une ambition de Mme de Gerville, vendit la fabrique de drap, garda le château qui plaisait à sa mère et s'associa pour l'exploitation d'une grande usine à Saint-Denis. Il vécut dès lors à Paris, se mêla à la société, s'y plut comme il se plaisait partout, y fut volontiers admis, car il n'était pas hostile et représentait de gros capitaux.

Mme de Gerville, qui s'était imposé de ne pas le suivre de trop près, songea cependant à le marier en temps convenable : elle avait quelque expérience du monde pour l'avoir scrupuleusement observé, et elle concentra toute son intelligence dans le choix de celle qui devait être près de son fils ce qu'elle-même avait été près de feu M. de Gerville. Ce fut une heure presque fiévreuse dans sa vie régulière; elle multiplia les négociations et les enquêtes, s'assura toutes les chances de succès, abandonna des projets près d'aboutir sur un indice fâcheux dont sa perspicacité lui montrait la gravité dans l'avenir.

Quand elle rencontra Hélène, elle sentit que ses inquiétudes étaient finies, et elle en manifesta à la jeune fille une reconnaissance que celle-ci prit pour l'effusion d'une naturelle tendresse. Plus tard, elle comprit qu'elle représentait surtout pour sa belle-mère une sécurité, mais son cœur endormi, et que M. de Gerville n'avait pas éveillé, fut à peine sensible à cette déception secondaire. Elle accepta sans révolte cette

vie conventionnelle et vide où les jours glissèrent vers le passé dans de menues actions que n'embellissait pour elle aucun rayon d'amour. Elle n'en souffrit pas de manière effective, ignorant que ce paisible sentiment qui l'unissait à son mari n'avait rien de commun avec la passion. Elle traversait avec une égale indifférence les hommages des hommes et effleurait avec la bienveillance d'une conscience pure les inévitables petits scandales dont vit la société.

Sa belle-mère prit cette passivité aimable pour de la vertu, et s'en réjouit pour son fils pendant plusieurs années. Après le voyage de Venise, elle remarqua cependant un changement chez Hélène, et dans le séjour que celle-ci fit en Normandie, aux vacances suivantes, elle s'étonna du choix de ses lectures et de son humeur triste. Elle n'osa attirer l'attention de son fils sur des symptômes qu'il avait peut-être notés lui-même et crut plus habile de ne rien laisser voir à sa belle-fille. Elle fit cependant cet hiver-là deux visites à Paris : elle trouva la jeune femme transformée, souriante, élégante, pensive quelquefois, mais sans chagrin, comme poursuivant un beau rêve. Un autre printemps passa : en août, quand Hélène revint pour un mois près d'elle, Mme de Gerville discerna quelques signes d'agitation nerveuse, mais par intermittence : sa perplexité s'accrut sans qu'elle pût rien faire pour la dissiper.

Un soupçon se cristallisait douloureusement dans cette âme maternelle où la sollicitude se doublait d'un besoin de netteté morale : Hélène aimait hors de son ménage. Elle garda un front calme, mais cette année elle s'installa boulevard Malesherbes dès la fin d'oc-

tobre. Il lui fut alors bien difficile de fixer sa suspicion : les commensaux habituels étaient reçus avec une égale bonne grâce par la jeune femme, sans qu'elle fît paraître aucune préférence; elle sortait régulièrement, mais ne refusait jamais la compagnie impromptue de sa belle-mère, et celle-ci, déroutée, fut plusieurs fois, dans ces trois semaines, sur le point d'abandonner cette façon d'espionnage dont elle avait presque honte.

Elle s'avouait cependant, à vivre près d'Hélène, qu'elle ne la connaissait nullement, et, tout en la trouvant docile en apparence à ses conseils, elle devinait une volonté récemment née qui la combattrait, le jour où elle l'y obligerait. Aussi, hésitait-elle maintenant à porter plus avant la discussion : elle reprit donc, sur un ton plus affable :

— Effectivement, Hélène, je trouve, laissez-moi vous le dire, que la société des jeunes femmes que vous fréquentez a une fâcheuse influence sur vous : vos lectures deviennent plus hardies, vos élégances plus provocantes. Tenez, cette robe du soir que vous aviez jeudi pour dîner chez la princesse de Lambeth, est outrageusement décolletée; il y a trois ans elle vous eût gêné à porter. Et, devant le silence de la jeune femme, elle acheva : — Ce sont de petites choses, je le veux bien, mais elles me choquent dans mon affection pour vous. Vous me trouvez province, vieille femme raisonneuse... si, si, il y a de cela, c'est vrai, mais je crois que vous pouvez vous distraire et vous habiller sans prendre le ton de certaines personnes que leur nom et leur situation ne parviennent pas à garantir de la calomnie.

Brusquement, elle s'arrêta : Hélène la regardait, un

peu pâle, les yeux agrandis d'une sorte d'effroi douloureux. Mme de Gerville craignit d'avoir été trop loin : c'était la première fois qu'elle s'adressait ainsi à sa belle-fille.

— Entendez-moi, Hélène...

Mais celle-ci avait, en apparence, repris sa tranquillité.

— Non, non, achevez votre pensée, mère.

— Hélène, vous ne m'avez pas comprise...

— ... Alors, ne poursuivons pas un semblable entretien. Vous n'avez besoin de rien?

— Non, merci.

— A ce soir, mère.

— A ce soir.

Quand la porte se fut refermée sur la robe noire de la jeune femme, Mme de Gerville attira son métier et continua de piquer studieusement son aiguille d'un même geste machinal, avec le vif sentiment de sa défaite. Elle venait de découvrir à sa belle-fille ses soupçons, se privant ainsi de la liberté de paraître agir en parfaite innocence.

Dans l'automobile qui l'emportait, Hélène frissonna nerveusement : sa belle-mère avait-elle deviné son amour? Déjà, elle avait démêlé cette attention hostile dont elle se sentait parfois enveloppée; elle était trop fine pour mettre au compte du hasard certaines coïncidences qui tendaient à contrarier des rendez-vous possibles, et quelques rencontres, là où réellement la vieille dame n'avait aucun prétexte de se trouver, ressemblaient terriblement à un espionnage prémédité. La fortune l'avait jusque-là protégée, elle n'avait été prise en aucun flagrant délit de mensonge

au cours de ces habiles interrogatoires qui naissaient simplement d'une causerie amicale. Pourquoi alors cette attaque directe?

Cette brève défaillance cessa, Hélène se retrouva vaillante en face de la menace. Oui, elle aimait, elle aimait superbement, et cet amour était toute sa vie. Hier, demain, étaient des mots vides de sens, si elle les dépouillait de cette admirable exaltation qui la possédait. Elle avait cru aimer à Venise, à Londres; qu'il était chétif alors ce sentiment qui la bouleversait déjà, près de ce qu'elle éprouvait aujourd'hui! Et chaque heure, mystérieusement, semblait ajouter à sa passion, développer sa force d'aimer; elle s'éveillait chaque matin le cœur chargé de tendresse et de gratitude, elle s'endormait tous les soirs plus reconnaissante et plus aimante, qu'elle eût vu ou non son amant, ce jour-là. Y penser, se souvenir, espérer, toute son âme tenait entre ces trois moments du temps, qu'elle confondait dans une perpétuelle et émouvante actualité.

Elle ne parvenait pas à imaginer ce bonheur en péril, et il lui semblait naturel de recourir à tous les moyens pour le défendre. Elle s'était fait ainsi une habitude de mentir contre son caractère et son éducation : elle trompait aisément, presque sans volonté, plutôt par un obscur instinct qui accompagnait cette nouvelle activité de son être. Il convenait donc de redoubler de précautions et d'ingéniosité, puisqu'une ennemie se déclarait aujourd'hui.

Elle s'enfonça dans une étrange méditation si triste, si nécessaire aussi, qu'elle eut d'elle-même une grande pitié. Pourquoi la vie la forçait-elle à cette dupli-

cité?... Etait-il mal d'aimer de toute son âme, ne pouvait-on choisir l'élu, et devait-on subir celui qu'une convention sociale vous imposait par surprise, dans toute l'ignorance de la virginité? Elle posait au destin ces angoissantes questions, elle, femme douloureuse après tant d'autres, cherchant, dans le mauvais équilibre des affections humaines, une légitimation de sa faute.

L'automobile, en s'arrêtant, la rejeta dans la vie; elle descendit, entra dans un salon, salua, sourit, entendit de vains propos, de faciles médisances, s'associa d'un mot à ce bourdonnement inférieur et s'en fut, n'emportant aucune impression de cette halte obligatoire qu'elle renouvela trois fois, avant d'atteindre la rue de Grenelle. Une file de voitures encombrait la chaussée; elle renvoya son automobile : « Soyez là à quatre heures et demie, » — et pénétra dans le tumulte aimable d'une vente de charité.

L'élégance de ces ordinaires réunions était ici relevée d'un éclat littéraire : la situation de Mme du Housseaux, présidente de l'œuvre, assurait aux curieux la présence de certaines personnalités du monde académique : on était certain de faire recette. La fille de Michel Rimbaud, qui venait d'avoir dix-sept ans, tenait aussi un comptoir non loin de celui de l'amie de son père : c'étaient ses débuts dans la société parisienne, et l'on était généralement bienveillant pour cette jolie jeune fille brune qui mettait une grâce encore un peu gauche à imiter les femmes qui l'entouraient.

L'atmosphère était de bonne compagnie, on y sentait flotter ce léger esprit de Paris fait de méchanceté

et d'indifférence où chacune se moque des autres et de soi avec le même parti pris de blague, où le mot qui fait fortune un jour, juste et impitoyable, naît subitement d'une menue circonstance et s'en va, volant de sourire en sourire, jusqu'à celui qu'il doit blesser. Il y avait là un raccourci vigoureux de l'humanité où les vanités, les jalousies, les haines et les amours, se donnaient carrière, derrière des masques affables ou impassibles et sous l'égide d'une belle pensée morale que manifestaient des drapeaux, des fleurs, des lumières et, sur chaque comptoir, l'amoncellement de délicates inutilités qu'on échangeait avec ostentation contre de l'or. Les prix montaient déjà; on murmurait que Mme de Splezac avait vendu dix louis deux orchidées au marquis de Fridermak et les commentaires se croisaient au passage du jeune homme.

Hélène se hâta à travers la foule choisie, répondant d'un mot à des amies, d'un signe de tête à des saluts. César Barberini l'arrêta devant le comptoir de Mlle Rimbaud : il était depuis huit jours à Paris, il l'avait aperçue l'avant-veille au Vaudeville; il lui disait tout cela, en l'enveloppant de ce regard d'insolente admiration qui lui était habituel. Hélène, pendant ce temps, regardait la jeune fille qu'elle trouvait charmante : elle fit un pas vers elle.

— Vous avez, madame, une grâce toute particulière, et vous êtes la plus parisienne de tant de jolies femmes, poursuivait le comte.

Elle ne l'écouta pas, mais les syllabes un peu chantantes, malgré le soin que César Barberini mettait à répudier son accent, lui rendirent avec intensité certaines heures de Venise : involontairement, elle ferma

les yeux, saisie d'une sorte de vertige. Mais elle se dégagea rapidement de cette compagnie par une banale invitation à son jour et parvint jusqu'à Mme du Housseaux, échangea avec elle d'insignifiants propos, paya très cher un bibelot qu'elle ne regarda pas, et s'en fut, ayant satisfait à ce devoir mondain qui lui créait un alibi.

Elle remonta alors à pied la rue de Grenelle jusqu'à Sainte-Clotilde, qu'elle contourna, et, sur la droite de la place qui précède la basilique, elle entra dans une de ces vieilles maisons qui conservent à ce coin solitaire un caractère noble et paisible. Au troisième étage, elle sonna et demanda au valet de chambre :

— Monsieur est-il là?

— Oui, madame.

Il était rare qu'Hélène vînt rue Martignac : quand elle poussa la porte du cabinet de Claude, celui-ci se leva, étonné.

— Q'est-ce qu'il y a, Hélène, pourquoi viens-tu?

Elle s'arrêta, le regardant amoureusement, emplissant ses yeux de son visage et dit :

— Pour rien. Je voulais seulement te voir : te voir et voilà tout.

— Grande enfant; tu m'as presque fait peur.

— Vraiment?

Il l'avait attirée dans ses bras.

— Mon Dieu, que tu es petite fille et peu raisonnable. Je pouvais être sorti, tu en eusses été pour ta peine.

— Pas tout à fait, j'aurais poussé la porte, regardé les choses qui t'avaient vu un moment plus tôt et je serais repartie presque contente.

— Folle aimée!

Elle avait jeté son manchon sur un siège et s'approchait du large bureau Louis XV encombré d'épreuves d'imprimerie. La pièce était vaste et lumineuse, garnie de bibliothèques basses au-dessus desquelles des tapisseries anciennes formaient de précieuses frises aux tons adoucis. Quelques œuvres d'art, un buste en marbre de la Renaissance italienne, une assomption dans la manière de Philippo Lippi donnaient à ce lieu une valeur personnelle à quoi Claude était très sensible. Sur une table, près d'une fenêtre, une gerbe de roses rouges répandait généreusement son parfum de vie. Hélène s'était penchée sur un feuillet et lisait à haute voix :

— « Il prit la main de sa maîtresse et la soutint pour l'aider à passer le gué : son regard s'arrêta un instant sur cette petite main, toute semblable, sous le soleil, à un grand pétale de fleur transparent : il y posa ses lèvres en hommage. »

Elle se releva et dit avec une nuance de mélancolie :

— Comme tu as mis de nous dans ce livre?

— C'est vrai.

— Voilà un an que je me suis donnée, là-bas, et tu fais déjà un roman avec notre amour.

— Pourquoi non?

— Tu n'as pas peur de le tuer?

— Quelle idée!

— Il me semble, à moi, que l'on ne peut écrire que sur ce qui est déjà un peu mort.

— Ne sens-tu pas, au contraire, que si, sur ce sujet choisi avant la joie de te connaître, mon âme a répandu l'effusion de son bonheur actuel, c'est que je ne

pius te détacher en rien de moi, que tu me précèdes partout où je porte mes pas, que tu rétrogrades sur mon passé, que tu le transformes; que cette aventure qui t'était inconnue a perdu sa vie le jour où j'ai baisé tes lèvres; que mes rêves antérieurs se sont confondus dans mon amour pour toi. Dis, tout cela, ne le sens-tu pas comme moi, non seulement dans la formule de ta pensée, mais dans la superbe affirmation de ta chair?

— Comme tu es habile, Claude!

— Il me suffit, pour l'instant, d'être sincère.

— Souviens-toi cependant de Gœthe, ce que tu m'en as dit un soir dans la galerie du palazzo Sperelli.

— Je ne suis pas Gœthe.

— Gœthe était un homme.

— Pourquoi veux-tu nous troubler avec ces choses spécieuses? Souviens-toi, à ton tour, de ce soir dont tu parles; tu avais une robe blanche, froide et brillante dans l'ombre du balcon : je revois les roses rouges près de ton épaule nue.

— Claude! le beau moment!

— Celui-ci n'est-il pas meilleur?

— Sans doute.

— Tu dis cela mal. Hélène, tu me caches quelque chose?

— Rien, mon ami.

— Pourquoi cette amertume, pourquoi cette visite ici, où tu ne viens jamais?

— Vas-tu me la reprocher, me dire que je te gêne?

— Ma petite Hélène, tu es nerveuse.

— Je tremble seulement parfois pour notre bonheur : je m'étonne d'être si heureuse; j'ai peur de demain, instinctivement.

— Laissons demain, qui n'est pas à nous.

— Tu vois bien.

— Hélène, j'ai parfois un scrupule à t'écouter : je t'influence trop. Autrefois, tu ne pensais pas ainsi?

— Moins, c'est vrai.

— Reste donc ce que tu as été.

— Claude, est-ce toi qui me parles? ne sais-tu pas mieux que moi que la femme d'alors est disparue, que sous ton regard une autre est née, à qui celle-là n'est plus qu'une étrangère?

— Chère amie délicieuse, regarde-moi : j'aime ton visage, quand de telles pensées montent vers tes yeux, quand tes lèvres tremblent un peu de ce contact avec la crainte et l'espérance.

Il avait renversé sur son épaule la tête d'Hélène, et la contemplait avec le sentiment puissant que ce masque exquis ne tressaillait que pour lui. L'amour, vraiment, l'avait comblé depuis une année, et il n'eût point osé avouer qu'une même défiance de l'avenir le traversait parfois. Qui d'eux deux cesserait le premier d'aimer? d'où viendrait ce signe précurseur que sa perspicacité attendait malgré lui, qui fatalement ne pouvait manquer de se produire, première feuille jaunie, qu'on regarde avec stupeur et qui fait se resserrer les étreintes? Il tenait entre ses mains cette chère tête, et posait à ces yeux adorants l'angoissante question. Entendait-elle le sens de son silence? devait-il cueillir une réponse dans ses regards, interpréter l'expression de ses lèvres si jeunes? L'ombre de l'avenir s'avançait sur eux, seuls en face du destin. Alors, il dit :

— Tu m'aimes?

— Oui.

— Plus que la dernière fois?

— Toujours plus, comme si je pouvais chaque jour te donner davantage.

— Oui, sans doute, tu crois cela.

— Oh! Claude!

— Ce sont de belles chimères, en vérité.

— Je ne me figure rien. Je sens et je comprends, je n'ai pas besoin de m'exalter pour aimer : je pense à toi naturellement, je ne suis presque plus rien de personnel maintenant, je suis toute absorbée en toi.

— Parle encore ainsi, petite amie, choisie entre tant de beautés, là-bas, près des grands miroirs tristes de la lagune. C'est la plus belle vie que nous tenons entre nos mains. En sommes-nous bien conscients? Tenons-la bien fort et longtemps.

Il s'était penché vers sa bouche.

Croire! croire à ce qu'elle avait dit, tuer l'inquiétude, la folle logique qui détruisait en lui la joie de son amour, se persuader mieux qu'avec des mots que chacun emploie et dont la force de la vérité s'est usée à travers le mensonge, avec ces lèvres dont les baisers affirmaient irrésistiblement qu'elle était à lui tout entière. Oh! la merveilleuse éloquence de la chair qui consent, qui accueille, qui multiplie les serments, les amplifie et les élève jusqu'à la beauté d'une conviction passagère!

Quand il ramena Hélène près de la fenêtre, une ombre légère descendait sur la ville. Appuyée contre lui, la jeune femme regardait les grandes flèches de Sainte-Clotilde, jaillies comme de sombres lis sur le ciel d'hiver.

— Quel beau voisinage! dit-elle.

— Par les soirs de printemps, je suis souvent resté très avant dans la nuit sur le balcon, à refaire le vieux rêve du catholicisme : Paris, qui nous entoure, s'apaise alors, la fièvre diurne cède pour quelques heures et rien vraiment ne vient troubler le recueillement où je me plais.

— Regrettes-tu parfois la foi de ton enfance?

— Parfois; moins pour elle sans doute que pour tout ce qu'elle accompagnait. Le monde était alors si magnifique, offert à ma curiosité... Il y a quelque chose d'injuste et de cruel dans le brutal phénomène de vieillir : la vie nous reprend un à un les dons merveilleux dont elle avait comblé notre enfance, l'univers s'attriste autour de nous, à mesure que notre faculté d'imagination s'atrophie, il resserre le cercle des réalités décevantes et nous y emprisonne... nous n'avons plus d'ailes pour nous échapper.

La foi tendre et heureuse est contemporaine, en mon souvenir, des jours bénis où je dessinais des parcs majestueux dans les allées de notre jardin, entre de petits talus hérissés de feuilles arrachées aux arbres proches; je marchais à pas précautionneux, et je me sentais chez moi, dans ces limites fictives que ma bêche avait tracées. Les précieux étés où ma foi en Dieu avait la candeur de mes jeux, où deux chaises renversées, surmontées d'un bâton où flottait un lambeau d'étoffe claire, figuraient pour moi une barque, où les lointains du jardin étaient les terres inaccessibles vers quoi je voguais avec enthousiasme! As-tu jamais pensé au respect qui devrait nous saisir, si nous y réfléchissions, en face de ces créateurs d'idéal qui vont parfois

devant nous, coiffés d'un chapeau de général en papier, caracolant sur une canne, avec des ambitions de conquérants. Nous ne les comprenons plus, nous en rions stupidement, ou, avec une méchanceté jalouse, nous les humilions, en leur révélant le ridicule de leurs attitudes. Ce sont eux, cependant, qui ont raison contre nous. Et toi, regrettes-tu ta foi d'alors?

— Je ne regrette rien du temps où je ne te connaissais pas.

La demie de quatre heures laissa tomber ses deux notes graves dans le quadrilatère de la place : Hélène sursauta.

— Il me semble que je viens d'arriver : nous ne nous sommes presque rien dit et il faut que je parte.

Claude s'éloigna d'elle.

— Pars.

— Comme tu me dis cela!

— Je n'ai pas le droit de te retenir.

— Tu sais bien que si je pouvais...

— ... Je sais, c'est le sort des amours comme le nôtre d'être asservis au despotisme d'autrui.

— Je t'en prie, Claude.

— Pars, tu vas être en retard.

Elle reprit tristement son manchon.

— Tu viendras, après-demain, chez nous?

— Je ne peux pas.

— Comment?

Il désigna les épreuves éparses.

— Tu ne peux pas leur voler une heure pour moi?

— Je suis pressé.

— Tu me préfères ton livre.

— Ecoute, je dois passer à la *Revue Verte :* c'est sérieux.

— Alors, jeudi?

— Non plus, je chasse à Voisin.

— Alors, quand?

— Samedi, veux-tu? et ne sois pas triste.

Elle ne dit pas qu'elle avait des obligations pour ce jour-là, elle accepta sans hésiter et répondit seulement :

— Comme c'est long, quatre jours sans te voir, — et, prenant une rose rouge, elle la piqua à son corsage: — personne ne saura d'où elle vient que moi; elle me tiendra compagnie, nous parlerons de toi ensemble.

Quand la porte se fut refermée derrière elle, Claude fut sur le point de courir, de la rappeler, de lui dire qu'il n'avait pas de rendez-vous, qu'il avait refusé de chasser chez les Beuvreuil, qu'il avait menti pour la torturer, parce qu'il l'aimait. Il se força à ne pas bouger, lui donnant le temps de descendre les trois étages; alors il s'approcha de la fenêtre et, sans lever le rideau, de peur qu'elle n'eût la joie de le savoir attentif, il la regarda traverser la place; au coin de l'église, elle se retourna discrètement : le rideau ne remua pas. Elle disparut. Claude revint vers son bureau et s'y assit, mi-satisfait : il avait conscience d'avoir, cette fois encore, mis en pratique les théories qu'il exposait l'autre printemps à Mlle Durozier dans leurs soirées vénitiennes.

Il souffrait fréquemment de cette contrainte, mais il la jugeait nécessaire au développement de leur amour : Hélène serait-elle ce qu'elle venait d'être près de lui, s'il eût donné cours à tout son sentiment? Il avait trop étudié la loi intransgressible, qui domine toute passion

humaine, pour n'être pas certain que l'obstacle est parfois le meilleur adjuvant, le plus efficace garant de pérennité en cette matière délicate comme autre part.

Il s'était donc employé systématiquement à faire surgir à propos les contretemps qui maintiennent l'âme et les sens attentifs au prix de quelque anxiété. N'était-il pas préférable de la tromper ainsi, dans leur intérêt commun? Il revoyait les petites désillusions préméditées, les menues jalousies savamment suscitées, qu'il lui avait infligées en souriant depuis plus d'une année. La bonne intention qu'il y mettait suffisait-elle à le justifier? avait-il le droit de la faire souffrir de la sorte? Que demain, lui qui croyait l'adorer à cette heure, cessât de l'aimer, qu'un accident les séparât, ne lui laisserait-il pas un souvenir troublé, au lieu de la limpide succession de beaux jours que la vie leur avait offerte et qu'il s'était plu trop souvent à ternir?

Il se répondait intérieurement que de telles ombres augmentent, par contraste, l'éclat des heures lumineuses, qu'à la tenter certains jours d'un mot habile, il lui avait donné de plus belles audaces, de plus profondes sincérités; leurs deux sensibilités, soumises à ces épreuves, s'étaient élevées plus haut.

Ses regards s'arrêtèrent à cet instant sur les feuillets épars du livre qui devait paraître bientôt : il était le fruit de cette exaltation, c'était en quelque manière le don d'Hélène, puisque par sa présence ou sa pensée il avait été ému jusqu'à fixer heureusement les rêves qu'elle lui suggérait. Ici encore, elle le confirmait dans sa conviction que l'amour n'est, comme il l'avait dit presque trivialement, qu'une réaction chimique.

A considérer ces phrases juxtaposées, il reconnaissait la révélation dont il avait été l'objet, et il louait également sa maîtresse qui lui avait valu cette intelligence du monde, et lui-même qui en avait si expertement usé. Heures de brèves griseries égoïstes, car demain, ce même recueil de sensations et de théories, variations élégantes sur un léger thème amoureux, serait la proie des indifférents. Il était encore superbe ainsi, à peine réalisé, mais quand les feuillets réunis et vêtus du jaune uniforme de la brochure figureraient, entre cent autres, aux devantures des libraires, il faudrait lui demander une satisfaction toute différente : l'approbation de la critique, le succès de vente.

Alors Claude éprouva la puérilité de ce labeur : dans la pléthore actuelle, où l'équivoque des aventures narrées permet seule d'escompter le gros tirage, il prévoyait l'humble carrière de son livre, écrit sans concession au goût public. La société se présenta à lui, à propos de ce petit incident, telle qu'il l'avait jugée un soir entre autres à l'Opéra : il lui reconnut ses vertus et ses vices. Qu'avait-il fait pour la flatter dans ce nouveau volume? Que pouvait-il en espérer?

Oui, ces pages avaient été une noble surexcitation subjective qu'une douce main de femme avait fait tourbillonner sous son front : pourquoi vouloir qu'elles fussent rien de plus? Elles resteraient pour tous l'ombre de choses invisibles. Que signifiait en l'occasion le verdict des foules?

Claude rassembla les feuillets épars : rêver son rêve est une chose, désirer que les hommes le partagent en est une autre. S'il posait ces épreuves sur les bûches qui, dans la cheminée, formaient de capricieuses fleurs

de feu, une plus grande gerbe monterait vers l'obscurité et il ne resterait de cet effort qu'une douce poignée de cendres. Un tel geste était digne de son orgueil, mais sa lucidité impitoyable lui montra la médiocre victoire qu'il y aurait là, puisqu'il garderait toujours le soupçon d'avoir craint le mépris des hommes. Alors, pendant qu'il rangeait paisiblement ces feuilles, cueillant une phrase au passage, reconnaissant avec mélancolie le visage de son passé, la vanité d'une telle besogne lui apparut mieux. Puisqu'il refusait systématiquement d'employer dans la carrière des lettres les moyens convenables à la gloire, que faisait-il de s'y attarder ainsi? Sandynam l'avait sagement averti que là n'était pas sa place : c'était un mauvais point d'application de ses énergies.

Pendant que Claude glissait ainsi à des préoccupations immédiatement égoïstes, Hélène se hâtait vers la salle d'horticulture, soucieuse de devancer sa voiture et rejetée de ce fait vers les insinuations de sa belle-mère. Elle n'en avait pas parlé à Claude, tant il lui semblait naturel de porter seule le poids de cette inquiétude : il lui appartenait du reste de défendre son amour.

Cette nuit-là, elle eut un rêve étrange. Il lui parut qu'elle était dans un petit jardin, avec de minuscules charmilles et un ruisseau tout étroit : un enfant passait dans un canot en papier, surmonté d'une voile blanche aiguë. Pendant qu'elle le regardait, une jeune fille s'avança vers elle, qui ressemblait à Mlle Rimbaud; elle la salua avec grâce et lui offrit une branche d'orchidées rouges, mais quand Hélène la prit, elle sentit la piqûre de longues épines qui labouraient ses

mains d'où tombait vers le gazon une rosée sanglante. La jeune fille avait disparu, mais derrière un arbre, elle découvrait sa belle-mère qui riait de ce rire silencieux qu'ont les personnages de rêve...

Au réveil, le soleil entrait déjà dans la chambre d'Hélène; elle s'amusa au souvenir de ce songe, où elle retrouvait les éléments de sa journée de la veille, groupés de façon si imprévue.

XI

Claude, allongé dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte, jouissait de ne faire aucun mouvement. Il se sentait en harmonie avec les choses paisibles qui l'entouraient : le ciel clair de printemps, les grandes pelouses d'un vert intense, qui développaient leurs avenantes perspectives et sur quoi les arbres aux floraisons nouvelles dessinaient de belles ombres. Le silence avait cette qualité particulière aux campagnes, où percent les infinies activités qui s'exercent près du sol et nous troublent de leur éternel et proche mystère. La pièce elle-même où se tenait Claude, jaune et blanche, avec d'uniformes rayons garnis de livres, sur trois côtés, ses meubles droits et de joyeuses gravures de chasse dans des cadres de citronnier, offrait un aspect reposant que le jeune soleil parait d'une joie calme.

Il était très naturel de revenir ici à la vie : les pensées de Claude ressemblaient à ce vernal décor, timides, douces, chargées d'inconsciente espérance. Il éprouvait dans les membres cette faiblesse qui permet d'apprécier les forces tutélaires de la nature comme la lumière et la chaleur; pour quelques jours encore, il avait ce besoin de protection inhérent à l'enfance et à

la maladie que ce lieu lui offrait avec simplicité.
Il était passif avec satisfaction, ne résistait pas aux impressions légères qui l'effleuraient : il s'essayait, dans ce réveil, avec des précautions et une certaine mélancolie, à retrouver sa personnalité, à rappeler ce passé récent d'où il sortait avec langueur, ayant flirté très intimement avec la mort.

Sur une table, près de lui, un livre, deux revues non coupées, des cigarettes et, dans un vase, des roses blanches, racontaient son existence quotidienne, depuis son arrivée à Dartington, dans le South Devon; la monotonie des jours était charmante, à peine pensait-il, plus curieux de regarder la vie courir à nouveau allégrement en lui que de former de folles imaginations. Sa paresse dolente se récréait de petits incidents, auxquels il donnait une passagère importance : la présence enfin de Sandynam achevait son réconfort général.

Quand la fantaisie le traversait de parcourir un journal français, il s'étonnait naïvement devant ce reflet d'un autre monde à l'agitation duquel un accident l'avait brusquement soustrait. Il lisait des noms familiers, des descriptions fidèles, il percevait des chuchotements scandaleux déjà entendus, des échos variés, et cependant semblables, qui le rejetaient à un mois en arrière, dans le moindre univers de Paris où il semble à ceux qu'il asservit que toutes les puissances de vie sont concentrées et qu'il ne vaut pas d'être, hors ces factices limites. Il souriait sans amertume à ces figures mesquines et contemporaines, évoquées par le récit d'une première, le compte rendu d'une fête, d'une exposition, la critique d'un livre. Dans l'éloigne-

ment, les personnages se situaient à leur place, les événements prenaient leurs justes proportions, confondus dans l'ensemble des actions humaines. Il jugeait, auprès de cette fenêtre ouverte sur un coin du monde, l'aberration d'optique qui métamorphosait, pour les acteurs de cette scène brillante, les gestes et les paroles, et leur conférait une valeur fictive et éphémère.

Ses yeux, revenant à ces pelouses parfaites, à ces arbres d'une forme aimable, à ce ciel infini, l'invitaient, sans malice, à proclamer les puérilités de préjugés dont il avait un jour été victime. Autour de lui, il sentait l'agitation ordonnée de ce laboratoire spécial que Sandynam venait de fonder. A certaines heures le parc s'animait de la course d'enfants vêtus de blanc : leurs sveltes silhouettes mettaient sur les lointains de charmantes images. Leur admirable jeunesse, dans l'exubérance des jeux, proposait son vivifiant exemple à sa méditation et le faisait parfois douter de sa sagesse. Les soirs, enfin, étaient particulièrement précieux. Ces deux hommes s'attardaient en de vigoureuses causeries, abandonnant le mensonge des formules, mettant en commun, avec un sérieux effort de sincérité, leurs intuitions et leurs expériences.

Tout conspirait ainsi pour restituer à Claude ses forces et sa foi. Seules les heures du courrier restaient fiévreuses : régulièrement, il apportait la pensée fidèle, l'angoisse d'Hélène qui se débattait douloureusement au milieu de tourments nouveaux qu'il lui avait créés. Le tumulte de sa pauvre âme affolée de passion éclatait avec plus de véhémence, en face de cette nature exquise, d'une grâce reposée. Un tel contraste eût

été savoureux pour l'esprit subtil de Claude, en toute autre occasion, mais il n'avait pas encore retrouvé le goût à ces jeux psychologiques.

Ce matin-là, au contraire, pendant qu'il retournait entre ses doigts la lettre d'Hélène avant de l'ouvrir, le parfum de cette âme, en montant à son cerveau, y déterminait des images attendrissantes. Il ne pouvait se refuser au souvenir, et, comme d'une veine ouverte par où se précipite le sang impétueux, les scènes et les paroles jaillissaient de sa mémoire fortement sollicitée.

Il revoyait chronologiquement la publication de son livre, dans les derniers jours de novembre, l'accueil bienveillant des revues et de quelques lettrés, l'aigreur propice de deux critiques qui, en lui faisant l'honneur de le discuter, avaient retenu un instant l'attention sur lui, puis, dans le flot incessant d'une surproduction littéraire, son œuvre avait disparu fatalement et il l'avait vue sombrer parmi tant d'autres, avec ce scepticisme auquel il appliquait sa volonté. Parmi les rares profits de cette publication, il crut pouvoir compter l'espèce d'intimité qui s'établit entre lui et Michel Rimbaud. L'académicien lui avait témoigné une estime bienveillante et s'était cru en quelque mesure engagé à le soutenir, sans doute parce qu'il le jugeait moins dangereux qu'aucun à patronner.

Claude fréquenta donc assidument le salon de Mme du Housseaux, où il rencontra parfois Mlle Rimbaud qui, par un étrange oubli des préjugés, faisait ses débuts dans le monde chez l'amie de son père. Son élégance un peu sauvage, une réelle originalité d'es-

prit, une grande innocence, qu'elle mettait un soin pénible à cacher, intéressèrent Claude à cette mince personne : elle-même marqua dès lors certain goût pour le jeune homme : une sorte de camaraderie s'établit entre eux.

Claude retrouvait aussi chez Mme du Housseaux Hélène, plus délicieuse, plus amoureusement troublante, mais plus sensible aussi, au point qu'il n'osait plus la tourmenter aussi fréquemment, et obtenir d'elle ces belles tristesses qui donnaient tant de prix à leurs heures de solitude voluptueuse. Elle paraissait toucher, certains soirs, les limites de sa puissance de dissimulation dans le monde, et si Claude tentait de provoquer son émoi par un flirt, il trouvait tout à coup ses yeux fixés sur lui, agrandis d'angoisse, où son âme se montrait nue et si désespérée, que par une instinctive pudeur elle cachait un instant son visage dans sa main. Claude repentant devait alors la rejoindre, la rassurer avec des paroles douces, mais il sentait le péril de renouveler ce jeu cruel sur une sensibilité exacerbée.

De tels procédés semblaient négligeables : il eût dû avoir en sa maîtresse une absolue confiance, mais à mesure que lui-même l'aimait davantage, il croyait plus habile de s'en défendre, d'afficher une supériorité dont aucun n'était dupe. Son instinct le trahit cependant brusquement au milieu de ces pauvres artifices, l'obligeant à répudier cette discipline égoïste.

Que de petits faits traduisaient pour Claude cette lente cristallisation de leur amour; quels vigoureux reliefs prenaient les plus simples détails dans ces jours d'alors; quelle diversité d'émotions dans cette trame

unie du temps! Lady Patricia passa cet hiver-là trois mois à Paris au retour de Rome, et avant la saison de Londres. Claude vécut beaucoup près d'elle. Sandynam n'était cependant plus là, il allait réaliser ses projets, et venait d'acheter à Dartington, non loin de Paignton, où sir Hugh Rendal possédait une admirable résidence, une vaste propriété qu'il adaptait à sa destination spéciale avec toutes les ressources du confort moderne. Claude l'avait aperçu quelques jours au commencement de janvier comme il venait présenter ses devoirs à lady Patricia : les deux amis s'étaient longuement entretenus des expériences que Sandynam voulait commencer vers Pâques, mais sans que celui-ci eût proposé de nouveau à Claude de s'y associer : il s'était borné à l'inviter à passer les prochaines vacances avec lui.

D'autres figures gravitaient encore autour de lady Patricia, qui lui rendaient des souvenirs presque anciens : Mlle Durozier, toujours consciencieuse et jamais satisfaite; miss Mary May, qui consentait à séjourner à Paris parce qu'elle prétendait y étudier Notre-Dame à la manière dont Ruskin avait étudié Amiens; César Barberini, que Claude rencontrait un peu partout sans plaisir.

Le noble Vénitien, qui faisait profession d'admirer toute beauté, aimait Paris avec fougue : son esprit délié, rompu aux exigences des diverses civilisations, lui permettait d'apprécier la ville intelligente et fastueuse et, s'il ne ménageait pas sa critique mordante à une société pervertie, il était préparé à en comprendre les délicatesses presque morbides, l'insouciance légère, l'immoralité charmante, l'intense intel-

lectualité, vertus de décadence qui, dans cette classe privilégiée, étaient d'une séduction certaine pour cette âme sensible et cultivée à l'excès.

On l'accueillit unanimement avec une égale bonne grâce; il renouait des relations ébauchées à Venise et en faisait de nouvelles, car un peu de snobisme concourait à son succès. Parmi ces amis d'un jour, M. de Gerville parut de ceux qui le revoyaient avec le plus vif plaisir; sans qu'aucune affinité les disposât pour cette intimité, l'ingénieur lui ouvrit spontanément sa maison, et s'institua un peu son parrain dans le cercle de ses relations.

Mme de Gerville ne s'expliqua pas cette sympathie excessive, en désaccord avec la nature froide de son mari, mais elle s'abstint de soulever une discussion à ce sujet, bien qu'elle eut rapidement à en souffrir. César Barberini profita en effet de l'amabilité de M. de Gerville pour s'attarder sans discrétion auprès d'Hélène. Son caprice pour Mlle Durozier semblait effacé et il retrouvait, avec une surprise heureuse, ce premier sentiment éprouvé deux ans plus tôt à Venise.

Il ne craignit pas de faire allusion à ses pensées d'alors; mais devant Hélène, retrouvée plus désirable sans doute, épanouie, et aussi plus mystérieusement femme, sa perspicacité en quelque sorte professionnelle l'avertit de son erreur : elle aimait. Sa fatuité en reçut une atteinte désagréable, et il chercha autour de Mme de Gerville ce rival privilégié.

Il ne découvrit pas Claude, tout d'abord, car le jeune homme s'était imposé de ne jamais paraître à l'hôtel du boulevard Malesherbes; puis cette abstention même le frappa, il y vit un indice dont sa suspi-

cion se fortifia. Ses souvenirs et peut-être une rancune personnelle aiguisèrent sa clairvoyance; il observa dès lors l'attitude d'Hélène quand elle rencontrait le jeune homme dans une maison amie; sa religion fut bientôt éclairée sur ce point : Claude Mallet était son amant.

Cette liaison ignorée de tous, dans un monde où chacun mettait un soin jaloux à afficher ses écarts, lui parut sérieuse, mais il s'autorisa astucieusement de ce silence pour presser Hélène, chaque fois que l'occasion s'en présentait. La jeune femme subit d'abord ses propos avec un étonnement dédaigneux, mais quand il eut indiqué qu'il était moins crédule que beaucoup, elle s'alarma et n'osa prier son mari d'éloigner César Barberini, en expliquant le sens inférieur de ses assiduités. Elle craignit, avec quelque vraisemblance, une façon de chantage et résolut de ne pas paraître remarquer l'attitude du personnage.

César Barberini était trop fin pour ne point démêler la signification de cette tolérance; il en éprouva l'amère humiliation et son ressentiment, sans épargner Hélène, se concentra de préférence sur Claude. Il fut exagérément aimable pour le jeune homme, chaque fois que le hasard les mit en présence, mais dans son sourire grimaçait une raillerie que Claude distinguait comme une provocation. Il s'amusa d'abord froidement de cette animosité, l'étudia avec imprudence, comme un fait psychologique, dont la genèse devinée à Venise lui fournit la justification de venimeuses calomnies. Il riait aux affabilités de César Barberini, les mettait avec mépris au compte d'une faconde méridionale, laissant volontiers percer devant son adversaire sa pensée intime.

Celui-ci s'en vengeait en paraissant plus que de raison chez Hélène, jusqu'au jour où celle-ci, excédée, laissa échapper une plainte à son sujet devant Claude. Le jeune homme perdit alors son beau sang-froid, bien que sur l'instant il eût encore la volonté de feindre et refusât de prendre les choses en considération vis-à-vis de sa maîtresse pour ne pas se diminuer. Il y eut cependant un rendez-vous où il ne put résister à la questionner le premier.

Il revoyait à présent cette circonstance en apparence banale et cependant mémorable. Hélène venait d'arriver, elle avait quitté son manteau et déposé sur une commode son chapeau, un chapeau noir ombragé d'une grande plume qu'il regarda d'abord pour éviter de paraître nerveux. Puis, il avait parlé, d'un ton détaché, un peu au hasard, de toutes choses, car il voulait que sa question glissât enveloppée de propos insignifiants, et cependant, quand il la formula, trop tôt, trop vite, trop différente, elle lui parut isolée, nue, grave, décisive, peut-être parce que sa voix changea brusquement.

— César Barberini était-il chez vous hier?

Quoi, c'était tout, ces mots très simples, si pauvres, si émouvants! Quelle étrange vertu leur avait-il attachée, en cette minute pathétique qui les amplifiait dans son cœur tendu, jusqu'à leur donner la troublante portée d'une interrogation jalouse? L'instinct l'avait vaincu, il le perçut, sans pouvoir atténuer l'effet de ses paroles. Hélène, cependant, répondait :

— Hier comme vendredi dernier : cet homme est obsédant.

Claude tenta de se reconquérir : il se contraignit à sourire.

— Le comte est amoureux de vous.

Hélène le regarda gravement.

— Oui, Claude : il me l'a dit, du moins.

Le jeune homme se raidit :

— C'est un beau cavalier. Vous vous souvenez que nous l'avions comparé au Colleone, un matin, là-bas, en face la Scuola di San Marco?

— Claude, nos beaux matins!

— C'est une vieille passion, Hélène, elle vous honore.

— Comment avez-vous le triste courage de persifler contre votre sentiment, contre le mien, pour ne pas paraître ému? Ah! Claude! Vous vous aimez mieux que moi : le souci de votre dignité vous fait piétiner mon cœur sans merci.

Cette clairvoyance d'Hélène le gêna : il la prit tendrement dans ses bras.

— Non, mon amie, je ne vous ferai pas l'injure de vous croire sensible aux assiduités de ce bellâtre fauve : je ne vous demande pas même de lui défendre votre porte, il faut qu'il sente à quel point vous l'estimez peu compromettant : ces sortes d'hommes ont besoin de telles leçons.

Ceci était une phrase, du bruit qui peupla leur silence jusqu'à la minute où leurs lèvres unies les ravirent à ces contingences : mais plus tard, quand Hélène fut partie, perdue pour lui jusqu'à leur prochain rendez-vous, Claude sentit monter en lui une étrange fièvre, de la colère et de la peur. Ses idées, d'abord confuses, se coordonnèrent dans une pénible et logique hallucination qu'il disséqua avec lucidité. Très facile-

ment, il diagnostiqua son cas, mais quand il se fut exposé la folie d'une semblable jalousie, qu'il eut éliminé avec un calme factice toutes les suppositions les plus invraisemblables, apaisé son sang par de convaincantes raisons, il se retrouva en face de son instinct primitif avec cette haine qui venait subitement d'éclater en lui.

Il invoqua vainement tous les dérivatifs à cette affreuse préoccupation, et crut plus habile de lui céder; il entreprit alors l'ingrate et dérisoire besogne de systématiser sa passion, l'extériorisant comme un phénomène impersonnel; il s'efforça, avec un héroïsme égoïste, d'éluder cette nécessité de souffrir; il appela à son aide les plus spécieux arguments d'un scepticisme scolastique, les appliqua précipitamment à son cœur, tenta de se sauver par des méthodes, et retomba brisé avec le seul désir impitoyable de retrouver César Barberini et de le souffleter.

Maintenant encore, dans la quiétude de cette convalescence finissante, dans cette admirable consolation du printemps, Claude frissonnait à repasser dans sa mémoire les heures de cette nuit où il exigea de son être une si vaine et si douloureuse tension : il qualifiait au nom de la pathologie ce paroxysme tétanique, où il atteignit en cette occasion et qui le laissa documenté sur la frénésie passionnelle.

La prostration qui suivit lui évita tout acte inconsidéré : une sorte d'équilibre s'établit à nouveau, mais il éprouva à part soi une déchéance effective et demanda, suivant l'ordinaire, un réconfort à l'orgueil. Une discipline scrupuleusement observée lui permit de manquer un rendez-vous et de sembler ainsi,

au prix d'une nouvelle cruauté, conserver sa maîtrise. Pauvre défaite, et inutile, car la jalousie fit un retour offensif; il abdiqua, mettant tout son soin à dissimuler son échec.

Son attitude cependant, quand il se retrouva en face de César Barberini, avertit celui-ci que son humeur s'était modifiée à son endroit.

Le condottiere qui dormait dans l'âme civilisée du Vénitien s'en réjouit et, dès lors, les deux hommes se cherchèrent dans une attente tragique, silencieuse et courtoise, qu'eux seuls connurent. Le comte ne céda rien, parut chez Hélène, ne lui ménagea aucune fadeur odieuse, semblant se délecter à la torturer. Une obscure sauvagerie montait de ses hérédités que trahissait parfois ce masque énergique à la longue barbe flavescente; ses ancêtres lui restituaient, sous l'action d'un désir impérieux, leurs appétits brutaux, leurs gestes téméraires et la ruse qui les distinguait aux époques glorieuses de la République des doges. L'homme de proie se dissimulait mal derrière cette urbanité acquise.

Hélène le supportait avec l'admirable patience de l'amour : elle avait lu sur le visage de Claude ce qu'il n'avait pas dit, et elle observait une circonspection habile, sans paraître cependant rien lui cacher, car elle le savait prompt au soupçon. Elle usait ainsi, dans cette lutte stérile, de précieuses énergies; son cœur oubliait les bons repos d'autrefois, les premiers enchantements qui ensoleillèrent cette suave révélation de l'amour. L'humeur taquine de son amant, les pièges qu'il lui tendait, les désillusions qu'il lui infligeait pour de maigres profits, la crainte où il la

laissait parfois de le perdre, avaient eu raison de sa jeunesse radieuse. Elle n'aimait plus Claude avec cet abandon confiant, cet élan impulsif qui l'avait émerveillé à Chioggia et à Londres. Elle le chérissait davantage sans doute, mais comme une femme avertie des douleurs de la passion. Elle possédait cette science amère de feindre qui ne s'acquiert que contre une rançon d'espoir et de joie, et la perpétuelle inquiétude où elle se débattait exaltait peut-être son sentiment, mais au détriment de son être harassé. Sa beauté elle-même avait pris une expression plus profonde, plus émouvante, mais elle avait perdu ce charme de candeur qui captivait tous ceux qui l'approchaient autrefois.

Elle vivait avec force son destin, acceptant d'un même acquiescement reconnaissant les difficultés qui l'enveloppaient, les exigences despotiques du présent, l'hostilité de l'avenir aperçu telle une terre étrangère; par instant seulement, elle fléchissait, comme si l'aventure eût dépassé son attente. Et malgré ces angoisses secrètes, elle accomplissait ses devoirs de femme du monde; elle ressemblait à toutes celles qui sourient et parlent, dans les multiples réunions de la saison, et nul ne savait, en la voyant ainsi, qu'il convenait de s'apitoyer sur son bonheur.

Elle devait s'habituer à compter dans le champ de son regard son mari, son amant et cet homme dont l'hommage insolent la menaçait, la poursuivait sans trève; elle affectait de l'écouter pour le détourner d'une vilaine action, et, dans ce même instant, le regard de Claude, dans un coin du salon, la crucifiait impitoyablement. Elle refusait de baisser les yeux,

puisqu'eux seuls protestaient de son vrai sentiment, et quelquefois ce supplice se prolongeait jusqu'au vertige.

Ce fut un soir, à l'Opéra, que cette crise se dénoua avec un naturel brutal. De la loge de la princesse de Lambeth, où il était venu passer deux actes, Claude voyait César Barberini dans la loge des Beuvreuil; debout derrière la chaise d'Hélène, il affectait de s'appuyer au dossier, laissant sa main tout près de son épaule nue. Deux fois la jeune femme se retourna pour le prier de s'éloigner, sans doute. Claude suivait ce manège le front étreint d'une brusque douleur : sa lorgnette tremblait un peu; il perdait progressivement la notion des gens qui l'entouraient. A l'entr'acte, il attendit César Barberini sur le seuil de la loge : quand celui-ci s'avança, il lui barra le passage avec une intention évidente.

— Voici ma carte, dit-il.

Le comte eut un mouvement de sourcil étonné : Claude éleva sa canne jusqu'au visage de l'Italien. Celui-ci fit un pas en arrière, ouvrit son porte-carte et lui tendit un bristol armorié; il souriait maintenant. Le jeune homme s'effaça pour le laisser passer et rejoignit Hélène. Oui, Claude revoyait avec une netteté singulière cette scène rapide que personne n'avait remarquée. Un grand calme suivit ce geste simple, sa nervosité tomba, le sang reprit son cours régulier à ses tempes délivrées, il pouvait parler sans cette pénible contraction de la gorge qu'il venait d'éprouver.

Il accepta d'achever la soirée dans la loge où César Barberini ne reparut plus. On jouait *Tristan et Yseult*.

il se rappela chaque détail de l'interprétation, et combien il avait goûté la mort du chevalier saxon : la musique accomplissait sur son cœur un miracle de paix; avec douceur, il se remémorait maintenant une autre soirée passée à l'Opéra. On donnait les *Maîtres Chanteurs*, il était dans cette baignoire sur la scène, Hélène dans cette même loge, attentive : c'était peu après leur retour de Venise, presque vers le même temps de printemps. Deux années avaient passé entre ce soir et aujourd'hui, deux années touffues, généreuses, où il avait moissonné de belles sensations, cultivé merveilleusement son moi. Que de choses il avait découvertes, la main dans celle d'Hélène, l'intelligence amplifiée dans cette noble surexcitation! Que de promesses la vie leur avait faites! Il fixait ses yeux sur la nuque blonde de sa maîtresse et sur ses épaules nues; cette fragile femme le conduisait, sans le savoir, à l'acte barbare qu'il avait jusqu'alors répudié comme inférieur, et il lui en savait gré avec quelque contradiction.

Il avait gardé des heures qui suivirent un souvenir limpide, comme si, dans sa mémoire tout à coup silencieuse, les paroles et les gestes se fussent exagérés. Il entendit les sublimes plaintes des héros wagnériens, pendant que les femmes, dans la loge, mettaient leurs manteaux. Il avait alors pensé qu'il voyait peut-être Hélène pour la dernière fois. Il tenait une longue pèlerine de zibeline souple, doublée de satin blanc; devant lui, Hélène attendait qu'il la posât sur ses épaules; il ne fit aucun geste, saisi par le tragique de la situation. — La jeune femme tourna la tête vers lui.

— Eh bien, à quoi pensez-vous?

Il vit son sourire, ses yeux adorants, sa poitrine nue, elle entière offerte dans la grâce amoureuse de ce joli mouvement; il souleva le manteau et l'en enveloppa, appuyant instinctivement ses mains sur ce corps charmant, dans une fugitive étreinte. Imperceptiblement, elle s'abandonna pour lui rendre sa caresse. C'était déjà fini, elle sortait, ignorante et paisible, emportant ce frisson voluptueux. Il descendit l'escalier derrière elle, pesant les hasards ridicules de la vie, qui les réunissait en une si grave circonstance dans ce lieu officiel et parmi les indifférents, leur interdisant les seules paroles qui donneraient une valeur à leurs souvenirs.

Il passa la nuit à régler ses affaires, s'étonnant quelque peu de cette besogne nouvelle. Claude pensait rarement à la mort, elle lui paraissait un phénomène normal et inévitable dont aucune précaution ne garantissait efficacement : sa métaphysique incertaine après quinze ans de labeur philosophique le laissait impassible en face du mystère. Il s'intéressait plutôt à la transformation brutale qui détruisait l'admirable harmonie de l'être, et restituait des éléments banalement chimiques au milieu vivant, où il devenait vite impossible de retrouver la merveille éphémère qui avait un moment mesuré le monde dans sa petitesse. Il subissait la dépression de l'homme sain qui eût tout à coup été mis en présence d'une solution radicale et imminente de son destin. Il manquait trop d'illusion pour s'apitoyer sur sa disparition possible et prématurée : il ne laissait qu'Hélène, le cas échéant, pour souffrir d'un pareil accident, et il comprenait qu'une telle conclusion de leur amour l'auréolerait à jamais dans sa mémoire.

Des contingences matérielles qui précédèrent immédiatement la rencontre, il n'avait gardé qu'un souvenir ennuyé, l'obligation de mentir, de solliciter l'assistance d'amis, de subir les inévitables curiosités, les conseils; le désagrément très vif pour lui de mêler des étrangers à cette circonstance intime, la certitude odieuse enfin de ne pouvoir échapper à une publicité indiscrète.

Seulement, dans l'automobile qui l'emportait vers Ville-d'Avray, lieu classique de ces manifestations sociales, il s'était abandonné au charme de ce matin tremblant d'avril, tout jeune, où les pousses, aux taillis reverdis, faisaient paraître l'exceptionnelle fraîcheur d'un réveil. Tout l'espoir du chemin fleurissant entrait en lui, qui avait tant aimé la nature; il l'accueillait avec une gratitude filiale, caressant de ses regards ces terres banales et vierges du printemps. Sur Garches, qu'il domina un instant, c'était une neige de pommiers hier éclos, légers, qui, poudroyant dans un éblouissement, irradiaient autour du village l'atmosphère bleutée. Le ciel était immense, avec deux petits nuages d'un blond rosé, très loin, en marche vers l'inconnu. La belle route!

Claude songeait que ces choses fastueuses et candides, où se complaisait son imagination actuelle, ne le reverraient peut-être pas, qu'il passerait plus tard au milieu d'elles, inerte, inférieur au plus humble brin d'herbe où se presse et frémit la vie. Il exaltait ainsi une fois encore sa sensibilité sur des motifs qu'il en jugeait dignes, et s'intéressait à ce dédoublement symptomatique de certaines crises, où l'on se regarde penser. Ce fut seulement en arrivant dans la propriété où

devait avoir lieu la rencontre, qu'il revit Hélène. Que faisait-elle à cette heure? Il l'accompagna avec sympathie dans certaines actions qu'elle accomplissait vraisemblablement alors, pendant que les témoins prenaient nerveusement les dernières dispositions.

En face de César Barberini, il fut surpris de se sentir sans haine, avec la conscience un peu ironique que ce duel ne pouvait au reste modifier leurs sentiments que par la mort.

Des poules, à cet instant, s'échappèrent d'une clôture voisine et vinrent s'effarer avec des mouvements ridicules entre les jambes des messieurs graves qui mesuraient les distances : machinalement, Claude les compta : cinq noires, trois blanches. Puis il fut en garde, paisible et averti du péril devant l'épée agile de l'Italien. A la seconde reprise, il éprouva un déchirement froid, au-dessous de la clavicule droite, et tout d'un coup, l'étouffement d'un flot de sang qui lui emplissait la bouche de son âcre saveur. Il resta debout quelques secondes, pendant que les choses, autour de lui, chaviraient vertigineusement, et que lui-même glissait les bras ouverts dans une obscurité bourdonnante : ce qu'il aperçut en dernier fut le ciel, mais tout près, presque sur ses yeux.

A cet instant de son évocation, des cris d'enfants rappelèrent Claude à la notion du présent : les pupilles de Sandynam fixaient les wickets sur une pelouse spécialement tondue; la méditation du jeune homme fut dès lors scandée du bruit sec des « bats » sur les balles.

La première image lucide qui suivait cette chute dans le néant fut celle de sa chambre à la tombée du

jour, beaucoup plus tard; une femme vêtue de blanc et qu'il ne reconnaissait pas le regardait debout au pied de son lit. Il comprit que c'était une « nurse » et souffrit d'être sans famille : puis il referma les yeux et ne pensa plus. Quel intervalle sépara cette sensation triste d'un baiser sur sa main fiévreuse? Il l'avait oublié; mais cette bouche, appuyée sur sa chair, il la reconnut dans la torpeur où il végétait. Il ne remua pas, il regarda seulement Hélène. — Quel visage! Sans doute, elle serait ainsi à l'instant de mourir. Et cependant, quand elle vit qu'il la reconnaissait, ses yeux eurent une prodigieuse expression de folie triomphante et deux larmes descendirent vers ses lèvres, qu'il suivit gravement. La femme vêtue de blanc s'avança alors et Hélène s'en fut, marchant à reculons pour le voir plus longtemps, avec le seul bruit de sa robe de soie dont la chambre resta encore un instant vibrante après qu'elle ne fut plus là.

D'autres jours lents, fades, où persistaient en lui l'écœurement des potions et l'odeur des pansements, traînèrent dans une vague conscience, et chaque après-midi, la visite d'abord silencieuse puis murmurante d'Hélène, un étrange colloque commencé avec les yeux et qu'achevèrent leurs lèvres.

Un soir, avant de partir, elle dit « Claude » presque bas et il dessina le nom d'Hélène de ses lèvres fanées. Il vint cependant un samedi clair où la femme blanche permit des fleurs et les laissa seuls un instant : il reprit le goût de la vie, sur la bouche fraîche de sa maîtresse. Elle parla doucement non d'elle, mais de lui. Ce ne fut que la veille de son départ pour l'Angleterre, quand il marchait déjà et avait fait trois

promenades en voiture au Bois, qu'elle décrivit son angoisse, et seulement parce qu'il l'en avait priée.

— Je ne sais pas trouver les mots pour raconter cela : il faut prendre ceux dont on se sert chaque jour afin d'expliquer que j'ai souffert au delà des forces que je me connaissais, au delà de ce que l'on peut raisonnablement attendre d'un être. — Elle avait incliné la tête, accablée de ce qu'elle allait dire. — Voir venir la douleur est une chose terrible, mais être saisie par surprise, bâillonnée par elle, sentir qu'on meurt et qu'on ne doit pas mourir encore, faire un miracle sur soi-même, quelle étrange épreuve... Je devais te revoir le soir chez les Beuvreuil; tout le dîner j'avais été impatiente et nerveuse; vers onze heures, j'ai compris que tu ne viendrais pas, que tu m'infligerais une fois encore cette inutile souffrance, et je suis rentrée chez moi, si découragée, si triste, que si tu avais vu mon cœur, je crois que tu en aurais eu pitié.

Le lendemain, cependant, je m'habillai avec une coquetterie amoureuse : j'inaugurais une robe pour le vernissage, j'étais inquiète : serais-je assez belle pour toi?... Oh! Claude, ma pensée n'est-elle pas venue vers toi alors? Et c'est là, après avoir longtemps cherché ta silhouette parmi tant d'autres connues, c'est devant le portrait de Mlle Dutreux par Flamant, au milieu d'une foule d'indifférents, que j'ai entendu cette phrase toute simple : — « Vous savez que César Barberini a tué Claude Mallet, hier, à Ville-d'Avray?... » — J'ai entendu cela, et je suis restée debout, pendant que dans mes yeux se photographiaient indélébilement la robe rose de Mlle Dutreux,

ses cheveux blonds, son éventail noir et l'angle d'une bergère jaune que découvrait sa jupe...

Je ne pouvais faire un mouvement, je sentais très bien que j'allais tomber là, aux pieds de ces deux hommes, et que ce serait un petit scandale mondain : et toujours la tache jaune, la tache noire, la tache rose, entraient plus avant en moi, en moi toute froide, exsangue et droite.

Je ne sais pas combien de temps cela a duré, mais quelqu'un a dit près de moi : — « Je trouve le bras trop long. » — Les autres étaient partis; ceux-ci parlaient du portrait. J'ai essayé de marcher; tout dansait d'abord, puis j'ai pu m'asseoir, et cela a été un grand répit, j'ai fermé les yeux et je t'ai vu mort, je ne sais où.....

Je me suis relevée et me suis heurtée à Mlle Durozier que Jalin accompagnait. — « Vous savez, ce pauvre Mallet?... » — Chacun parlait de cela, maintenant. Je ne sais ce que j'ai répondu, car j'ai fait l'effort de répondre; j'ai dû paraître indifférente ou folle...

Et je me suis traînée entre des amis, des connaissances qui, tous, s'occupaient de toi : j'ai su ainsi, comme dans un cauchemar, que tu n'étais pas mort la veille, mais certains affirmaient que tu ne vivais plus à cette heure. Je pensais seulement sans trêve : « Il faut que j'y aille de suite. » J'avais rendez-vous avec mon mari pour déjeuner chez Paillard; il était onze heures, et je rencontrais toujours des gens qui m'arrêtaient.

A la sculpture, j'ai repris courage, je suis sortie, j'ai appelé un fiacre..... Oh! mon ami, l'horreur de ce

trajet, si court, si long : j'étais enfin seule avec ta chère figure, j'allais pour te retrouver mort..... tu entends; dis que tu comprends... toi qui as été toute ma vie... mort... plus jamais...

J'avais peur d'arriver. J'ai reconnu la Chambre des députés, la rue de Bourgogne, Sainte-Clotilde, comme des choses vues il y avait très longtemps. Les gens allaient paisiblement à leurs affaires; j'étais suffoquée de cette odeur de moisissure qu'ont parfois les fiacres qui sont trop souvent fermés... Quand je suis descendue, j'ai craint de ne pouvoir aller plus loin; j'ai monté l'escalier accrochée à la rampe, ce même escalier qui m'avait vue si allègre. J'ai sonné. Le silence de ta maison m'a prise, ce silence qui se fait autour d'un mort, lourd, définitif. Quand la porte s'est ouverte, je suis restée appuyée au battant sans rien pouvoir demander. Jean a compris, il a dit tout bas : — « Monsieur vit : on espère encore. » — Ah! Claude, j'ai pleuré, j'ai pleuré devant cet homme, sans dignité, sans pudeur, misérablement : j'aurais baisé ses mains...

Et je suis revenue le soir, le lendemain, chaque jour deux fois : j'ai parlé à cette femme qui te soignait, je l'ai enviée, je l'ai priée; elle a vu mon angoisse, elle a deviné, elle a su que j'étais ta maîtresse et que j'étais mariée, et tout m'a été indifférent hors toi. J'aurais crié mon amour à n'importe qui, à mon mari, si cela avait pu seulement alléger un moment ta peine.

— Hélène, ma petite...

— Oui... Oh! ces premiers jours affreusement longs, où je devais attendre entre les nouvelles du matin et celles du soir, celles du soir et celles du lendemain...

les nuits hébétées d'insomnie, l'espoir qui venait et que je refusais de recevoir par crainte!

Tout cela est passé, j'ai vécu ces heures-là et je puis les raconter presque sans trembler. Penser que des minutes se sont juxtaposées pour les former, qu'elles-mêmes sont devenues des jours, puis une semaine et une autre... je ne comprends plus. J'ai fait à travers tout cela des gestes, j'ai parlé, j'ai pu sourire, je crois; j'ai écouté attentivement des récits de ton duel, les commentaires, les explications différentes; j'avais de tes nouvelles par des amis; je feignais d'être intéressée. Mon mari lui-même est venu plusieurs fois chez toi : j'inventais des prétextes pour me dérober, courir ici au risque de le rencontrer chez le concierge. Quelle triste comédie! Mais non, rien ne m'a coûté, que d'être séparée de toi, de ne pas te soigner. Quelle joie le jour où la « nurse » m'a permis de te regarder au seuil de ta chambre; tu dormais, tu ne m'as pas vue, et je me suis sauvée avec un grand bonheur. C'est de petites choses comme celle-là qu'était faite la trame de ma vie pendant ces jours.

Mon âme s'était concentrée sur toi exclusivement, je ne savais plus rien autre, et je sentais très bien que si quelqu'un m'avait empêchée de venir chaque matin, chaque soir, que si mon mari avait paru me soupçonner, s'il m'avait interrogée, rien n'eût plus compté, j'aurais quitté ma maison, je serais venue m'installer à ton chevet, revendiquant devant tous le droit de t'envelopper de ma tendresse... Le sort ne l'a pas voulu, et je l'ai regretté quelquefois...

Ces belles paroles tombaient sur Claude comme la fraîcheur du soir succédant à la fièvre d'un lourd

après-midi : elles faisaient fleurir d'aimables émois, encore sur le versant de la mort.

— Hélène, je voudrais savoir vous aimer ainsi : vous me faites rougir de tant de choses!

— Rien ne fut mauvais de ce qui me vint de toi, même la peine, puisque par elle j'ai mieux compris jusqu'où je t'appartenais.

— Aimer, quelle chose merveilleusement nouvelle dans la vieillesse du monde!

Le soleil jetait une écharpe d'or pâle entre les deux amants. La chambre était pleine de roses par une habitude prise en un autre lieu. Hélène et Claude s'étaient tus : à l'instant de se quitter après ces jours d'épreuve, ils se recueillaient naturellement : leurs souvenirs communs mesuraient le passé. Le jeune homme dit enfin :

— C'est vers ce temps, Hélène, que nous visitâmes les îles de la lagune, Torcello, Pallestrina, Chioggia.

Il détachait ces noms chantants, rêveusement, y déposant de précieuses sensations ainsi qu'en des reliquaires anciens. La jeune femme les accueillait avec un sourire mélancolique.

— Te souvient-il des triomphantes lumières sur l'eau verte? Ferme les yeux, regarde en toi vers ces blancheurs d'autrefois où éclatent les mosaïques somptueuses; sens-tu monter vers ton cerveau cette odeur poivrée des œillets et la fadeur fraîche des canaux. Sens-tu sur tes mains le frisson des miennes, au matin de notre première promenade?

— Oui, celui-là... et d'autres plus pressants.

— Notre beau voyage vers l'île aux voiles rouges, la figure d'Angiolina..

— Et l'église, tout au bout de la rue, l'église froide dans l'accablante chaleur du printemps.

— La petite porte, Hélène, la mer ouverte devant nous...

— ... Et ton baiser.

Elle s'était penchée vers lui, et ses lèvres aux lèvres de Claude répétaient « Chioggia ».

Claude s'était levé : ces pensées l'oppressaient. Il respira avec force l'air sain et la joie de vivre répandus sur ce paysage; la proximité de la douleur donnait pour lui au monde, en cet instant, une plus réelle splendeur. Il ouvrit la porte-fenêtre et se trouva dans le parc.

Il éprouvait une ivresse enfantine à marcher sur ces gazons verts feutrant le pas, sous le ciel : un sentiment religieux et païen à la fois l'envahissait; il saisissait l'harmonie de son être avec les autres formes de la nature; une fraternité physiologique dont il avait alors l'intuition très aiguë l'inclinait avec bienveillance vers les feuillages des buissons et l'herbe des pelouses; il entendait sa voix dans le murmure des choses « en devenir », et cela lui parut une manière de cantique qui passait sur la terre.

Près des enfants, son exaltation s'apaisa : il s'arrêta, amusé de leurs gestes et de leurs visages. Quelle curieuse analyse, de déchiffrer leurs ancêtres et eux-mêmes, sur ces fronts de douze ans, dans ces yeux encore étonnés, sur ces lèvres dociles au sourire, qui apprenaient la vie. Eux aussi, comme les arbres aux pieds desquels tournaient lentement les ombres, plongeaient très loin leurs racines dans la terre de leur race, y puisant de mystérieuses et de fortes influences,

qui diversifiaient leurs caractères; ils étaient un moment du temps, un point de la civilisation, quelque chose d'obscur ou d'éclatant dans l'histoire de leur pays.

L'œuvre de Sandynam s'éclairait devant Claude, elle lui paraissait l'élan initial d'un effort séculaire dont les conséquences se perdaient dans la nuit d'un avenir meilleur. Il respecta son ami d'oser ce gigantesque labeur, il le vit penché sur des êtres libres comme le chimiste sur les corps captifs, leur appliquant avec un scrupule égal les réactifs révélateurs, épiant les manifestations qui jetteraient une lueur sur l'insoluble problème.

Il marchait, dépassant les vergers, jusqu'aux barrières blanches qui clôturaient la propriété vers le sud. De là, il apercevait la grande route qui va de Totnes à Plymouth, par Ivybridge; une tour d'église carrée, habillée de lierre, où l'horloge semblait, sous le soleil, un œil d'or, sortait d'un bouquet d'arbres tout près. Claude aimait la quiétude de ce coin : il s'assit sur un banc où il venait chaque jour lire les lettres d'Hélène, depuis que ses forces le lui permettaient.

« Minuit. — Nous venons de rentrer, je t'écris, je n'ai pas sommeil. Nous étions en soirée : je me suis tant ennuyée! Je pensais seulement au moment où je me trouverais en face de mon papier. Je sors pour accompagner mon mari, pour n'avoir pas l'air de ne plus aimer cela maintenant. Et cependant les heures sont longues là comme ailleurs, puisque je ne viens plus pour te rencontrer.

« Je me surprends encore à te guetter parmi les arrivants; l'autre soir, chez Mme du Housseaux, je regardais invinciblement la pendule... tu étais en

retard. Minutes d'oubli, de rémission bénie. Les propos des gens, éternellement les mêmes, me lassent de suite; je n'ai même pas le goût de leur répondre; je répugne à l'effort de leur parler; je préfère les bavards qu'on peut ne pas écouter.

« J'aurais voulu aussi renoncer à l'Opéra, je n'ai pas osé, et quand je suis là, je regarde obstinément la loge de la princesse de Lambeth, je pense que tu y étais ce soir... que je t'y ai vu sans me douter de rien, et je m'enfonce dans ce drame où j'ai peur parfois de découvrir des choses secrètes. Si je pouvais seulement imaginer la maison où tu dors, la route où tu te promènes, mais je ne les vois pas. Comme nous sommes séparés! Voilà trois longues semaines perdues, trois semaines sans vie pour moi, au milieu du printemps, trois semaines que le temps ne nous rendra jamais. Quelle cruauté stupide! Quand te reverrai-je? Je deviens folle, si je fixe des dates : toutes me paraissent inaccessibles.

« Mais j'ai tort, je te fatigue de mes plaintes. Pardonne-moi; le soir, j'ai moins d'espoir, je sais moins être sans toi. Et pourtant, c'est l'heure où je t'embrasse, les yeux fermés, les lèvres tendues vers l'inconnue qui te garde. Mon baiser parvient-il jusqu'à toi? . . . .

« Une heure après-midi. — Je ne puis fermer ma lettre d'hier sans te parler; il le faut; après, il me semble que je respirerai mieux. C'est un sentiment égoïste, je veux bien en convenir... Il m'est venu depuis quelque temps une idée absurde, que j'ai repoussée tout d'abord, puis, comme elle insistait, je l'ai regardée en face et je lui ai trouvé un air de

vérité tragique. Mon mari sait que tu es mon amant. Il ne m'a jamais rien dit, je ne puis pas même interpréter ses paroles, la plus légère allusion, le moindre semblant de soupçon, de reproche; mais, dans mes insomnies, quand les incidents de ces derniers temps passaient en tourbillons rapides, certains se détachaient de la troupe confuse et devenaient étrangement significatifs.

Pourquoi mon mari a-t-il fait un accueil si bienveillant à César Barberini, lui qui ne s'est jamais départi pour personne de la plus indifférente froideur? Ce n'est ni un snob ni un intellectuel. Pourquoi me l'a-t-il en quelque sorte imposé, quand il devait s'étonner de ses assiduités, quand j'en avais manifesté mon déplaisir? Pourquoi sa mère, qui devait passer l'hiver à Paris, est-elle repartie en janvier? Pourquoi n'a-t-elle pas renouvelé l'explication de l'automne, alors que je m'absentais davantage?

Quand mon mari a appris ton duel, il n'a montré aucune surprise, il n'a pas cherché comme certains à l'expliquer. Pourquoi a-t-il été correct, trop correct, allant lui-même prendre de tes nouvelles plusieurs fois? Pourquoi ne m'a-t-il jamais dit un mot, à moi, de ce duel; pourquoi n'a-t-il pas paru s'apercevoir de mon trouble? Pourquoi ne m'a-t-il jamais demandé certains soirs où j'étais en retard au point qu'il devait m'attendre pour dîner, d'où je venais? Pourquoi enfin a-t-il paru ému pour l'unique fois depuis mon mariage, le jour où je lui ai dit que je ne voulais plus revoir chez moi César Barberini? Ses yeux étaient rivés sur les miens, derrière les verres de son lorgnon, pendant qu'il répondait : « Le comte a quitté Paris et la France. »

« A toutes ces questions, j'ai dû me répondre : Parce qu'il sait! Sa mère l'a mis sur la piste, et il a accueilli César Barberini avec des projets incertains, mais avec l'espoir que son attitude nous provoquerait l'un ou l'autre. Il nous a observés lâchement, sans le courage de nous accuser; il a laissé un autre faire ce qu'il n'osait pas. Puis, je me reproche ce réquisitoire insensé, je traite d'hallucinations, de chimères, ce qui me paraissait des preuves irréfutables; j'examine cet homme ordinaire et doux, je lui refuse tant d'astuce, je le méprise pour ne pas le haïr, et, brusquement, je suis éblouie de cette conviction.

« Cette chose est là, entre nous; il la sent peut-être comme moi. Nous nous épions sans trêve comme deux adversaires... Pourrai-je vivre avec lui bientôt, si je ne doute plus? Et je ne puis rien dire, rien lui demander; je ne puis pas savoir si je me trompe; son silence me mure dans une angoisse... Ecris-moi que je suis égarée, que ces imaginations mauvaises sont les traces de ces jours de folie; prends-moi contre toi, serre-moi sur ta poitrine, sauve-moi, Claude!... »

Le jeune homme relut cette lettre avant de la plier. Il hésitait à comprendre, moins par répugnance à admettre le personnage, que parce qu'il lui semblait si loin, si étranger. Il démêlait mal le sens de ces déductions en apparence logiques, et de plus, son esprit gardait une défiance involontaire à l'endroit du drame, qu'il trouvait dépourvu d'élégance.

La vie cependant venait, un peu rudement, de le persuader que des réalités excessives peuvent subitement étreindre le cerveau des plus fervents idéo-

logues. Il y avait peut-être imprudence à jouer avec des facteurs inconnus. Une certitude résistait au reste à toute critique : Hélène souffrait, son organisme, ébranlé par un amour tourmenté, la prédisposait sans doute à exagérer de simples indices, mais cet état lui-même méritait qu'on s'y arrêtât.

Pour la première fois, Claude douta presque de sa méthode, il craignit un instant d'avoir compromis leur amour par de maladroites habiletés, mal informé peut-être de la résistance de cette femme délicate qu'il avait soumise à de si vives expériences.

L'horloge sonna midi à l'église. Claude se leva. Sur la route, au loin, une automobile soulevait un petit nuage de poussière; les verdures brillaient, un chèvrefeuille, près du banc, confiait à la brise son parfum distingué; tant de jeunesse satisfaite enveloppait Claude, qu'il sourit de la peur d'Hélène comme d'une crainte d'enfant.

XII

La veille de son départ, Claude était dans la bibliothèque, rassemblant, dans la mélancolie hâtive de ces dernières heures, les souvenirs qu'il devait à cette claire habitation où lui était revenu, en vérité, le goût de la vie. Il avait plu la nuit précédente, et les feuillages restaient luisants, les fleurs vernies, la terre entière odorante. Le ciel, d'un gris délicat, défendait encore cette fraîcheur, du soleil deviné par transparence derrière ce doux écran.

Claude appréciait tout le charme de ce paysage anglais formé, au delà du parc, de campagnes où les arbres avaient une beauté individuelle, quelque chose comme une physionomie personnelle qui les diversifiait agréablement sur les grandes étendues vertes des prairies précisées par des haies touffues aux rondeurs aimables, sinueuses petites collines qu'escaladaient des liserons et d'où jaillissait parfois l'indocile et joyeux élan d'un églantier.

Claude s'abandonnait aux suggestions qui lui venaient de ces belles terres mollement étendues sous le soleil de juin, reposées et robustes, expressives, pour son esprit, d'une vie traditionnelle et fructueuse. La porte en s'ouvrant le surprit dans ce vagabon-

dage : Sandynam entra, tenant le *Morning Post* et une dépêche à la main. Il était neuf heures, et contre son ordinaire, il était encore en costume du matin : Claude le remarqua.

— Avez-vous lu les journaux? demanda-t-il, en tendant la feuille au jeune homme.

— Non... un accident?

— Une affaire très pénible : Doyle est arrêté; complicité de meurtre, excitation à la révolte.

Son visage se contractait sous l'effort de sa pensée. Claude parcourut l'information. Bien que l'on ne fût pas encore en période électorale, la campagne était virtuellement ouverte dans certaines circonscriptions où l'on devait remplacer les députés, et déjà plusieurs meetings tumultueux avaient été tenus dans le sud de l'Irlande. Patrick Doyle parlait avec véhémence, et le seul respect du droit de discussion, avait empêché qu'on interdît cette propagande violente.

A Youghal cependant, petit port au sud de la Black Water, les choses avaient pris une tournure alarmante : la réunion présidée par Patrick Doyle avait été particulièrement houleuse, et, à la sortie, des hommes exaltés par la parole de l'orateur et peut-être par l'alcool, avaient mal accepté les ordres de la police.

Le récit exact de la collision entre les autorités et les manifestants était obscur et partial : il paraissait cependant bien certain que les meneurs, en présence des policiers, retrouvèrent des adversaires personnels; des rancunes individuelles appuyèrent les haines politiques : deux constables furent tués. Dans quelle mesure Patrick Doyle participa-t-il à ce drame? il était difficile de le démêler dans le récit volontaire-

ment exagéré des journaux, qui le représentaient au premier rang des meurtriers, armé d'une canne plombée dont il se serait servi contre l'une des victimes.

L'article se terminait par une adresse au gouvernement, le sommant, au nom de l'humanité, de sévir contre l'agitateur avec l'extrême sévérité réservée aux assassins vulgaires, rejetant sur cet intellectuel « la faute de tous ces humbles que sa parole grisait lâchement, les incitant aux plus abominables forfaits, reculant ainsi de plein gré l'ère de prospérité où l'Irlande, éclairée et heureuse, reconnaîtrait avec joie les bienfaits dont la comblait sa sœur aînée. »

L'intention était évidente : Patrick Doyle paraissait destiné à desservir la cause de l'Irlande en sa personne : en l'assimilant à un meurtrier ordinaire, les autorités discréditaient le grand rêve qu'il voulait réaliser de tout son pouvoir. En se débarrassant de lui de la sorte, on lui volait des partisans, c'était donc tout bénéfice. C'est du moins ce que comprit Claude, après une première lecture : il le dit en toute sincérité à Sandynam.

— Je désire croire, par respect pour ceux dont vous parlez, que vous vous trompez : il y aurait là une lâcheté odieuse pour tout citoyen libre.

Claude esquissa un geste de doute ironique et évita de répondre. Son ami continua sans s'en être aperçu.

— La nouvelle a dû être connue à Londres hier au soir; lady Patricia m'annonce son arrivée à Totnes par le train de midi trente-cinq.

Claude alors envisagea l'aventure sous un nouvel aspect : elle cessa de lui apparaître comme un événement social, il ne vit plus que la délicate et hautaine

figure de lady Patricia, et tout ce qu'il savait de cet amour ancien lui revint, pour qualifier l'actualité d'un romanesque émouvant.

La présence même de son ami qui bourrait machinalement sa pipe, le front soucieux et appuyé à la table, illustrait vigoureusement cette passion qui venait ainsi, de par la volonté des hommes, d'entrer dans une phase d'angoissante activité. Que venait faire ici lady Patricia? Prier Sandynam de tenter quelque démarche? Demander à son sentiment une preuve de désintéressement, l'obliger, malgré soi, à retrouver ce rival dans le seul cœur au monde où il voulait sa place?

Claude imaginait cela fiévreusement et avec vraisemblance sous l'excitation de cette nouvelle. Les deux hommes s'étaient tus : leurs méditations se côtoyaient dans le silence. Entre eux, le journal et le télégramme les obligeaient à reconnaître la réalité de ce brusque cauchemar.

Un temps passa, sans qu'ils osassent parler de nouveau. Sur l'âme attentive de Claude tombait maintenant la vision maussade de cette petite ville, qui venait d'être le cadre d'une si dramatique action : elle lui était apparue quelques années plus tôt, un soir, comme le soleil allait disparaître; le vent soufflait du nord, la mer menait un rude bruit sur la grève, et, des bars qui avoisinent la gare, sortaient des hommes aux faces hargneuses. Ceux d'hier leur ressemblaient sans doute : ils étaient ce peuple veule et misérable, que la terre et les hasards politiques avaient découragés et pour qui Doyle avait parlé et agi jusqu'à l'avant-veille.

Lady Patricia arriva à Dartington un peu avant le lunch : l'événement étant public, elle ne fit aucun mystère de son inquiétude et du but de sa visite : elle consulta les deux amis avec simplicité. Claude lui avoua ses craintes sur l'interprétation que pourrait donner des faits le gouvernement.

— Nous espérons fermement le contraire : l'avis de sir Hugh Rendal est que l'on a tout intérêt à étouffer l'affaire à la veille de ces élections complémentaires et à ne pas mécontenter la majorité des électeurs : Patrick est très populaire là-bas.

— La tactique contraire peut cependant se défendre, reprit Sandynam, je l'ai repoussée au premier examen, mais elle mérite cependant notre attention; de plus, elle nous évite de nous livrer à une confiance téméraire. Maintenant, que puis-je pour vous, disposez de moi complètement.

Claude le regardait pendant qu'il parlait : son visage était calme, résolu : il ferait tout le possible, loyalement.

— Vous savez l'affection profonde que j'ai pour Patrick Doyle, et quels efforts j'ai faits pour me mettre chaque fois entre le destin et lui : il était fatal qu'un jour je ne serais pas là. Puisque ce moment est venu, nous pouvons encore attaquer la fortune en sa faveur; mais la situation de sir Hugh Rendal lui interdit toute démarche même officieuse; il aura déjà à souffrir de notre intimité avec Patrick, ses ennemis politiques l'exploiteront en temps convenable. Je ne puis donc lui demander plus qu'une courtoisie silencieuse envers notre ami, dont il n'a jamais partagé les idées. J'ai pensé à vous, qui connaissez le fond de mon cœur,

pour m'aider : vous seul pouvez le faire sans l'équivoque d'aucun soupçon, puisque vous savez la vérité. J'attends de vous que vous partiez pour l'Irlande de suite, aujourd'hui si la chose se peut; je vous remettrai une lettre d'introduction pour le sous-secrétaire d'Etat : il importe que nous sachions les faits réels, le récit que l'on en accepte et les intentions du gouvernement : alors nous aviserons.

Puis elle se tut et Claude chercha à démêler son âme sous la dignité de son attitude. Qu'elle souffrît, la spontanéité de sa démarche le démontrait suffisamment, mais elle semblait maîtresse de sa douleur, acceptant de la porter devant ces deux hommes, dont l'un lui avait exprimé les sentiments les plus vifs et qu'elle risquait de blesser de la sorte. Pour la première fois, il voyait un être que son sexe et de multiples circonstances sociales devaient contraindre aux prudences, aux habiletés, aux hésitations, repousser, dans ce corps à corps avec la douleur, l'inutile harnachement des préjugés, viser le but avec le calme des grandes anxiétés et se déterminer uniquement suivant sa conscience.

En face d'elle Sandynam, réfléchi maintenant, méritait à son tour un tribut d'attention : elle avait eu raison de le choisir, Claude le sentait avec vivacité, car il la comprenait et mettait au service de son inquiétude toute la force d'un amour grave qui ne pouvait attendre aucune des consécrations heureuses auxquelles les hommes attachent tant de prix, quand la vanité ou le désir en ont ainsi décidé. Réunis dans cette occasion tragique, ils semblaient un peu à Claude les héros d'un poème très noble extérieur

au cycle des communes aventures, mais ils affirmaient avec décision que l'amour peut revêtir toutes les apparences, et le leur, pour se diversifier de certains, n'en faisait paraître que plus de force.

Le jeune homme, à les considérer, vérifiait que le romantisme est mieux qu'une mode puisqu'ils eussent offert au génie, dans leur simplicité, le plus fécond prétexte à dramatiser avec vérité. La vie pressait Claude depuis quelque temps, elle paraissait prendre souci de l'avertir que le pathétique n'est pas seulement une ressource littéraire, l'exercice d'une imagination désordonnée, mais la stricte mesure de certains gestes humains, la forme toujours possible de nos actions : son éducation livresque, son âme didactique étaient violemment attaquées.

Lady Patricia quitta Dartington à cinq heures, retournant à Londres. Sandynam partit le lendemain pour Dublin : Claude demeura à l'attendre et un peu aussi pour le remplacer, car le terme scolaire n'était pas achevé. Ces quelques jours de solitude plus étroite lui furent bienfaisants : il s'intéressa plus immédiatement à la besogne du lieu que dirigeait en l'absence de Sandynam un jeune « fellow » d'Oxford, il en étudia les rouages de plus près, exerça sa perspicacité aux dépens des sujets soumis à son examen, il rédigea même quelques fiches d'observations qu'il se réservait de communiquer plus tard à son ami. Mais surtout, dans l'énervement de cette attente, sous la menace tragique de l'inconnu, il serra de plus près son propre examen de conscience, récapitula ses sentiments à l'égard d'Hélène depuis les beaux silences de Venise criblés de sonneries matinales.

L'axiome kantien, leitmotiv familier de ses causeries avec Sandynam : « Agis toujours de telle sorte que tu traites l'humanité en toi-même, toujours comme une fin, jamais comme un moyen », revêtit dans cette manière de retraite une forme impérative à quoi il se déroba difficilement.

Il sentait avec moins de confusion maintenant qu'après l'accident qui l'avait exilé de Paris depuis deux mois, il devait surveiller sa rentrée, imposer à Hélène l'impression que ses confidences et l'état précaire où il avait végété l'avaient laissé maître de lui, à peine plus grave. Il convenait cependant, ayant donné ce témoignage non équivoque de son amour, d'éviter de puériles taquineries, de laisser leur passion marcher d'une allure plus paisible, avec de la mélancolie et de la noblesse, comme une amie déjà ancienne pour qui l'on a su souffrir réciproquement. Sensible comme il l'était, l'entrevue de Sandynam et de lady Patricia le disposait à répudier les feintes, à donner enfin à cette amante douloureuse, dont il sentait le cœur si étrangement troublé, la vraie part de bonheur dont il était susceptible d'être l'auteur.

C'est dans cet esprit qu'il écrivit pour annoncer son retour à Paris, impatient réellement de cette première rencontre où ils allaient se reconnaître. Deux mois seulement depuis leur dernière soirée à l'Opéra, deux mois! et ils étaient maintenant d'autres êtres.

Sandynam rentra le samedi, il était passé par Londres pour rendre compte à lady Patricia de sa mission : il était plus soucieux.

— Les élections aux cinq sièges vacants d'Irlande, qui ont servi de prétexte aux troubles du Sud,

inquiètent justement le gouvernement; elles doivent être, dans son idée, une pierre de touche des sentiments nationaux dans les comtés de Kerry, de Cork, de Clare : il les voudrait excellentes à tout point de vue. D'un autre côté, la session des assises finit prochainement; il faut attendre celle d'automne, quitte à l'avancer si la nécessité l'exige : pour toutes ces raisons, il est impossible de prévoir le sort de Patrick Doyle.

Les autorités ont retenu l'accusation de meurtre, mais mon sentiment est que tout peut changer après le vote. Patrick Doyle me paraît une façon d'otage, il répondra des suffrages exprimés et suivant que le gouvernement ou le parti national triomphera, sa culpabilité variera.

— Ne pensez-vous pas que, même en cas de succès des candidats gouvernementaux, il sera sacrifié... alors surtout?

— Je n'ose vous répondre, car la politique envisage la vie sous des aspects que le devoir ne pourrait légitimer. J'estime cependant que l'heure de ces crimes sociaux est dépassée : l'arbitraire est une faute.

— En France peut-être, mais en Angleterre, où le loyalisme est mieux qu'une doctrine, un sentiment...

— Vous vous moquez! L'autorité répond plus de ses actes chez nous que dans votre pays: nous sommes autrement solidaires sous une monarchie constitutionnelle que vous à la veille de l'avènement du socialisme. C'est même un des piquants contrastes, pour le penseur, de la mentalité française, que cet instinct vigoureusement individualiste et votre orientation politique nettement collectiviste.

C'est dans cette incertitude, touchant l'avenir de Patrick Doyle, que Claude quitta l'Angleterre. Pendant la traversée, il revoyait la douce et pensive figure de l'agitateur maintenant désarmé. Poursuivait-il, dans la prison de Cork, la noble chimère sur quoi, depuis son enfance, il tenait les yeux fixés jusqu'à en être ébloui? — Qu'il est difficile d'appliquer son rêve aux hommes, cerveaux d'inégales grandeurs où les réactions diffèrent à l'infini, qui gardent devers eux de mystérieux et décevants égoïsmes, des lâchetés trompeuses dont ils minent notre idéal! — Ainsi pensait Claude, quand la terre fut devenue invisible; et il se prenait de nouveau à douter de l'excellence de l'action.

Mais son destin ne voulait pas qu'il demeurât paisible. A peine rentré à Paris, il fut saisi par le tourbillon fiévreux de la saison finissante : son duel lui avait conféré une sorte de célébrité près des femmes; elles aimèrent à considérer à leur thé ce délicat écrivain qui les avait émues mieux que par sa prose, un matin de printemps, alors qu'elles parcouraient le journal, encore dans la mollesse de leur lit. Claude se prêta mal, naturellement, à ces petites exhibitions où des baronnes névrosées s'avérèrent les sœurs des trottins qui dévorent les faits divers, parcourues d'un si précieux frisson : et cependant, avec un peu d'adresse, il eût pu trouver là une excellente façon de parvenir.

— A quoi? se demandait-il un après-midi vers cinq heures, dans l'admirable jardin de l'hôtel de Lambeth, en considérant autour des massifs d'hortensias bleus et roses, sous l'ombre verte et légère des marronniers, les femmes élégantes qui déployaient

leurs menues âmes coquettes en cette circonstance distinguée.

La princesse avait ouvert son hôtel et livré l'un des plus beaux jardins encore existants du vieux faubourg à la curiosité des moins intimes, pour une matinée de fiançailles de sa nièce, et Claude était là, pesant une fois encore ses chances de succès social, en présence de parvenus de la gloire et de la fortune. Etait-il adroit de flirter avec elle avant de la repousser définitivement ou d'y succomber? La gloire, il le constatait sous ses yeux, c'était une surperfétation de vie qui prolonge les mouvements de nos âmes dans celles de tous ceux qui nous admirent. Profonde volupté ou surexcitation stérile au gré de notre humeur.

— Que veut de moi la vie? se demandait-il avec une candeur orgueilleuse en appréciant d'avoir son rang dans cette élite qu'il ne pouvait pas estimer, mais dont il goûtait la rumeur charmante, la facile séduction. L'obscure et impérieuse volonté du nombre peut-elle obliger l'individu? Suis-je pris, avec tous mes raisonnements, dans un mouvement d'ensemble dont la signification m'échappe, et dois-je conspirer à cette hypothétique solution, contre mon action la plus intentionnée? Ne suis-je seulement qu'un esclave, justement quand j'honore en moi la liberté de choisir avec discernement?

Il évaluait ces truismes scolastiques sur le déterminisme et y reconnaissait, malgré lui, les traces de toutes les anxiétés humaines et l'éternelle interrogation qui leur conféraient, en dehors des manuels, une puissance d'émotion digne de tout intérêt.

A cet instant, pour que cette heure ne fût pas exclu-

sivement consacrée à de vaines théories, Mlle Rimbaud s'avança vers lui et, lui tendant franchement la main, demanda :

— Qu'est-ce que vous faites, tout seul sous un arbre? Vous seriez ridicule, si tout autre que moi vous eût remarqué : vous avez l'air d'attendre le photographe.

Claude la regarda : elle était exquise de jeunesse dans une robe de linon blanc, sous un grand chapeau de paille de riz chargé de roses rouges : ses yeux brillaient du plaisir de cette fête sans doute et ses lèvres entr'ouvertes sur ses dents brillantes venaient, semblait-il, de laisser envoler un essaim de petits rires joyeux :

— Mais, je vous assure que je n'ai pas toujours cet air stupide; il n'y a qu'un moment, je disais des choses fort sérieuses à Mme de Beuvreuil.

— Alors, elle ne devait pas vous écouter.

— Si les jeunes filles se mettent à critiquer officiellement les femmes mariées!...

— Et que voulez-vous qu'elles fassent, je vous prie? C'est un rôle bien sacrifié d'être une demoiselle en âge de voir et d'entendre beaucoup de choses qu'elle ne doit pas comprendre. Je me demande quelquefois si les gens soi-disant sérieux, nos pères, nos mères, croient à la vertu des préjugés qu'ils nous prêtent ou s'ils jugent seulement qu'il est mieux de paraître dupe et que, par contagion, ils tromperont peut-être certaines d'entre nous. Qu'en pensez-vous?

— Vous me posez là une bien grave question, elle ne va rien moins qu'à ruiner le respect que réclament nos aînés.

— Réclamer une chose, est-ce y avoir droit?

— C'est au moins y prétendre.

— Voyez-vous, je crois qu'au fond nous sommes d'accord; nous manquons de la vénération des pontifes.

— Parlez pour vous, mademoiselle; vous paraissez, en effet, d'esprit très anarchique.

— Non, je pense seulement quelquefois; je regarde et j'écoute, et je ne suis pas stupéfaite de la vertu du monde, du nôtre, j'entends, car c'est le seul que je connaisse, mais je présume que les autres lui ressemblent beaucoup, puisqu'un homme est si pareil à un autre homme.

— Je vous trouve d'humeur bien philosophique pour un jour de fête et quand vous portez une si jolie toilette : je pourrais cependant vous taquiner sur la valeur de vos arguments.

— Non, non, pas cela; faites-moi plutôt la cour, voulez-vous? Asseyez-vous là.

— Voilà, je voudrais bien vous procurer ce petit plaisir, mais je vous confierai que je ne sais pas très bien.

Elle le regarda, incertaine de son intention, puis dit :

— C'est vrai, je vous crois, vous n'êtes pas comme les autres hommes... Vous aimez beaucoup qu'on vous admire, n'est-ce pas?

Claude la contempla : elle était rose, sous l'orbe blanc de son chapeau, peut-être intimidée de son audace. Il sourit :

— Il y a de cela, c'est vrai, mais il y a autre chose aussi... une vilaine chose : de l'indifférence.

— Alors, cela vous est égal que je vous parle en ce moment franchement, pas comme à un monsieur qui

ne saurait qu'une chose : que je suis la fille d'un académicien, que j'ai une dot, que je puis être mariée?

— Pas du tout, je suis très sensible à votre faveur; je faisais une généralité, vous la ramenez à votre cas...

Cette fois, elle rougit complètement et elle le sentit, car elle agita un peu vivement son éventail à paillettes contre son visage tout jeune. Claude vint à son secours en s'accusant :

— C'est là certes une mauvaise disposition d'esprit, mais je suis d'autant plus coupable que je l'ai cultivée.

— Pourquoi? cela vous ennuierait d'aimer un peu les hommes? Vous préférez n'avoir pas d'illusion?

— L'illusion n'est permise à l'homme intelligent que dans un cas d'extrême nécessité.

— Cela ressemble à ces tristes pensées que produisent les moralistes qui digèrent mal ou qui sont trompés.

— Si on a la chance de ne pas la retenir, cela va bien; si on y réfléchit, on peut en tirer du chagrin pour toute une soirée.

— Je suis certaine que vous pourrez être tout autre.

— Moins affirmatif que vous, j'étais justement en train de me le demander quand vous m'avez abordé.

— Et je vous ai empêché de vous répondre?

— Ou vous m'y avez aidé.

— Tout cela, c'est du verbiage mondain, l'échange de banalités que permettent ces sortes de fêtes; j'aurais préféré parler avec vous sérieusement, en sentant que vous m'en estimiez capable.

Elle s'était levée, et sur son frais visage passait l'ombre d'une mélancolie. Claude, étonné, voulut la retenir.

— Mais non, restez, vous auriez l'air d'une petite fille boudeuse; je vous parlerai de choses très graves, si vous voulez.

— Pour me faire plaisir?

— Mais, certainement.

— Ce serait maladroit, monsieur Mallet; le charme eût été que vous y en eussiez trouvé vous-même.

A cet instant, Hélène de Gerville les aperçut et s'avança vers eux. Près de sa beauté fine, rendue plus expressive par la passion qui la meurtrissait, la fraîcheur heureuse de Madeleine Rimbaud s'effaçait.

C'était cela, une jeune fille, pensait Claude en la regardant s'éloigner lentement, un être plus mystérieux pour lui que pour aucun, car il n'avait jamais exercé sa perspicacité à déchiffrer ces yeux clairs, ces fronts lisses, ces lèvres qu'aucune lèvre n'avait encore averties des âcres voluptés de la vie. Cette enfant avait raison, c'était une étrange condition que celle de ces êtres encore inadaptés, le jour où elles ont pris une vague conscience de ce moi passager qui succède à la parfaite ignorance de l'adolescence et que le mariage détruira demain sans retour. Mais pourquoi lui avait-elle dit ces choses à lui?

— Vous pensez à Mlle Rimbaud? demanda Hélène, qui suivait son regard.

— Oui. Convient-il de l'envier ou de la plaindre?

— L'un et l'autre, sans doute, car elle porte en elle, ainsi que toute femme, sa part de joie et de douleur.

— Asseyez-vous, Hélène; comme vous venez tard!

— Je suis ici depuis longtemps déjà, mais j'ai été retenue près de la princesse.

Au fond du jardin, le vieil hôtel opposait aux ver-

dures voisines sa sobre façade Louis XVI : une double rangée de fenêtres sous un haut toit d'ardoise percé de lucarnes en œil-de-bœuf; son perron bas ouvrait sur le grand vestibule éclairé en écharpe par le soleil déclinant. Dans les salons du rez-de-chaussée, dont les fenêtres étaient toutes ouvertes, on apercevait une foule élégante qui circulait à travers l'adorable décor de ces appartements intacts.

— Quelle agréable vieille demeure, résuma Claude; vous ne sauriez croire comme elle est délicieuse quand il n'y a personne. J'ai dîné ici certains soirs, tard en saison et entre intimes : c'est une sensation rare après le Paris étouffant d'un jour d'été; cela fait comprendre en quelque mesure les maisons des champs que les grands seigneurs bâtissaient vers Auteuil, Ivry ou Gennevilliers du temps où ces noms, synonymes de verdure, n'évoquaient pas les pénibles images que nous y accolons aujourd'hui.

— Où sont-elles, ces retraites ombreuses à proximité de la grande ville et déjà dans la paix des campagnes?

Ce retour de Claude avait été marqué par de très beaux jours de tendresse et de passion : Hélène avait retrouvé en lui l'amant charmant des premiers temps de leur liaison, pas toujours simple encore, mais sincère et prêt à revenir aisément de ses erreurs. Il paraissait avoir oublié, là-bas, l'art de la tourmenter, ou son cœur épuré par l'épreuve avait peut-être réellement renoncé à ce jeu inférieur où se complaisaient ses curiosités psychologiques.

Hélène, certes, n'osait trop s'abandonner à une si bonne certitude, mais elle avait besoin de repos et

préférait restreindre ses investigations et jouir d'un présent si doux dont la seule ombre était l'approche des vacances, le signal d'une nouvelle séparation. Ils évitaient d'en parler, employant soigneusement leurs heures de loisir aux confidences heureuses de leur amour rajeuni.

Claude devait cependant apaiser chez Hélène cette crainte maladive de son mari : ses soupçons s'étaient fortifiés dans la solitude et son malaise s'aggravait dans cette cohabitation où elle sentait une si vive hostilité, sans que l'urbanité de leurs rapports en subît la moindre atteinte. Le jeune homme prenait soin de lui démontrer son erreur et de la mettre au compte d'un ébranlement nerveux, mais il éprouvait lui-même un malaise antipathique à se trouver en présence de M. de Gerville. Cette courtoisie presque exagérée lui rappelait César Barberini et il trouvait au paisible ingénieur des allures de personnage de Balzac. Il se faisait honte ensuite de ce sentiment et reprochait à part soi à Hélène de compromettre par sa faiblesse son bel équilibre moral.

Et cependant, il aimait toujours davantage cette délicate jeune femme, découvrant un peu mieux chaque jour leurs âmes rapprochées, conscient aussi de tout ce qu'elle promettait encore dans ses silences joyeux ou mélancoliques. Il se taisait alors, entraîné inconsciemment par la vie, cueillant les belles sensations de la chair et de l'esprit comme des fleurs qui seraient passées à portée de sa main, un jour d'été, au fil de l'eau.

Cet après-midi, dans l'élégance de cette réunion, sa maîtresse lui parut plus charmante et il estima son bonheur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il, il y a de la joie plus que de coutume dans vos yeux. Est-ce parce que vous avez une robe parfaite?

Elle esquissa une moue dédaigneuse.

— Quelle petite opinion avez-vous de moi! est-ce la peine de croire s'être connus pour juger de la sorte? Non, je suis heureuse, toute heureuse.

— Alors, parlez vite.

— Nous passerons le mois de septembre à Paignton, chez sir Hugh Rendal.

— C'est tout cela?...

— Puisque vous y serez.

— Y serai-je?

— Ah! n'allez pas être cruel.

— C'est juste : eh bien! j'y serai. Il y aura, du reste, je pense, des invitations nombreuses. C'est une délicatesse de sir Hugh Rendal, car la session des assises sera sûrement avancée en Irlande et il y a toute chance que le procès de Patrick Doyle vienne vers cette époque.

Il revit lady Patricia et Sandynam en présence : comme ils aimaient différemment, ceux-là, simplement, pleinement, sans artifice, de toute la force de leurs âmes claires et robustes, dans un acquiescement tacite et continu à un idéal qu'ils avaient nommé entre eux le devoir. Ainsi l'amour infini courait la terre et chacun l'accueillait suivant son propre cœur.

— Claude, murmura Hélène, Claude, où êtes-vous?

Il la regarda et sourit.

— Mais, près de vous.

— Vous mentez.

— Je songe à l'amour.

— A propos d'une autre que moi?

— Oui, dit-il pour la taquiner, devinez?

— Madeleine Rimbaud.

Elle jeta ce nom sans vraiment y penser. Mais Claude en fut gêné. L'image de cette gracieuse jeune fille qui venait de lui parler si étrangement et ce vocable d'amour s'unirent définitivement dans sa pensée sous l'exclamation de sa maîtresse. C'était vrai, elle aussi c'était l'amour, un autre amour, plus mystérieux, fait surtout d'avenir, un sentiment plus frêle, encore très pur, mais où dominait la volupté orgueilleuse de l'initiation. Pourquoi Hélène avait-elle dit cela? Il secoua la tête et répondit :

— Non, je pensais à lady Patricia, à ce grand banquet d'où nous nous levons tour à tour, cependant que d'autres viennent s'y asseoir.

Mais Hélène ne souriait plus, elle considérait Claude avec une espèce de gravité. Celui-ci démêla peut-être la signification de cette humeur soudaine, car il pensa : — Vais-je être comme Julien Sorel entre Mme de Renal et Mlle de La Mole? — Et pour le confirmer dans cette supposition, Hélène demanda :

— Trouvez-vous Mlle Rimbaud jolie?

— Elle a pour elle le charme d'une grande jeunesse, mais je crois ne m'être jamais demandé si elle avait ou non de la beauté.

C'était vrai, il venait en réalité d'y penser pour la première fois sous le regard d'Hélène. La jeune femme cependant reprenait mal sa sérénité.

— Et votre joie, demanda à son tour Claude, où est-elle?

— Je ne sais pas, je crois qu'elle s'en est allée; la

maison de mon cœur ne lui a pas paru sans doute assez confortable.

— Tête folle! il faut vouloir la joie de toutes nos forces, il faut aimer la vie de chaque fibre de nous-mêmes, croire à la beauté du monde toujours et quand même, jusque dans la douleur et sur le bord de la mort.

— Toute la beauté du monde, pour moi, c'est ton amour!

— Alors, tu la tiens entre tes mains que je baise.

Mais, quand un moment plus tard il la salua, debout à la portière de sa voiture, il sentit qu'elle emportait de leur causerie un germe mauvais, et lui-même resta immobile sur le perron du vieil hôtel de Lambeth, interrogeant cet avenir vers quoi il glissait, sans parvenir à le délimiter : quelqu'un le toucha sur l'épaule, il se retourna et vit, près de lui, Michel Rimbaud et sa fille.

— Eh bien, vous rêviez, mon cher; quelle occupation surannée aujourd'hui!

— Voyez-vous, maître, je n'ai pas encore pris mon parti d'avouer que l'action vaut mieux que le rêve.

— Et le temps passe.

— La mort me prendra peut-être avant que je sois fixé. — Il contemplait, en parlant, l'ovale délicat du visage délicat de Madeleine Rimbaud. — Bah! j'aurai toujours vécu de très belles minutes d'hésitation : l'important n'est pas d'avoir paru sensé aux hommes, mais de conserver quelque logique intérieure.

Et il les quitta, conscient que la jeune fille méditerait le soir ces paroles ironiques où elle chercherait un

motif d'admiration enfantine, mal content cependant de lui-même et certain que Saint-Preux est l'ancêtre de bien des jeunes hommes.

Le soir prodiguait ses gloires fauves au fronton écussonné du vieil hôtel. Un marronnier laissa tomber aux pieds de Claude une première feuille jaune. A Paris, les arbres et les hommes vivent très vite.

XIII

Ce fut vers le soir, et de la hauteur qui domine le petit hameau de Marldon que Claude vit entrer la *Néria* dans la baie de Torquay. La mer était paisible, bleue, illimitée; le yacht, voiles ouvertes, semblait un grand oiseau blanc. A gauche et à droite, les deux pointes extrêmes de « Hope's Nose » et de « Berry head » bornaient l'admirable baie presque solitaire à cette heure : les derniers « tawlers » rentraient à Brixham, et déjà sur Torquay glissait une brume rosée par le soleil déclinant et où s'estompait la ville. Les vallonnements couverts de verdures, qui venaient mourir mollement jusque sur les grèves, paraissaient resserrer leur viride ceinture après l'épanouissement du jour chaud. Le yacht avançait lentement; une à une ses voiles tombaient comme des ailes brisées : il demeura immobile, élancé, clair, contre l'écran vivant de l'eau.

Claude se rappela cette autre fin d'après-midi très douce où il l'avait vu pour la première fois, ancré en avant de la Giudecca : savait-il, pendant que sa gondole le dépassait sur la lagune irradiée de lumière, qu'il amenait vers lui une femme dont son cœur devait recevoir tant de joie? Le temps avait passé, son

amour grandi sans qu'il le revît, et voici qu'il apparaissait de nouveau, hardi, sorti de l'horizon qui est toujours l'inconnu, mystérieux, et au moment du crépuscule. Que portait-il pour lui dans sa carène blanche?

Et pendant que le jeune homme se perdait dans cette contemplation, au milieu de la paix des campagnes sur quoi passait la rumeur profonde de la mer, par les « lanes » délicieuses aux haies touffues, Hélène montait à sa rencontre. C'était leur premier rendez-vous depuis son arrivée à Paignton, car son mari, après un séjour de deux semaines, venait de retourner la veille en France, et, bien que Claude fût depuis huit jours l'hôte de lady Patricia, jamais les deux amants n'avaient encore pris la liberté d'une promenade en commun.

Le beau pays ondoyant et fertile enveloppait la jeune femme comme une incessante et fraternelle caresse; ses yeux, ses mains, ses lèvres, se reposaient sur ces aspects harmonieux que parcouraient alternativement la brise salée du large et les souffles chargés d'odeurs rustiques accourus des prairies, des bois, des « moors » sauvages. Tant de fleurs aux haies, tant d'oiseaux sur les arbres, et les petits enfants en blouses écrues perchés sur les barrières, offraient à son esprit et à son cœur fiévreux leur simplicité juvénile. Descendre et gravir ces pentes aux surprenants détours, rencontrer sans préparation les paisibles cottages vêtus de verdure, couverts en chaume, percés de petites fenêtres pittoresques, si pareils à ceux de Caldecott's, les auberges aux bonnes physionomies anciennes, et d'où s'épandait sur la route une aigre

odeur d'ale, les églises cernées le plus souvent d'un cimetière verdoyant et dont la tour carrée semblait un bonnet de recteur au-dessus des vignes rougissantes qui décoraient le portail, tout cela formait de belles promenades calmes où Hélène croyait marcher à travers les choses d'autrefois.

Pourquoi donc l'allégresse était-elle alors si éphémère en elle, pourquoi son cœur hésitait-il à l'instant de se livrer à la candeur de ce qui l'entourait, au cher espoir qui lui faisait signe sur le chemin? Avait-elle perdu toute disposition au bonheur, et son cœur, incapable, allait-il s'endormir dans l'inertie résignée d'une trop longue attente? Oui, elle se surprenait aujourd'hui, sans cet élan naturel, pendant qu'elle allait vers Claude; elle ne courait pas, ses lèvres souriaient à peine, une subite fatigue ployait son âme sur elle-même, comme si elle eût été encore solitaire.

Etait-ce que Claude lui fût moins précieux? Elle méprisait une si ridicule supposition. Non, non, il était tout pour elle, plus que jamais, et rien de la magnificence du monde ne trouvait sa valeur qu'autant qu'elle y mêlait l'image de Claude. Il était toujours pour elle celui qui l'avait saluée froidement un jour dans la galerie du palazzo Sperelli; il demeurait l'auteur de *Juste d'Avena*, le séduisant cicérone de Venise, l'amant parfait de « Park Lane ». Le mal était autre part, en elle : elle avait conscience de ne l'avoir pas conquis, il était resté maître de soi devant elle éperdue, et elle n'avait plus rien à donner en échange de tout ce qu'il gardait d'inconnu. Elle le soupçonnait avec timidité d'une erreur irréparable, dont il eût été fort étonné : lui, qui se plaisait à exalter en elle le goût de

la vie par des formules, avait plutôt restreint son expansion instinctive, bridé ses enthousiasmes, combattu ses abandons par la crainte, l'ironie, la folle incertitude où il se faisait un jeu de la maintenir; il avait déshabitué son cœur de la foi nécessaire, surmené ses énergies morales, usé ses facultés d'émotion, paralysé en elle la belle force des sentiments. Il eût pu la dégoûter de lui, et le dommage eût été médiocre, mais il demeurait intact au milieu des ruines qu'il avait suscitées ainsi à contresens.

Et Hélène, en montant vers Marldon, devinait bien qu'il était demeuré semblable à lui-même, prêt demain, si l'occasion lui en était offerte, à poursuivre ses expériences d'idéologue amoureux dont elle serait encore victime. Pourquoi donc errait-il si loin de la réalité, en proie à de si subtiles ambitions? N'était-elle pas à lui tout entière et mieux qu'il ne le pouvait penser? Que ne prenait-il la peine de la bien écouter, de la regarder en face, au lieu de toujours contempler son image en lui-même, sans égard pour la déformation que lui imposait son esprit trop averti? Cet excès de cérébralité dans l'amour stupéfiait encore Hélène; elle en venait, elle aussi, à penser qu'il avait besoin, pour dégager le pur métal de la gangue, sa personnalité des méthodes philosophiques, d'une vraie souffrance purificatrice. Mais à peine osait-elle se demander comment il pourrait souffrir.

Cependant, dès qu'elle l'eut aperçu, elle se reprocha cette heure de lucidité féminine. Il l'accosta avec une franche joie dans les yeux, et ses paroles lui permirent d'abandonner la tristesse qui venait de lui faire compagnie.

— Hélène, vous voici à moi toute seule dans ce pays que j'aime et où j'ai si souvent pensé à vous, il y a deux mois, dans ma convalescence : les feuilles des arbres ont grandi, certaines ne sont déjà plus, mais les autres pourraient vous répéter qu'il m'est arrivé parfois de dire votre nom tout haut, dans ces sentes étroites; et maintenant, je vous ai près de moi; nous sommes libres, libres pour deux heures, nous le serons demain et le jour d'après et ainsi dix, quinze fois, jusqu'au retour de votre mari.

— Comme cela sera court!

— Nous saurons si bien employer le temps, que nous décuplerons les heures.

— Ce soir, où allons-nous?

— A Campton Castle : c'est le moment propice; il n'y a plus de visiteurs.

Ils atteignirent la grille qui précède le vieux château dix minutes plus tard : le lieu était plaisant encore qu'il fallût subir la formalité du ticket à payer. La façade extérieure laissait la curiosité mal renseignée, mi-partie d'un château peut-être fortifié, et d'un somptueux bâtiment de ferme. L'impression s'accentuait à l'intérieur où subsistaient, d'un côté, les restes d'une chapelle aux ogives délitées, une salle des gardes basse, et de l'autre, une disposition d'appartements tout simples où logeaient le gardien et sa famille.

Hélène et Claude traversèrent sans hâte ces pièces aux murs de pierre brute et sortirent dans une cour herbue et close : sur ce côté, le bâtiment, dénué de tout caractère, recevait une beauté mélancolique de la solitude du lieu, de la sévérité des pierres ver-

dies, d'un puits sous auvent, contre lequel s'appuyait un grand rosier blanc généreux dont les fleurs pâles, en bouquets désordonnés, ployaient ses branches flexibles comme un fardeau trop lourd, et d'un paon hiératique, perché sur la dernière marche d'un escalier dont les herbes folles avaient envahi les degrés.

Un autre silence régnait ici, moins vivant que celui des campagnes, plus définitif : il y avait trop de choses mortes, et tout ce qui croissait dans ce voisinage s'appliquait à ne pas faire de bruit. Le passé était anonyme dans cette cour où s'étendait un grand pan d'ombre avec la fraîcheur du soir : le soleil se retirait discrètement, posant une dernière caresse blonde au pignon de la tour.

Les deux amants appréciaient que l'endroit n'imposât aucune légende à leur bonne volonté; ils ignoraient l'histoire de cette maison, mais ils jouissaient de savoir qu'elle en avait une, qu'avant de tomber à cette déchéance d'être visitée pour un shelling, elle gardait des secrets de joie et de douleur.

Claude disait cela à voix presque basse, pour n'effaroucher aucun des souvenirs nichés avec les herbes dans les anfractuosités des vieux ébrasements de fenêtres, trous béants comme des orbites au crâne jauni d'un mort. L'atmosphère résignée de cette halte convenait au cœur dolent d'Hélène; elle le confia à Claude, qui se méprit sur la qualité de cette sensation.

— L'endroit peut accepter toute anecdote que nous suggérera notre imagination : nous y pouvons rêver comme au palais Labia.

— Claude, cessez de me proposer ici des mélanco-

lies étrangères; la mienne suffit à saturer mon cœur.

— Que voulez-vous dire, quel regret traverse la limpidité de ce beau souvenir?

— Aucun, si ce n'est que ce jour n'est plus qu'un souvenir, que je le sens très loin, inaccessible, et qu'en face de la vie exigeante, je tremble qu'elle ne devienne à mon endroit plus avare de ces bonheurs-là.

— Hélène, vous souffrez.

— Je n'en sais rien, vraiment, et je n'oserai le dire, mais j'ai besoin de me serrer contre toi, si près, si près que nos âmes ne soient plus qu'une âme.

Claude avait refermé ses bras sur sa maîtresse et tenait dans ses mains ce délicat visage où défaillait l'espoir, et pendant qu'elle disait doucement : — « Aime-moi beaucoup, très simplement, comme une petite fille que je suis restée! Claude, peut-être, il en est temps encore, si tu veux, » — il pensait, avec une amertume indicible : — Nous devons marcher seuls; jamais nous ne nous comprendrons; mais la plus admirable pitié est de prendre une pauvre âme et de lui donner l'illusion prodigieuse qu'elle n'est plus seule.

— Eh quoi, dit-il enfin pour satisfaire leurs deux cœurs, je t'aimerais aussi profondément que je le fais et tu ne tremblerais pas de ce contact ardent de ma passion? Je ne saurais pas dissiper tes craintes sous le rayonnement de ma pensée adorante?

— Claude, je ne doute pas de ton amour; je frémis parfois de ta façon d'aimer. Je me débats dans l'inexplicable dont tu m'accables; je cherche ton cœur derrière ta dialectique, à travers les incertitudes dont il te plaît de m'envelopper. J'ai besoin de toi, comme du pain de mon âme, mais de toi,

de toi seul, de toi intime, de toi sincère. Et je ne t'ai tenu ainsi que dans l'angoisse, quand je serrais ta main étroitement dans les miennes, soumise à la crainte que notre étreinte ne fût désunie dans la mort. La vie t'a repris à ma tendresse. Toute la joie pour moi est de me donner, pour toi de te dérober... te dérober?... La vie nous offre-t-elle deux fois l'occasion du même don?

— Hélène, je ne comprends pas cette tristesse ce soir; quel caprice t'oblige à te tourmenter?

— Je n'ai pas de caprice, Claude, je songe seulement à nous libres justement en ce moment hors de notre milieu : je respire cette atmosphère trop douce, je m'en enivre jusqu'à pleurer, car tout à l'heure tu vas de nouveau m'échapper.

Pourquoi n'eut-elle pas l'audace de formuler toute sa pensée, d'ajouter : — « Madeleine Rimbaud arrive ce soir; qu'elle ne soit pour nous le prétexte d'aucun nouveau chagrin. » — Une pudeur bizarre la retint; elle détourna la tête et Claude posa ses lèvres sur ses paupières closes comme s'il eût voulu l'empêcher de voir le proche avenir. Elle eut l'intuition nette qu'elle laissait passer le destin dans ce long silence; elle ne fit pas, dans cette cour mélancolique où fleurissait un rosier blanc, le geste qui l'eût arrêté. Ses lèvres se fermèrent sous celles de Claude, elle lui donna ses mains, inclina sa tête trop lasse sur son épaule et goûta la cendre de la mort pour la première fois. Quand ils quittèrent Campton Castle, il était trop tard, elle le savait et c'est peut-être pour cela qu'elle frissonna longuement en remontant le chemin.

« Bay View », en deçà de l'agglomération de Paignton, dominait la mer, du centre de son parc aux pelouses dévalantes et tondues.

C'était une vaste construction, folie d'un lord qui avait longtemps vécu en France et s'était inspiré des Trianons et de l'hôtel de Coislin pour élever, vers 1830, cette résidence aux belles proportions, aux lignes très pures, dont une façade à colonnades et le fronton principal faisaient penser à Mansard et à Gabriel. Les jardins à la française, qui l'entouraient immédiatement, avaient été scrupuleusement conservés et entretenus; les charmilles taillées gardaient dans le mystère de leurs charmantes retraites quelques beaux marbres, un autel de l'Amour, une Diane... En face de la terrasse largement ouverte, deux immenses pelouses dans la manière du tapis vert de Versailles descendaiènt vers un bassin où des tritons de bronze jetaient au vent du large leurs jets d'eau écumeux.

Sir Hugh Rendal avait acheté ce domaine quinze ans plus tôt et y passait chaque été les mois de loisir que lui laissait le Parlement. En août et septembre l'animation était vive, car les vacances ramenaient à Paignton les trois fils de la maison : Esme, qui achevait sa seconde année de Cambridge, Eric, qui était entré le dernier semestre au collège naval d'Osborne, et Pady, qui était à Harrow.

Claude et Hélène retrouvèrent Michel Rimbaud et sa fille dans le salon de lady Patricia en rentrant de Campton Castle. La jeune fille eut, en apercevant Claude, un sourire ravi. Hélène la regarda longuement et le souvenir d'un rêve ancien lui revint devant ce

frais visage empourpré de joie. Claude lui-même parut gêné de l'élan qui poussa Madeleine vers lui, et lui opposa instinctivement une froideur qui effaça la lumière de ces yeux qu'il sentait fixés sur les siens avec une si précise attention.

L'atmosphère de la maison était du reste morne ce soir-là. Lady Patricia faisait un effort visible pour accueillir ses hôtes avec son amabilité coutumière : toute sa pensée avait déserté son foyer et suivait pas à pas le calvaire de Patrick Doyle. Le procès occupait les journaux depuis deux jours et l'on attendait le verdict pour le surlendemain selon toute vraisemblance. L'espoir diminuait cependant avec chaque séance. L'accusé semblait en effet avoir renoncé à défendre sa vie au prix des concessions faites à ses adversaires. Il avait établi son innocence dans un premier interrogatoire, puis, dédaignant de revenir sur ce point, il avait entrepris de combattre sans ménagement la politique du gouvernement, retenant chaque allusion, démasquant toute intention perfide, prouvant aux jurés l'importance historique du procès, déduisant avec calme les conséquences sociales de sa mort.

Cette attaque imprudente, après les élections favorables au parti nationaliste, ne pouvait être arrêtée par son avocat : en vain voulait-il lui représenter que sa vie était nécessaire à la cause qu'il servait.

— Vous vous trompez, je sortirai amoindri du prétoire, car le gouvernement paraîtra me faire grâce. L'Irlande a peut-être besoin de ma mort; les partisans s'endorment dans cette longue attente de la liberté, je puis les réveiller encore par une fin tragique; il faut au peuple des émotions violentes pour agir.

Sandynam était à Cork depuis huit jours, suivant les débats, se prodiguant en démarches infructueuses, luttant de tout son pouvoir, saisi par l'angoisse de cette circonstance et par la belle attitude de Patrick Doyle. A Paignton, sir Hugh Rendal s'efforçait d'étourdir sa femme par le bruit des réceptions incessantes, l'obligeant à oublier, dans ses devoirs de maîtresse de maison, le drame qui se déroulait là-bas. Jamais le nom de Patrick Doyle ne fut prononcé à « Bay View » pendant ces jours graves : ceux qui savaient l'amitié qui le liait à lady Patricia craignaient justement de la blesser. Les autres sentaient que sir Hugh Rendal préférait, vu sa situation politique, qu'on évitât ce sujet à tous égards pénible.

Michel Rimbaud restait l'hôte de Mme du Housseau à bord de la *Néria;* sa fille seule habitait « Bay View » et, dès le lendemain de son arrivée, elle s'efforça de confisquer Claude Mallet.

— Donnez-moi votre après-midi, lui dit-elle, avant le lunch, nous irons en automobile au Haytor.

— Seuls, c'est difficile.

— Où serait le plaisir d'être en Angleterre, si nous ne pouvons agir comme chacun ici?

Néanmoins, ils emmenèrent Eric et miss Mary May. C'était la première fois que la jeune fille venait dans le South Devon. Claude lui en fit en quelque sorte les honneurs, conduisant son enchantement à travers ces campagnes avenantes et ombreuses, aux collines onduleuses noyées de brumes grises, qui faisaient les horizons très doux, assoupissant la violence des contrastes, jusqu'aux aspects sévères des « moors » tendus de bruyères mauves et d'ajoncs dorés, ponctués de rochers

nus accusant les sommets en arêtes plus vives, et où des chevaux sauvages couraient en liberté, crinières flottantes.

Madeleine Rimbaud parlait; elle décrivait au long des routes ses impressions toutes neuves en petites phrases courtes rehaussées parfois d'un adjectif pittoresque. Elle dit, devant une vieille ferme d'originale apparence, où s'étirait une vigne :

— J'aurais aimé être une ancienne demoiselle, de celles que nous présentent les romans des sœurs Brontë, vivant dans une maison un peu pareille à celle-ci, qui avaient le cœur tendre et de grandes boucles blondes de chaque côté du visage. Elles éprouvaient de vives passions, et cultivaient elles-mêmes des fleurs modestes derrière les haies de leur jardin; quelquefois, elles faisaient des vers sur la folie de l'amour ou la naissance d'une rose; elles touchaient du clavecin ou jouaient de la guitare. Et certaines sont mortes très naturellement d'un désespoir sentimental. Quel joli temps!

— Alors vous croyez qu'il fallait vivre vers 1820 pour mourir d'amour?

Elle rougit de confusion.

— Je pense au moins que c'était alors plus commun : je ne vois pas, dans nos amies, de si vaillantes héroïnes.

— Qu'en savez-vous? On n'est jamais une héroïne qu'après sa mort; et nous ne soupçonnons pas les drames obscurs, les tragédies que nous effleurons, sans le frisson avertisseur. Non, non, croyez bien que notre temps égale les siècles passés, et l'on peut encore fort bien mourir d'amour aujourd'hui.

Il pensait, en parlant, à lady Patricia; mais, quand

il retrouva Hélène, vers le soir, sur la falaise qui domine Goodrington, il la trouva si pâle, et les yeux si pareils à la mer, qu'il ressentit une peine inexpliquée jusqu'à ce que lui revint cette causerie précédente. Comme elle l'aimait, et qu'il était cruel de ne pas ménager sa sensibilité éprouvée! Alors il parla pour chasser les soucis jaloux, mais elle souriait d'un étrange sourire, plus adorablement belle dans la clarté du soir, spiritualisée, semblait-il, par l'approche de la nuit et la noble tristesse qui venait sur les flots.

Son silence, après le bavardage de Madeleine Rimbaud, lui fut précieux, il y reposa son esprit enfiévré et se sentit coupable. Alors il prit la main d'Hélène et lui demanda tout bas :

— M'aimes-tu?

Elle regardait au loin vers la ligne imprécise où naissent les voiles : au delà sûrement. Elle tourna lentement vers lui son visage bouleversé par la profonde élaboration actuelle et resta un instant sans répondre. Une angoisse crispa le cœur de Claude.

— Hélène, réponds-moi, m'aimes-tu?

— Toujours, Claude.

— Autant?

— Plus.

— Alors, pourquoi dis-tu cela sans l'émerveillement d'autrefois.

— Je te le dis avec mon âme de ce jour.

Le surlendemain, Sandynam revint. Les journaux n'avaient point paru ce jour-là, par ordre, à « Bay View », et le soir, la place de lady Patricia resta vide dans la haute salle à manger, tendue de tapisseries. C'était un jour chaud de septembre, on avait laissé

les fenêtres ouvertes, et des papillons nocturnes entraient et se heurtaient en tournoyant aux abat-jour des candélabres. Les hommes en frac, les femmes décolletées, s'efforçaient unanimement de maintenir la conversation sur un ton élevé, comme si chacun eût voulu tromper son voisin sur sa pensée intime, mais les voix, les gestes trahissaient une nervosité générale, et de brusques silences faisaient parfois des trous d'ombre dans cette gaieté conventionnelle. Sir Hugh Rendal seul, calme et grave, paraissait remercier ses hôtes de ce bruit nécessaire dans la circonstance.

Après le dîner, on passa sur la terrasse que formait sur une façade la colonnade inspirée de l'hôtel de Coislin : les femmes s'assirent, les hommes restèrent debout à fumer. La nuit était limpide, le ciel et la mer d'une majesté paisible, bleus, avec des lumières d'argent sur l'eau, ainsi que des reflets d'étoiles. La baie déserte, enchâssée dans la campagne noire, où les arbres découpaient leurs masses dures sur la transparence de l'air, était piquée d'un seul feu jaune qui indiquait la place de la *Néria*.

Le recueillement qui succédait aux activités du jour se sublimait à cette heure, revêtait un caractère sacré qui s'imposait à l'attention. La turbulence des foules, la surexcitation des villes semblaient définitivement écartées; quelque chose de la beauté antique du monde était restitué, sans altération, pour un moment, à ces privilégiés dont les cerveaux fatigués s'étonnaient avec le respect instinctif de leurs ancêtres lointains. Un souffle léger courait parfois dans cette tiédeur, les feuillages voisins bruissaient, une femme remontait un voile sur ses épaules nues : cha-

cun jouissait maintenant de pouvoir ne pas parler.

Claude s'était appuyé au large balcon de pierre, un peu en dehors du groupe principal, et il poursuivait dans la nuit l'affreuse réalité que le bref récit des journaux et les commentaires de Sandynam avaient imprimée dans son esprit : l'homme au visage pâle et grave était mort pour son rêve. L'horreur de l'événement l'oppressait physiquement, et, devant cette nuit austère, son imagination lui imposait la vision de cette forme encapuchonnée et balancée un instant dans le vide. Il avait connu ce mort qui rejoignait maintenant dans le passé les martyrs de la cause irlandaise, il avait échangé des regards avec ces yeux brutalement fermés, pendant que le drapeau noir montait avec lenteur au-dessus de la prison de Cork. Il subit le despotisme de cette tragédie avec une intensité si vive qu'il perdit un instant la notion de ce qui l'entourait.

Puis, le calme de la mer et du ciel s'étendit à sa méditation. Patrick Doyle reposait enfin, rendu au silence actif de la terre, et sa pensée libératrice courait à nouveau parmi les hommes ayant pris, dans cet instant suprême, un magnifique élan. Alors, la signification de cette vie brisée lui fut révélée; par quelque côté, il assimila cet effort à celui de Sandynam dans une autre direction, il prit rang dans les gestes humains dont est faite l'ascension des foules. La personnalité du mort s'effaça, il ne resta, dans la mémoire apaisée de Claude, qu'un doux rayonnement semblable au premier reflet de la lune sur la baie. Un grand désir de bien l'investit alors, submergea ses impressions actuelles, le remplit d'une hu-

milité où son passé lui apparut désespérément stérile.

Cependant, à l'autre extrémité de la terrasse, Madeleine Rimbaud, assise près de Mlle Durozier, observait la silhouette du jeune homme détachée sur la colonne de pierre.

— Que pensez-vous de M. Mallet? demanda-t-elle à sa voisine.

— Qu'il ne mourra jamais pour aucune cause, lui.

— Vous êtes dure.

— Non. Il a d'autres qualités, plus superficielles.

— Vous avez vécu avec lui à Venise, je crois?

— Oui. C'est un fort aimable homme, bâtisseur de paradoxes, égoïste fervent, qui a le cynisme de sa religion; mais si vous désirez de plus amples détails sur lui, demandez-les à Mme de Gerville.

— Pourquoi?

— Elle le connaît beaucoup.

Madeleine Rimbaud se tut et devint rêveuse. Chacun, maintenant, s'efforçait de secouer la torpeur où se détendaient les nerfs exaspérés. Un jeune auteur anglais interwievait Michel Rimbaud sur la portée sociale de certaines œuvres littéraires : l'académicien fournissait des idées d'une voix posée.

— Un livre ne fait jamais ni tant de bien ni tant de mal qu'on le croit : on exagère l'influence des œuvres d'imagination sur ceux qui les lisent. Il y a des moments, dans l'évolution d'un peuple, où la sensibilité des jeunes générations est affectée d'une façon unanime et symptomatique. Gœthe nous affirme que tel était l'état de la jeunesse allemande vers 1775 et que *Werther* fut déterminé par l'atmosphère ambiante;

son succès vint de ce qu'il exprimait un malaise social et particulier : on ne fut pas pessimiste parce qu'on lisait *Werther* ou *René*, mais *René* et *Werther* furent écrits parce que le pessimisme attaquait plus vivement l'esprit contemporain. Ainsi en fut-il pour certaines œuvres de la seconde moitié du dix-neuvième siècle français : elles traduisent des prédispositions nationales, elles transforment des tendances en système.

Claude cependant contemplait les étoiles qui décrivaient au ciel leur courbe accoutumée, pesant la vanité de ces paroles en face du mystère des mondes infinis.

Le lendemain, il déjeuna à bord de la *Néria*, puis s'attarda sur le « deck » brillant, près de Madeleine Rimbaud. De courtes vagues battaient mollement la coque mobile du yacht, le pavillon formait des plis souples sous le vent. Les campagnes décrivaient devant eux un large demi-cercle dont Paignton marquait le centre. La jeune fille parlait gaiement, égrenant de menues pensées fraîches, découvrant de séduisantes candeurs, posant d'indiscrètes questions à Claude qui se taisait ou se dérobait.

— Je suis certaine que vous êtes dur : vous deviez aimer faire du mal quand vous étiez petit.

— Je n'en faisais guère qu'à moi-même alors; j'avoue cependant qu'il y a une bien particulière volupté à faire pleurer un être...

— Oh! Monsieur Mallet!

— ...Oui, faire pleurer pour consoler. C'est sentir sa puissance.

Mais il ne développa pas davantage sa pensée : une prudence instinctive lui signala le péril : il regarda

Madeleine plus attentivement. Non, non, il ne devait pas vouloir cela, il fallait qu'elle restât paisible, qu'elle ne conçût aucun rêve fou. Il fallait qu'Hélène fût heureuse, plus heureuse qu'elle n'était.

Vers la fin de l'après-midi, il rejoignit sa maîtresse dans le cimetière de « Stoke Gabriel », le petit hameau qui domine la Dart, entre Dittisham et Totnes, là où la rivière forme une sorte de crique. Les rives boisées prolongeaient dans l'eau leurs frondaisons touffues, et ces verdures tremblaient imperceptiblement. Claude et Hélène s'assirent sur le mur bas qui ferme le cimetière au sud; la vieille tour carrée fruste et blanche allongeait son ombre démesurée sur les pierres funéraires; l'heure tomba de son cadran et s'en fut portée par l'eau vers l'ombre odorante des saules.

Le lieu était empli d'une grande sérénité. Toutes les paroles gravées autour d'eux sur les tombes marquaient des actions accomplies sans retour et invitaient à une intelligente résignation : l'irrévocable de tous ces destins révolus se mêlait ici à la volupté enivrante de l'été finissant et le ciel, les feuillages, l'église, la fuite silencieuse de l'eau, les stèles immobiles que le temps délitait de ses doigts invisibles, composaient un ensemble de haute sentimentalité. Claude et Hélène, dociles à l'indication de cette terre sacrée par la mort, gardèrent longtemps le silence : une barque blanche glissa sur la Dart qu'ils regardèrent passer et disparaître, puis le sillage lui-même s'effaça, les images des arbres redevinrent limpides et profondes.

— Claude, j'aime infiniment que vous m'ayez conduite ici ce soir particulièrement.

— Pourquoi?

— Je goûte mieux le renoncement des choses autour de nous. Le bel été, qui se débat encore dans les campagnes et presse mon cœur, paraît ici plus conscient de sa défaillance imminente, les feuilles, averties, savent à n'en pas douter, en ce voisinage austère, que leur carrière s'avance à la pointe des branches; la rivière n'a plus la bondissante jeunesse des torrents de « Holne Chase », elle s'élargit en une maturité assagie, elle pressent la mer où tout à l'heure elle va se confondre; les enfants eux-mêmes qui passent ici soupçonnent vaguement l'énigme de la vie en face de la froideur muette des tombes.

— Parlez, Hélène; si le sens de votre mélancolie m'échappe encore, je comprends que ces aspects vous trouvent émotionnable, j'approuve votre communion avec les formes élémentaires de la nature : elle révèle une fois de plus à mes yeux la forte qualité de votre cœur. Quand j'étais enfant, j'avais une prédilection pour les êtres inférieurs, les objets inanimés : un chien, une fleur, un soldat de plomb : je leur prêtais une âme empruntée à la mienne; je ne savais pas alors qu'ils en eussent une propre. Je composais leur histoire avec mes tristesses et mes joies; maintenant, je respecte les leurs, et, dans le vaste monde, je marche avec plus de fraternité. J'ai souvent rêvé d'écrire un poème de la nature, l'histoire magnifique des sentiments de la forêt; il y a de très belles amours de fleur à fleur, de branche à branche : les hymens révélés de la flore comportent leurs passions, soyons-en certains.

Hélène regardait Claude très sérieusement. Elle

venait d'être une fois encore le prétexte à ce délicieux vagabondage intellectuel. Comme c'était vrai qu'il ne l'avait choisie que pour cela, sans considération de sa personnalité! Elle n'était pas humiliée, mais elle souffrait de cette clairvoyance qui envahissait son cœur sans diminuer son amour.

— Oui, songeait-elle, c'est par de telles pensées qu'il m'a toute saisie avec la complicité de Venise : sans doute il est sincère aujourd'hui comme alors, susceptible d'une même séduction. Qu'une autre lui apportât de plus beaux, de plus nouveaux motifs de rêverie et elle serait vaincue. Et celle-là n'était-elle pas tout près, déjà attentive au charme de Claude? Lui-même, l'avait-il reconnue? La vision de la mort lui revint, déjà plus familière. N'être plus... Elle savait que Claude avait passé l'après-midi à bord de la *Néria* et elle n'osait lui en parler.

Cette jalousie, qu'il avait autrefois provoquée habilement au hasard des fêtes qui les réunissaient, s'était fixée maintenant; ce n'était point un sentiment violent et tyrannique, elle n'accablait son amant d'aucune curiosité odieuse, ne le poursuivait de nulle interrogation énervante, mais cette discrétion n'excluait pas l'incessant tourment où elle vivait. Elle était jeune, radieusement belle, mais elle imaginait que ces attraits étaient de peu de prix pour Claude avide de rencontrer des paysages nouveaux et des âmes inconnues. Il l'avait, malgré lui, trompée sur ce point; et dans le moment justement où il commençait de comprendre qu'il était de stricte probité de faire paraître tout son amour dans sa simplicité, elle désespérait de lui, définitivement.

Il ignorait cette ruine de ses méthodes psychologiques et ne définissait pas l'état d'âme d'Hélène; celle-ci, incapable de susciter une explication touchant Mlle Rimbaud, confirmait intérieurement ses soupçons par le silence du jeune homme. — Ah! Claude, Claude, pensait-elle tout bas, que veux-tu que je te donne de plus, que tu me tourmentes de la sorte?

Claude cependant avait cueilli un large coquelicot poussé entre deux pierres du mur; il considérait sa fraîcheur admirable et fragile, caressant ses doigts à sa chair souple et lisse : sa beauté sanglante dans la lumière du soir le captivait, il oubliait presque Hélène, qui le contemplait tristement. — Il rêve à cette jeune fille, se disait-elle, il est près de moi et déjà son cœur me quitte.

— Claude, murmura-t-elle.

Et sa voix fut si étrange dans le silence, que son amant tressaillit, sa main froissa la fleur qui s'écrasa et devint un informe lambeau violacé, d'où s'éleva une âcre senteur.

— Claude, reprit-elle, ne crois-tu pas qu'il y a des âmes qui, comme certains cristaux, se brisent d'elles-mêmes pour avoir trop vibré?...

Il fixa ses doigts tachés, sans répondre.

— ...Et l'on n'entend rien, dans le grand bruit du monde.

Claude se leva.

— Hélène, allons-nous-en; je choisis mal, décidément, le but de nos promenades, puisque chaque fois vous m'y montrez un cœur enclin à la tristesse. Je ne comprends pas votre vie intérieure en ce moment, quelque chose me trahit en vous et je ne devine pas quoi. Vous êtes jeune, vous m'avez donné la main,

nous voulons courir allégrement sur la route et vous vous arrêtez accablée subitement d'une désespérance où je me heurte.

— Le goût de certains après-midi anciens me revient aux lèvres, je pense après vous selon les mêmes formules.

— Oubliez-les, Hélène; j'ai peur parfois qu'elles n'aient pas toujours été conformes à la vérité de la vie; pardonnez-moi ces éblouissements. C'est moi qui vous prie de redevenir simple, gaie, confiante ainsi que je vous ai connue.

— Claude, pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que j'ai besoin de jeunesse, de fraîcheur, de candeur, d'illusions magnifiques, parce que je doute de beaucoup de choses que j'ai adorées.

La jeune femme eut un sourire d'ironie mélancolique.

— Je ne puis plus vous donner cela; vous m'avez tout pris... il serait nécessaire qu'une autre se dévouât à votre sécurité spirituelle.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que vous ne pouvez rien me rendre, mon ami, de tout ce qui vous a charmé à Venise, que je suis dépouillée des trésors que vous convoitez.

— Hélène, vous affectez une coquetterie coupable ou vous vous abusez. Vous êtes pour moi tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime; mon horizon est toujours limité à vos yeux.

Il dit cela gravement et cependant elle ne le crut pas au fond d'elle-même.

Sur les campagnes tombait une molle brume où s'enveloppaient les cottages, les collines, les haies; les arbres formaient au loin de belles croupes frémis-

santes sous le vent. Une grande fraîcheur s'éleva des prairies, dès que le soleil eut disparu dans la direction de « Berry Pomeroy ».

Hélène et Claude revinrent vers « Bay View », le cœur chargé d'une mutuelle inquiétude, incapables de dissiper l'étrange malentendu où se blessait leur amour.

XIV

L'anxiété de Claude se précisa pendant les jours qui suivirent, car son âme était prête à l'accueillir. Il constatait en lui un déséquilibre nerveux qui l'irritait, et cherchait vainement où se raccrocher. Sa rencontre avec César Barberini avait déposé en lui un sens nouveau des réalités à quoi sont soumis nos actes, et depuis, beaucoup de ces idées anciennes le fuyaient : il avait perdu quelque chose de cette belle assurance qui lui permettait de juger *a priori* des hommes et des événements de son point de vue strictement égoïste.

Le drame récent où il avait été mêlé en comparse l'avait trouvé d'autant plus impressionnable et il admettait, sous cette violence extérieure, qu'il ne pouvait plus raisonner, sur certains points au moins, comme l'an dernier. En présence donc du malaise qui paralysait les sentiments d'Hélène, il était dépourvu de sa lucidité ordinaire, il hésitait à l'attribuer à telle cause définie, démêlant mal où finissait l'influence néfaste de son mari, où commençait l'œuvre de sa propre imagination. Il ne lui venait pas naturellement à l'esprit de s'accuser soi-même; il estimait ses sentiments à l'égard d'Hélène aussi profonds, aussi sincères

qu'autrefois, et se fût volontiers émerveillé d'une si belle constance.

Alors, il changea d'inquiétude. L'aimait-elle moins? Cette lassitude sous laquelle elle paraissait fléchir, n'était-elle pas simplement le languissement de son amour? Cette supposition affola ensemble sa chair et son esprit : il mesurait, dans cette crainte du péril, la puissance de sa passion; tout l'obscur passé lui remontait au cœur et taquinait ses nerfs; l'humiliation d'une défaite s'alliait à la sensation de solitude où le laisserait l'abandon de la jeune femme; il s'apeurait. Fallait-il recourir aux moyens d'autrefois pour reconquérir Hélène, feindre encore, la tourmenter? Il ne se sentait pas ce triste courage.

Une autre source de préoccupation était l'attitude de Madeleine Rimbaud. Il n'y avait plus de fatuité à s'avouer qu'elle prenait plaisir en sa compagnie : elle saisissait sans craindre de se compromettre toute occasion de promenade, de causerie qui pouvait les isoler. Il s'était d'abord prêté à ce jeu avec une vanité amusée, mais il ne remarquait pas sans gêne aujourd'hui que la jeune fille donnait à ce flirt un caractère plus sérieux; il se reprochait presque cette indifférence affectée qui l'avait piquée. Pour toutes ces raisons, il désirait la fin d'une villégiature où il n'avait trouvé nul repos.

Septembre heureusement s'avançait, M. de Gerville était revenu la veille pour passer une dernière semaine à Paignton et emmener sa femme; la *Néria* lèverait l'ancre en même temps. Hélène était oppressée de cette sensation de départ qui planait sur « Bay View »; les écoliers hâtaient leurs derniers ébats autour de

leur mère irrémédiablement triste. Souvent, la jeune femme eût aimé s'approcher de lady Patricia et lui dire combien elle pensait à sa douleur, lui proposer de parler de ce mort aimé dont nul n'avait redit le nom et qu'elle sentait toujours présent derrière le beau front de son amie. Elle l'eût sans doute étonnée, en lui avouant qu'elle enviait son chagrin : avoir à pleurer sur un être disparu lui paraissait relativement un privilège : elle ne pensait point à se mesurer avec la mort et à en être jalouse. Pour son esprit, atteint d'une surexcitation morbide, c'était encore une manière de possession qui, comparée à sa détresse présente, lui paraissait apaisante.

Sandynam gardait auprès de lady Patricia un respectueux silence : il était pour elle le témoin grave des heures suprêmes, et cette nouvelle qualité complétait, au regard de son âme, l'ami parfait qu'il avait choisi d'être. Entre eux, dans la crise actuelle, les paroles étaient superflues; ils vivaient dans une étroite concorde sentimentale, ayant accepté chacun le rôle que la vie leur avait réservé. Hélène les enviait, mais elle ne se sentait pas cette force calme et silencieuse; elle avait trop mis toute sa raison d'être dans cet unique amour, pour ne pas perdre sa maîtrise quand un point d'appui cédait : elle aimait toujours ardemment Claude, mais elle ne croyait plus en lui, et la peur lui garrottait le cœur entre cet amant adoré qu'une autre pouvait lui prendre demain et ce mari énigmatique qui semblait guetter sa douleur, attendre qu'elle fût trahie pour éclater de rire à cette belle revanche du sort.

Quand elle sortit ce matin-là du parc, Hélène attendait un signe du hasard pour espérer ou mourir :

les plus sombres desseins resserraient leur vol lourd autour de son front de trente ans, elle sentait à ses tempes le frisson de leurs ailes comme l'effleurement des chauves-souris le soir. Et, cependant, il y avait tant de charme répandu partout, sur le sable de la plage, dans les petites vagues bleues frangées d'écume, où de beaux enfants demi-nus jouaient sous le soleil, qu'elle s'arrêta surprise de l'ineffable grâce du vieux monde. Quelle jeunesse radieuse tenait devant ses yeux, quelle félicité primitive! La double rangée de tentes blanches était vigoureusement lumineuse, le « pier » s'avançait hardiment dans la mer sur quoi glissaient des barques aux voiles brunes qui la firent tout à coup penser à celles de Chioggia. L'enfance heureuse qui clapotait dans l'eau proposait une image séductrice des âges lointains et simples. Torquay, au nord de la baie, étageait ses villas claires entre jardins au-dessus du port où se balançaient des yachts.

Hélène aima tout cela de son cœur blessé et chercha sa part dans la joie de ce matin. Comme elle comprenait les petites choses naïves dont était faite cette légère atmosphère où les mouettes passaient étourdiment! Oui, elle était encore très près de ces jeunes filles assises sur des forts de sable et qui faisaient sécher leurs cheveux éployés sur leurs épaules après le bain... si près... si loin. Pourquoi Claude n'avait-il pas voulu comprendre?

Elle longeait maintenant l'esplanade; sur le « green », des adolescents vêtus de blanc jouaient au cricket : çà et là éclatait l'excentricité violente d'un « blazer » vert, bleu, rouge. Quelques fillettes se mêlaient crânement au jeu, et des baigneurs s'attardaient devant

ce spectacle familier : par instant, des cris de triomphe montaient dans l'air. Sur la chaussée, des bicyclettes passaient, un marchand de glace groupait autour de lui des bambins brunis aux figures épanouies. *Punch and Juddy* lançaient au vent du large leurs propos ordinaires, et leur petit public suivait la tradition des aînés, là comme partout en Angleterre. Hélène s'émerveillait de cette agitation, du rayonnement heureux de ces yeux et de ces sourires, mais elle eût été touchée de rencontrer un visage mélancolique où regarder le sien comme dans un miroir : elle eut presque honte de l'ombre qu'elle apportait à cette scène aimable, et pressa le pas.

Quand elle eut dépassé Roundham Head, et qu'elle domina l'anse plus calme de Goodrington, elle s'arrêta : le chemin suit un moment l'extrême bord de la falaise, défendu par une barrière où s'appuient des mûriers sauvages. De ce promontoire, le regard embrasse la baie entière : tout en bas, la mer, qui paraissait très lointaine, battait d'un flot régulier les rochers d'un rouge violent.

Hélène s'arrêta : des guêpes bourdonnaient autour d'elle; elle fixait les verdures d'Elbury Cove, en songeant qu'ils avaient dû venir un jour, Claude et elle, dans ce coin d'ombre et qu'un contretemps les en avait détournés. Peut-être eût-ce été une belle promenade : elle en venait maintenant à croire que le bonheur l'attendait partout où elle n'avait pu aller. Impatiente, elle reprit sa marche; il fallait qu'elle cherchât encore son destin. Alors, au long du chemin, elle cueillit des fleurs simples et tardives, des mauves, des ancolies, qu'elle mêlait à des herbes en

aigrettes. Quand elle fut beaucoup plus loin, elle s'aperçut que sa récolte emplissait ses deux mains; elle s'assit à terre pour ordonner ce bouquet.

Elle entendit à ce moment parler au-dessous d'elle, se pencha et découvrit un chemin qui courait parallèlement à celui où elle se trouvait; elle reconnut Claude et Mlle Rimbaud arrêtés sur un banc, pâlit affreusement et sentit qu'elle rencontrait son heure. Elle entendait distinctement leurs voix dans la paix de ce coin de falaise, et ne pouvait perdre aucune de leurs paroles. Claude disait :

— Avons-nous le droit de jouer avec un rêve; nous avons été comme deux adolescents téméraires et si vous êtes toute pardonnée, car de telles intrépidités sont de votre âge, je dois accepter tous mes remords.

— Pourquoi?

— Parce que je suis un vieil homme, un très vieil homme.

— Vous plaisantez pour que je vous décoche un compliment.

— Non, non, mademoiselle Rimbaud; j'ai trente ans passés, à cet âge un homme de notre temps est fini, au point de vue sentimental surtout. Nous ne faisons plus que nous recommencer. Ce qui est bon, voyez-vous, c'est l'éveil, l'initiation, la première curiosité du cœur, le balbutiement maladroit, le ravissement d'une prodigieuse découverte, le premier amour, le vôtre un jour prochain... le mien d'autrefois.

— Est-ce qu'il n'y a qu'un printemps, est-ce que nous ne voyons pas chaque année les arbres refleurir plus magnifiquement, est-ce qu'un être peut dire qu'il a aimé définitivement?

— Le cœur humain n'a pas la puissance de la terre, et les résurrections n'ont jamais la vigueur d'une naissance : il y persiste toujours le souvenir de la vie.

Hélène sentait ses mains devenir froides, les fleurs gisaient éparpillées autour d'elle. Il fallait que déjà il aimât cette jeune fille, pour le nier de la sorte et se refuser avec cette désinvolture d'homme certain de la victoire. Comme elle le retrouvait tout entier dans sa pensée subtile, cette forme littéraire et ce parti pris de sincérité qui déroutait et jetait presque Madeleine Rimbaud à ses pieds. Ces mots ou d'autres très semblables, il les lui avait dits, elle s'en était enivrée, elle les avait crus... et voici qu'il les répétait à une autre. Elle s'appuyait sur la terre de tout son poids, au milieu de cette jonchée de fleurs; elle avançait la tête, avide d'entendre encore, de saturer son âme d'émotion, retenant son souffle.

— Alors le monde est mal fait, déclara Madeleine Rimbaud, si le jour où deux êtres se rencontrent...

— ... Je vous en prie, n'achevez pas votre pensée.

— J'aurai le courage...

— ... Il n'y a pas là de courage. Taisez-vous, je vous en prie, laissez le calme des choses pénétrer votre cœur : oubliez ces imprudentes causeries.

— Vous pouvez me conseiller l'oubli parce qu'il vous est aisé.

— Qui vous le fait supposer?

— Votre liberté à jongler avec la joie et la tristesse des autres.

— J'aime votre insulte, car elle vous aidera plus tard à retrouver votre équilibre compromis, mais soyez assurée que chacun porte en soi la propre source de

son malheur, et quand un homme parle à un autre homme de la douleur et de l'oubli, il le fait toujours un peu en connaissance de cause. L'égoïsme comporte ses propres tristesses, et si généreux que vous me le concédiez, le mien n'a pas encore saisi toute mon âme.

— Je vous ai blessé?

— Non, j'ai retenu le sens de votre attaque et non sa forme. J'ai du reste trop à me faire pardonner pour ne pas accueillir avec gratitude tout ce qui ressemble à un châtiment.

— Mon Dieu, monsieur Mallet, que vous êtes donc littérateur!

— C'est une infériorité, mademoiselle; j'étais depuis quelque temps déjà enclin à le croire, vous m'en persuadez vivement aujourd'hui. De ce fait qu'un homme transcrit de son mieux sa vision du monde et présente des reflets des âmes de ses semblables, on le veut disposé à l'insincérité, facilement satisfait d'harmonieuses périodes où il contemple sa pensée raffinée. Toute œuvre cependant est une manière de chapitre de notre vie sentimentale ou intellectuelle, il y palpite encore un peu de la fièvre de notre cerveau ou de notre cœur, les joies et les douleurs qui courent au long de ces pages se sont un jour fixées sur notre propre chair et nous ont tenaillés ou exaltés sensiblement. Il est bien difficile, pour un homme intelligent, d'aimer intelligemment et d'être aimé de même. Il est plus difficile, l'avouant, de ne pas paraître le dernier fat.

— Peut-être avez-vous raison... Laissez-moi donc vous dire...

— ... Rien, je vous en supplie, je vous ai entendue

sans que vous ayez parlé. Levons-nous, partons; voici un épisode de ma vie sentimentale.

— Qu'en ferez-vous?

— Chut! Donnez-moi votre main pour monter.

Hélène entendit qu'il y posait ses lèvres. Elle se dressa d'un bond, effrayée d'être surprise, et partit en courant. — « Quelle habileté! se répétait-elle, la gorge contractée, les yeux comme reculés au fond du crâne. Comme elle va l'aimer davantage maintenant. »

Elle retraversa la joie des autres dans une sorte d'hébétude morale et de vertige physique : un piano-orgue jouait *Bedelia*. Et, pendant qu'elle s'efforçait pitoyablement de rassembler ses énergies dispersées, de les lier en un faisceau utile contre l'adversité, Claude et Mlle Rimbaud remontaient le sentier en lacets : en passant près de la place où elle s'était assise par la volonté du destin, Claude aperçut les fleurs abandonnées.

— Savez-vous rien de plus stupide, dit-il, que de tuer pour le vain plaisir de gâcher. Quel droit avons-nous de transformer notre caprice en une telle destruction?

Hélène, à son insu, lui fournit ainsi une belle phrase.

Le soir tomba cependant sur cette journée mémorable, un dernier soir doux d'été. Claude et Hélène étaient assis avant le dîner sur la terrasse de « Bay View ». Que de fois déjà ils avaient regardé ainsi, côte à côte, les ombres envahir le ciel, où de beaux nuages d'or formaient d'inaccessibles grèves! Le mystère permanent où s'alanguissaient les choses avant la nuit les trouvait toujours attentifs, mais Hélène, aujourd'hui, s'abîmait avec plus de passion dans cette

contemplation, indécise de l'heure où elle irait rejoindre tout ce qui est passé sans retour. Le souvenir de sa dure promenade pesait sans pitié sur sa mémoire lasse. Le temps, depuis ce bond qui l'avait dressée droite sur la falaise, avait eu d'étranges lenteurs où s'étaient juxtaposées des actions confuses et machinales.

Maintenant, vêtue pour la soirée, elle éprouvait un désir infini de repos, de silence : le grand fauteuil d'osier emboîtait ses épaules nues sous la gaze jaune d'une écharpe; elle y appuyait sa tête dans un abandon définitif, ne cherchant plus à provoquer chez son amant une parole d'espoir, morte déjà en vérité à tout ce qui l'entourait.

Par une ironie cruelle, Claude puisait dans son propre recueillement de viriles résolutions auxquelles était lié le bonheur de la jeune femme. Il reprenait près d'elle, en ce moment, un projet naturel qui s'était cristallisé dans son cœur depuis quelque temps. Pour qu'Hélène fût heureuse, il fallait qu'elle divorçât; alors il l'épouserait et son âme douloureuse s'épanouirait à nouveau, délivrée de cette odieuse contrainte. Le principe était accepté par sa raison et son sentiment, il cherchait le meilleur mode de réalisation, celui qui ne devait blesser chez sa maîtresse aucune susceptibilité légitime et arrêter les commentaires du monde.

Quel effroi l'eût saisi, s'il eût pu regarder dans l'âme d'Hélène! Quelle stupeur heureuse eût paralysé celle-ci si elle eût été mise brusquement en présence de sa pensée nue! Mais ils devaient toujours ignorer le sens de leurs méditations voisines : l'irréparable était déjà virtuellement accompli entre eux.

Le ciel était plus tendre, rose et nacré, les îlots de pourpre, emportés à la dérive, se dissolvaient lentement dans le bleu profond, traçant un instant de longues stries violettes qui se fondaient ensuite dans l'infini azuré. La lumière laissait glisser un adieu délicat sur ce point de la terre où venaient de mourir les gloires violentes du soleil triomphant.

L'émotion de cette heure précieuse courbait le visage d'Hélène vers ses mains jointes sur ses genoux : un vent léger, qui faisait frissonner la cime des arbres dans le parc, posait sur son front la fraîche promesse d'une obscurité prochaine et bienveillante. Quand la seconde cloche du dîner sonna, ils se levèrent sans hâte; debout, en face l'un de l'autre, ils se regardèrent, étonnés d'être restés là sans parler, et ils virent apparaître dans leurs yeux agrandis de rêve un secret si troublant, qu'ils n'osèrent pas s'avouer leur réciproque angoisse.

Le lendemain, M. de Gerville sortit vers neuf heures; il avait le goût d'aller en canot à voiles sur la baie : au port, comme il allait partir, il fut rejoint par sa femme.

— Vous êtes seul?

— Oui, comme toujours.

— Emmenez-moi.

— Quelle fantaisie!

— Nous quittons Paignton après-demain, ce sera sans doute ma dernière promenade.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez!

Et il lui tendit la main pour descendre. Elle s'assit à l'avant de la courte barque, lui à la barre; le clair triangle de toile monta au long du mât, et comme

le vent soufflait de Brixham, ils glissèrent rapidement sur les vagues. Le jour était gris avec une petite éclaircie ensoleillée sur Torquay; la plage s'animait, quelques bateaux sillonnaient la baie où la *Néria* profilait encore sa robuste et élégante silhouette.

Ce paysage familier devenait déjà étranger à Hélène. Au loin, dominant les toits et les clochers de Paignton, elle distingua la masse blanche de « Bay View » dans sa couronne de feuillage. Il était là, inconscient, heureux encore. Elle n'avait plus le courage de lui garder rancune, si près du grand oubli : elle ne se rappela plus que les heures de joie qu'elle lui devait. Si tout cela était à refaire? Elle le recommencerait allégrement. Ils dépassèrent le « pier » et les tentes défilèrent, déjà moins serrées, car la saison finissait. Un train qui venait de Dartmouth panacha un instant la campagne de sa fumée.

Hélène regardait maintenant vers la haute mer, décidée et paisible. Des mouettes jouaient autour du canot, filant par instant d'un vol immobile et planant; la jeune femme les considérait en pensant à l'heure qui allait venir. Ils naviguèrent ainsi longtemps en silence; la voile, placée obliquement, les séparait et chacun d'eux pouvait se croire seul. Ils dépassèrent Torquay et poussèrent jusqu'à « Babbacombe »; puis, comme la marée descendait, ils songèrent à rentrer pour éviter d'aller trop au large.

Vers onze heures, comme ils contournaient « Thatcher Stone », M. de Gerville eut l'impression que la barque s'allégeait à l'avant en même temps qu'elle inclinait sur la gauche. D'un geste brusque il écarta

la voile; Hélène avait disparu; il la vit qui se débattait, déjà à deux mètres de lui. D'un coup de barre il fut sur elle, et, à genoux dans le bateau, il se pencha et parvint à la saisir par le poignet. Il tendit alors toute sa volonté dans un effort, la souleva un peu hors de l'eau et s'empara de l'autre bras. La voile abandonnée battait le mât, le reflux entraînait la barque couchée sur la vague.

M. de Gerville luttait contre sa femme qui tentait d'échapper à son étreinte : leurs visages proches se contemplaient tragiquement. Devant cette face pâle aux yeux emplis déjà d'une ombre épeurée, où la mort disputait tant de beauté à la vie, il devina l'intention d'Hélène et la détesta plus violemment en cette minute d'angoisse.

— Laissez-moi, lui cria-t-elle, laissez-moi, je le veux!

Et ses mains frêles se tordaient dans l'étau qui les meurtrissait. Alors l'instinct fut plus fort chez le mâle trahi, sa haine patiente éclata, monta jusqu'à ses yeux qu'elle chargea, et, ouvrant les deux mains, il abandonna Hélène que la vague reprit. L'instant d'après, quand il eut retrouvé son sang-froid, elle avait disparu; il resta deux heures à la chercher vainement.

L'horreur de ce drame couvrit de mélancolie le dernier jour d'été dans ce joli coin privilégié. Vers cinq heures, la marée montante jeta le corps d'Hélène sur la grève, un peu en deçà de Torquay.

Depuis que la nouvelle avait touché « Bay View », Claude errait éperdu à travers la campagne : tous les espoirs invraisemblables, toutes les folies, se heur-

taient douloureusement derrière son front. Il s'approchait de la plage pour surprendre un indice, et, à l'instant de savoir que rien n'était survenu, il s'enfuyait, remontant vers les terres, courant au long de ces « lanes » où ils avaient passé, incapable de formuler une plainte, un reproche, dans le vertige atroce où sa raison tournoyait saisie rudement par les faits, et jetée dans une sorte de vide affreux. Ses pauvres idées se dispersaient sous le vent funèbre qui soufflait à travers son âme desséchée comme sur les « moors » désolés.

Il s'arrêta parfois, abruti de fatigue, sans la notion du temps ou du lieu. Vers sept heures, il se surprit assis sur le seuil d'une chaumière : devant lui, une petite fille le regardait curieusement. Il se leva, et, pour la première fois, songea qu'il fallait rentrer, dîner, parler; il n'avait pas le droit de faire paraître une douleur plus vive que les indifférents, sous peine de compromettre la morte.

Jusqu'à « Bay View » il dompta ses nerfs et composa son visage. Là, il sut que le corps d'Hélène reposait dans ses appartements, mais chez lui une nouvelle épreuve l'attendait; il trouva sur sa table un paquet à son nom, et quand il l'ouvrit, toutes ses lettres à sa maîtresse s'en échappèrent. La vérité l'aveugla impitoyablement : tout l'après-midi, il avait lutté contre elle à travers l'horreur de ce cauchemar : tuée... par lui!... La première cloche du dîner sonna, l'arrachant à l'anxiété physique qui le paralysait. Il prit les lettres pour les enfermer et soudain se mit à chercher une ligne, un mot d'explication, de souvenir ou de malédiction. Rien, le silence plus méprisant, effrayant.

Il s'habilla très vite, avec des gestes brusques d'automate, resta sur une chaise au milieu de la pièce, et sans pouvoir secouer l'impression d'effroi qui s'entait sur sa chair glacée, jusqu'à le faire trembler. Puis il fallut descendre, retrouver les gens et les choses semblables... si semblables; entendre le récit... Alors un désir fou jaillit de l'ombre où il végétait et grandit jusqu'à occuper toute son âme : la revoir; il fallait qu'il la regardât encore une fois. La fièvre l'avait saisi, son corps était courbatu de ce vagabondage insensé.

Il retrouva cependant assez de lucidité pour paraître dans la salle à manger avec un visage impassible : l'émoi général au reste lui permettait de s'absorber dans la morne contemplation de cette place vide où elle était hier soir assise. Personne autour de cette table ne paraissait soupçonner le secret de ce drame, les rares paroles que les convives échangèrent prouvèrent que la version d'un accident avait satisfait chacun.

Par instant, Claude retombait dans l'hallucination qui le hantait depuis huit heures; il revoyait Hélène telle qu'elle était la veille, dans une robe blanche qui découvrait ses épaules nues; elle allait venir, elle était en retard, l'autre chose n'était pas possible, c'était une de ces mauvaises imaginations par lesquelles souvent il avait tenté le destin et provoqué son propre émoi. Et subitement, il voyait le trou qui séparait sir Hugh Rendal de Harry Sharpley, la place inoccupée... sa place. Il savait, sans en pouvoir douter, que jamais plus elle ne serait là, blonde, exquise, le regardant parfois avec des yeux si tristes.

taient douloureusement derrière son front. Il s'approchait de la plage pour surprendre un indice, et, à l'instant de savoir que rien n'était survenu, il s'enfuyait, remontant vers les terres, courant au long de ces « lanes » où ils avaient passé, incapable de formuler une plainte, un reproche, dans le vertige atroce où sa raison tournoyait saisie rudement par les faits, et jetée dans une sorte de vide affreux. Ses pauvres idées se dispersaient sous le vent funèbre qui soufflait à travers son âme desséchée comme sur les « moors » désolés.

Il s'arrêta parfois, abruti de fatigue, sans la notion du temps ou du lieu. Vers sept heures, il se surprit assis sur le seuil d'une chaumière : devant lui, une petite fille le regardait curieusement. Il se leva, et, pour la première fois, songea qu'il fallait rentrer, dîner, parler; il n'avait pas le droit de faire paraître une douleur plus vive que les indifférents, sous peine de compromettre la morte.

Jusqu'à « Bay View » il dompta ses nerfs et composa son visage. Là, il sut que le corps d'Hélène reposait dans ses appartements, mais chez lui une nouvelle épreuve l'attendait; il trouva sur sa table un paquet à son nom, et quand il l'ouvrit, toutes ses lettres à sa maîtresse s'en échappèrent. La vérité l'aveugla impitoyablement : tout l'après-midi, il avait lutté contre elle à travers l'horreur de ce cauchemar : tuée... par lui!... La première cloche du dîner sonna, l'arrachant à l'anxiété physique qui le paralysait. Il prit les lettres pour les enfermer et soudain se mit à chercher une ligne, un mot d'explication, de souvenir ou de malédiction. Rien, le silence plus méprisant, effrayant.

Il s'habilla très vite, avec des gestes brusques d'automate, resta sur une chaise au milieu de la pièce, et sans pouvoir secouer l'impression d'effroi qui s'entait sur sa chair glacée, jusqu'à le faire trembler. Puis il fallut descendre, retrouver les gens et les choses semblables... si semblables; entendre le récit... Alors un désir fou jaillit de l'ombre où il végétait et grandit jusqu'à occuper toute son âme : la revoir; il fallait qu'il la regardât encore une fois. La fièvre l'avait saisi, son corps était courbatu de ce vagabondage insensé.

Il retrouva cependant assez de lucidité pour paraître dans la salle à manger avec un visage impassible : l'émoi général au reste lui permettait de s'absorber dans la morne contemplation de cette place vide où elle était hier soir assise. Personne autour de cette table ne paraissait soupçonner le secret de ce drame, les rares paroles que les convives échangèrent prouvèrent que la version d'un accident avait satisfait chacun.

Par instant, Claude retombait dans l'hallucination qui le hantait depuis huit heures; il revoyait Hélène telle qu'elle était la veille, dans une robe blanche qui découvrait ses épaules nues; elle allait venir, elle était en retard, l'autre chose n'était pas possible, c'était une de ces mauvaises imaginations par lesquelles souvent il avait tenté le destin et provoqué son propre émoi. Et subitement, il voyait le trou qui séparait sir Hugh Rendal de Harry Sharpley, la place inoccupée...sa place. Il savait, sans en pouvoir douter, que jamais plus elle ne serait là, blonde, exquise, le regardant parfois avec des yeux si tristes.

moment avant l'odieuse élaboration de la terre!

Puis tout à coup il voulut la toucher, demander à cette chair la confirmation de sa peur. Il se pencha vers elle, et pour dérober cette vérité qu'elle gardait, il mit sa bouche sur ses lèvres, dernier baiser si différent de ceux d'autrefois. Un grand frisson le parcourut; il ne put douter au froid qui le glaça. Jamais il ne saurait... elle avait emporté son ultime pensée, pardon ou ressentiment. Au moins cueillit-il entre ses mains croisées une rose rouge qu'il cacha comme un larcin. Puis il demeura debout, avec cette sensation atroce aux lèvres... et le temps glissa sans qu'il en eût conscience.

Plus tard, une porte s'ouvrit et quelqu'un entra qui rompit cette émouvante entrevue. Il se retourna et se trouva en présence de M. de Gerville. Les deux hommes se dévisagèrent un instant sans parler, échangeant le mépris et la haine accumulés dans leurs âmes. Leurs poitrines haletaient comme celles de lutteurs avant l'attaque, ils se mesuraient sans pitié. Mais Hélène morte entre eux arrêta l'élan de sauvagerie qui voulait les jeter l'un contre l'autre, M. de Gerville désigna du doigt la porte à Claude, qui sortit à pas lents.

Vers la même heure, Richard Sandynam, assis devant son bureau, rédigeait d'une haute écriture calme et virile une note documentaire.

— Un homme n'est jamais qu'un fragment de la société : à son insu ou non, il reflète son époque et ses dispositions dans sa mentalité. Un excès de cérébralité, une éducation trop exclusivement livresque, forment en France des troupes de déclassés ou d'anor-

maux et appellent des révolutions. Des êtres sont ainsi déséquilibrés, que leurs hérédités et leurs facultés conscientes prédisposaient à de certaines actions presque définies et à quoi ils paraissaient aptes. Cette déviation pénible qui constitue un danger social autant qu'individuel dérive d'une optique momentanément faussée : il y a trop de disproportion entre ce qu'ils rêvent et ce qu'ils peuvent. Claude Mallet est un excellent exemple de cette aberration intellectuelle : dans le peuple il eût été un anarchiste ou un politicien. Il a restreint le champ de son expérience psychologique à une seule victime. Il lui fallait ce cadavre pour rentrer dans la norme, et s'y employer avec profit. Il voyait déjà, mais il avait besoin d'une vigoureuse secousse pour agir dans le sens de sa vision. Délivré de l'orgueil et de la certitude, ayant accepté dans la douleur le qualificatif le plus humiliant de *dupe*, il peut réaliser les espérances que ses aptitudes faisaient concevoir. Dans ce violent corps à corps avec la vie, son scepticisme dogmatique est vaincu.

Puis il alluma une cigarette, et comme la nuit était douce, il ouvrit la fenêtre et resta, en face de la mer, à songer à cette jeune morte.

Octobre 1906-janvier 1908.

FIN

P. ET V. MARGUERITTE



PAUL MARGUERITTE

ROMANS :

Ame d'enfant. 7e édit.
Amants. 20e édit.
L'Essor. 22e édit.
La Force des choses. 23e édit.
Fors l'honneur. 12e édit.
Jours d'épreuve. 12e édit.
Simple Histoire. 5e édit.
**Ma Grande.* 27e édit.
Pascal Géfosse. 13e édit.
Sur le retour. 20e édit.
La Tourmente. 20e édit.

SOUVENIRS :

Les Pas sur le sable. 11e édit.
† *Les Jours s'allongent.* 8e édit.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

UNE ÉPOQUE :

Le Désastre. 106e édit.
Les Tronçons du glaive. 80e édit.
Les Braves Gens. 68e édit.
La Commune. 56e édit.

ROMANS :

**Poum.* 19e édit.
**Zette.* 20e édit.
**Le Jardin du roi.* 17e édit.
La Pariétaire. 3e édit.
Le Carnaval de Nice. 5e édit.
Les Deux vies. 51e édit.
Femmes nouvelles. 24e édit.
Le Prisme. 18e édit.
Sur le vif. 13e édit.
Vanité. 19e édit.
Quelques idées. 7e édit.

Chaque volume. . . . . . . 3 fr. 50



DANIEL LESUEUR

† *Nietzschéenne.* Roman. 27e édit. . . . . 3 fr. 50

HENRY BORDEAUX

Les Roquevillard. Roman 20ᵉ édit. . 3 fr. 50
L'Écran brisé. Nouvelles. 8ᵉ édit. 3 fr. 50
† *Les Yeux qui s'ouvrent.* Roman. 48ᵉ édit. . 3 fr. 50
† *L'Écran brisé.* Pièce. . . . . 1 fr. »
Paysages romanesques. 5ᵉ édit. 3 fr. 50

Vᵗᵉ E.-M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LITTÉRATURE :

Le Roman russe. 6ᵉ édit. . . . . . . 3 fr. 50
Maxime Gorky. 3ᵉ édit. . . . . . . 1 fr. »

ROMANS :

Les Morts qui parlent. 19ᵉ édit. . . . . . . 3 fr. 50
Le Maître de la mer. 32ᵉ édit. . . . . . . 3 fr. 50

VOYAGES :

Syrie, Palestine, Mont Athos. 5ᵉ édit. 4 fr.

J.-K. HUYSMANS

ŒUVRES DIVERSES

L'Art moderne. 2ᵉ édit.
Certains (critique d'art). 4ᵉ édit.
En Rade. 5ᵉ édit.
Croquis parisiens. — A vau-l'eau. — Un Dilemme. 3ᵉ édit.
De Tout. 8ᵉ édit.
Là-Bas. 26ᵉ édit.

ŒUVRES CATHOLIQUES

En route. 30ᵉ édit.
La Bièvre et Saint-Séverin. 6ᵉ éd.
La Cathédrale. 28ᵉ édit.
Sainte Lydwine de Schiedam. 15ᵉ édit.
L'Oblat. 20ᵉ édit.
Les Foules de Lourdes. 26ᵉ édit.
Pages catholiques. 7ᵉ édit.
† *Trois églises et trois primitifs.* 5ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

ÉMILE MOSELLY

Jean des Brebis ou le Livre de la misère. 7ᵉ édit. . . . . . 3 fr. »
Terres lorraines. 7ᵉ éd. 3 fr. 50
Le Rouet d'ivoire. 3ᵉ édit. . . . . . 3 fr. »

PRIX GONCOURT 1907

ÉDITH WHARTON

† *Chez les heureux du monde.* Roman. 9ᵉ édit. . . . . 3 fr. 50



J.-H. ROSNY

ROMANS :

L'Impérieuse Bonté. 6ᵉ édit.
Renouveau. 4ᵉ édit.
Résurrection. 4ᵉ édit.
Les Profondeurs de Kyamo. 3ᵉ édit.
Une Rupture. 5ᵉ édit.
Un Autre Monde. 3ᵉ édit.
L'Autre Femme. 5ᵉ édit.
Un Double Amour. 5ᵉ édit.
Eyrimah. 4ᵉ édit.
L'Indomptée. 6ᵉ édit.
Vamireh. 7ᵉ édit.
Le Roman d'un cycliste. 5ᵉ édit.
Une Reine. 5ᵉ édit.
L'Épave. 2ᵉ édit.
Le Docteur Harambur. 5ᵉ édit.
Sous le Fardeau. 8ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

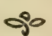


Eug. FROMENTIN

Dominique. Roman. 24ᵉ édit.
Un Été dans le Sahara. 18ᵉ édit.
Une Année dans le Sahel. 11ᵉ édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

Les Maîtres d'autrefois. 16ᵉ édit. . . . . 4 fr.



Th. DOSTOÏEVSKY

ROMANS :

Les Pauvres Gens. . . 3 fr. 50
Souvenirs de la Maison des Morts. 9ᵉ éd. 3 fr. 50
Le Crime et le Châtiment. 15ᵉ édit. 2 vol. 7 fr. »
Humiliés et offensés. 3 fr. 50
Les Frères Karamazov. . . . . 3 fr. 50



MATILDE SERAO

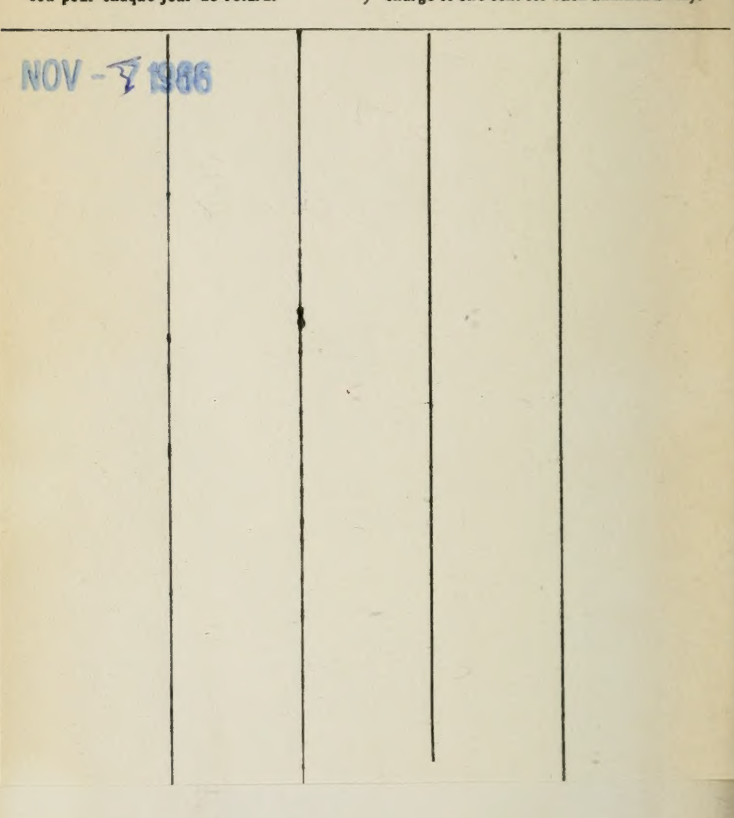
Au pays de Cocagne. Roman. 7ᵉ édit.
* *Au pays de Jésus.* 12ᵉ édit.

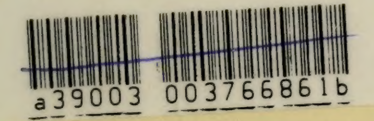
Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8


NOV - 7 1966


a39003 003766861b